SERIE DE GUERRE - N° 2 25 NOVEMBRE 1939

La Vie Intellectuelle

et

La Revue des Jeunes

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VII°

Sommaire

25 NOVEMBRE 1939

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS..... Pour une plus ample victoire 162

L'ENCYCLIQUE « SUMMI PONTIFICATUS »

M.-J. CONGAR, O. P. Vigilance de Pie XII.... 166

J. TONNEAU, O. P.. Comment avez-vous lu l'Encyclique ? 178

● *Le divin Maître de la foi*, par R. BERNARD, O. P., 187. — *Georges Goyau*, par D.-R., 195.

● *A travers les Revues*, 198.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS..... La cité en armes..... 200

A.-P. VALENTIN. La fin de l'homme économique 203

● *Violence des Anglais*, par O. LEROY, 214. — *La neutralité belge*, par M. LALOIRE, 219. — *Vingt ans de syndicalisme chrétien*, par R. DARRIGOL, 228. — *Slavisme et germanisme*, par C., 230.

● *A travers les Revues*, 233.

HISTOIRE

H. GUILLEMIN. La politique de Lamartine... 236

● *Une nouvelle Histoire d'Espagne*, par H. TERRASSE, 261. — *Souvenirs d'une autre après-guerre*, par P.-H. S., 265.

LES LETTRES ET LES ARTS

B. DORIVAL. Le message de Racine..... 268

H. POURRAT. Campagnes de France..... 288

● *Christine Lavrans Datter*, par A.-J. LUTZ, O. P., 296.

● *Trois mois artistiques*, 303.

JEUNESSES

M. SCHÉRER.... Notre ami François..... 306

J.-B. DUROSELLE. Pour la cohésion de nos apostolats 322

● *A Ghardaïa*, par G.-M. PROUX, 330.

● *Livres*, 329, 336.

SÉRIE DE GUERRE. - T. I. - N° 2 25 NOVEMBRE 1939

LA VIE INTELLECTUELLE
ET
LA REVUE DES JEUNES

REVUE MENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Pour une plus ample victoire.*

Le Royaume de Dieu souffre violence.

L'ENCYCLIQUE « SUMMI PONTIFICATUS »

Voici un grand acte du Magistère. Chrétiens, il nous appartient d'en recueillir, en toute piété filiale, l'enseignement. — Aussi bien celui-ci se dérobe aux interprétations trop faciles : seule la foi en l'Eglise y trouve son bien et en discerne l'exacte profondeur.

M.-J. CONGAR, O.P. *Vigilance de Pie XII.*

J. TONNEAU, O.P. *Comment avez-vous lu l'Encyclique ?*

R. BERNARD, O.P. *Le divin Maître de la foi.*

Beaucoup de nos lecteurs ont apprécié dans *La Revue des Jeunes* la présentation des mystères chrétiens que le R. P. Bernard y proposait aux croyants et aux incroyants. Ici est commencée l'étude de la foi elle-même.

D.-R. *Georges Goyau.*

« La lumière de l'enfance dans les yeux d'un vieillard... »

A TRAVERS LES REVUES

Plaidoyer pour l'admiration.

Pour une plus ample victoire

Le Christ a permis et voulu que sa doctrine ne pût pa être ramenée à des formules simplistes et d'une clarté pau vre, dans lesquelles l'esprit et le cœur eussent trouvé tro tôt un dangereux apaisement. Les paraboles ne sont pas c mode d'exposition concret et lumineux que l'on préten quelquefois, elles demeurent hermétiques pour beaucoup et le Christ lui-même nous le confie. Il ne recule pas devan le paradoxe, voire devant d'apparentes contradictions. Il n faut donc pas nous étonner d'entendre celui qui nou souhaite et nous offre la paix déclarer par ailleurs qu'il es venu apporter non pas la paix, mais la guerre. Cela donne penser qu'il n'est pas si simple de définir l'état de paix e l'état de guerre, ni d'en préciser les bénéfices et les danger

Que le chrétien soit essentiellement un combattant, *cel découle en toute évidence des paroles du Christ, de celles d l'Apôtre et de toute la tradition; il n'en reste pas moins vra que tous les chrétiens ne semblent pas d'accord sur la signi fication précise de ce terme et sur ce qu'il requiert. De sub tils commentateurs ont le singulier talent d'édulcorer l vocabulaire évangélique, si bien que le combat, pour l chrétien, ne serait plus qu'une forme d'activité ou de pas sivité dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles échap pent presque totalement aux lois ordinaires de la lutte e qu'il est difficile d'en percevoir les effets constructifs. Pou tant, quand le Christ combat, quand saint Paul combat, o quelque autre de nos saints, il ne faut pas être grand clerc pour le constater : tout est mis en œuvre par eux pour qu l'obstacle soit franchi, pour que le but soit atteint, pensé parole, action, vie de l'âme et vie du corps. On ne peu approcher le véritable lutteur sans le sentir ardent, total*

ment mobilisé et impatient de se dépasser dans l'immolation de soi-même.

Il est peut-être bon que nous soyons parfois engagés dans quelque lutte d'ordre plus palpable pour que l'expérience nous aide à corriger l'irréalisme, dont notre égoïsme est complice, qui fait de nous trop souvent, sur le plan chrétien, de bien pauvres combattants. Il n'est pas rare qu'il y ait entre la valeur morale de certains chrétiens et leur valeur de combat une invraisemblable disproportion.

Le Christ, qui ne redoutait pas de trop naïfs scandales, s'est plu à proposer à notre exemple la ténacité et l'ingéniosité de ceux qui sont avides des biens de ce monde, et saint Paul, pour signifier son propre acharnement, non seulement évoque l'effort de l'athlète dans le stade, mais déclare qu'il travaille comme s'il se livrait à une œuvre mauvaise. Ceux qui depuis des années ont suivi, jour par jour, l'activité des corps et des âmes sur les grands chantiers de l'Europe n'ont-ils pas été obsédés bien souvent par les paroles de l'Apôtre, et n'ont-ils pas été tentés de crier à leurs frères chrétiens : Luttez donc comme si *vous étiez voués à une œuvre mauvaise !*

La guerre aujourd'hui nous oblige, sur son terrain du moins, à être réalistes. Si déroutant que soit son rythme, plus lent qu'on pouvait l'espérer ou le craindre, il n'en reste pas moins que chacun de nous se sent engagé.

L'Église sait que la défense de la patrie est un devoir sacré, elle ne peut donc prendre ombrage du zèle avec lequel ses enfants s'y consacrent. Elle s'incline devant un état de fait qu'elle tenta d'empêcher, qu'elle s'efforce aujourd'hui, dans toute la mesure du possible, de sanctifier. Mais ne semble-t-il pas que, saintement jalouse, elle se pose cette question : Que serait le monde si depuis vingt siècles les chrétiens, par leurs armes de lumière, aussi effectivement mobilisés qu'ils le sont au service de leur patrie, avec autant de réalisme, avaient lutté pour une victoire plus ample que celle à laquelle une armée ou une nation pourra jamais prétendre ? L'Église sait bien, certes, que la réponse ne lui appartient pas. L'efficacité de nos armes de lumière

ne dépend de la tension de nos efforts humains que dans la mesure où la libre grâce de Dieu assume ces efforts pour son œuvre. *Mais la même grâce a précisément choisi que son œuvre ne s'accomplisse pas sans qu'y soit engagé le total exercice de nos facultés humaines d'intelligence et de volonté. Or, le contraste est frappant entre la mobilisation du combattant et l'illusoire don de soi d'un trop grand nombre de chrétiens. La patrie se révèle aussi exigeante que le Christ : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Quitte tes biens et suis-moi. Renonce à toi-même. Prends ta croix et suis-moi », car elle réclame le suprême témoignage de l'amour.*

L'épreuve que nous traversons va-t-elle réveiller en nous la conscience vive de ce qu'est la lutte, de ce qu'elle suppose, et allons-nous apporter dans la bataille chrétienne ce sens du réel qu'exige la bataille sur le plan matériel? L'avenir du monde chrétien en dépend. Nous allons au-devant de conflits que les mots et les attitudes ne suffiront pas à résoudre; seules compteront les réalisations d'un efficace « engagement ».

Pour que nous tirions de la guerre un réel bénéfice et qu'elle ajoute à notre valeur de combat, il faut d'une part que nous ne nous laissions pas accaparer totalement par elle, et que d'autre part nous veillions à recueillir les suggestions qu'elle nous offre.

La grande lutte à laquelle le chrétien est consacré déborde, dans le temps et dans l'espace, les proportions d'une guerre fût-elle mondiale. Ses objectifs non plus ni ses méthodes ne peuvent être ramenés aux objectifs et aux méthodes qu'un intérêt d'ordre purement temporel pourrait nous dicter. Bien plus, le chrétien ne peut pas ne pas se méfier d'une certaine mentalité que la guerre favorise et où il est facile de discerner des éléments de mensonge ou de haine, agents de dangereuses illusions et sans doute de cruelles déconvenues. Le chrétien sait que la vérité et la justice servent ceux qui les servent, et que leur puissance est redoutable. Il n'éprouve pas le besoin de jouer au prophète ou au génie militaire, ni de sous-estimer les difficultés, ni de fermer les yeux sur les fautes qu'il faut bien expier.

Par contre, docile à l'invitation du Maître lui-même, il sait qu'il doit tirer bénéfice de l'examen compréhensif des méthodes par lesquelles les fils de ce monde, voire les économes infidèles et les fils de ténèbres tentent de réaliser leurs projets et de s'assurer la victoire.

La guerre nous rappelle aussi que toute lutte suppose des objectifs nettement définis qui, une fois fixés, nous dominent. Coûte que coûte, il faut y atteindre. Ce sont eux qui décident de l'heure et de la mesure de notre immolation, et nous savons que cette mesure est souvent celle du total holocauste. Le soldat y souscrit. C'est la guerre, l'objectif commande et non pas nos calculs ou nos caprices. C'est comme cela que l'entendaient les premiers chrétiens, et nous vivons aujourd'hui encore de leur mort et de leur victoire.

La guerre nous suggère encore qu'il faut de toute nécessité s'adapter au réel, en rejoindre les lois et les faire jouer à son avantage. C'est ce que nos saints ont compris, ces fondateurs, ces chefs en chrétienté dont le trait le plus remarquable semble bien être le souci scrupuleux d'un exact ajustement de leurs ressources aux exigences de leur temps et de leur mission. Que de conflits, que de persécutions n'ont-ils pas supporté plutôt que de renoncer à telle méthode que les circonstances requéraient!

Enfin, la guerre pour l'extension du Royaume de Dieu, comme la guerre pour la défense d'une patrie, est une entreprise collective. Or, de telles conjugaisons d'efforts requièrent un chef. Ces vrais chefs, les tableaux d'avancement ne suffisent pas à les désigner : l'épreuve de force vérifie leur valeur et authentifie leur autorité. De l'expérience actuelle dégageons quelques leçons en faveur de la notion chrétienne du commandement.

Le sang de nos frères n'aura pas coulé en vain si, par cette guerre, nous, chrétiens, nous sommes mieux adaptés à de plus graves combats qui doivent décider d'une plus ample victoire.

CHRISTIANUS.

Vigilance de Pie XII

Notre Saint-Père le Pape a publié, en date du 20 octo bre, sa première encyclique. Le monde attendait la pa role de celui dont l'élection avait suscité tant de joie e tant d'espérances. Cette parole, où l'immense majorit des hommes reconnaîtra une voix amicale et véridique nous l'accueillons, nous catholiques, avec une filial attention, dans la conviction que Dieu, qui se sert de hommes pour exercer sa Providence sur le monde, nou propose par elle des vérités salvatrices, celles-là même qu'il faut entendre à l'heure présente pour préparer le voies de son Règne. C'est en toute simplicité que, d'u petit village quelque part entre Moselle et Rhin, on veu faire part aux amis de *La Vie Intellectuelle* de quelque réflexions éveillées par la lecture de l'encyclique *Summ Pontificatus* [1].

⁂

D'abord au sujet de ce qu'on pourrait appeler l'orien tation générale et le « style » de l'encyclique, certain se demandaient dans quelle mesure le nouveau pontifi cat continuerait la ligne suivie par Pie XI, ligne qu l'épiscopat, surtout en notre pays, avait faite sienn

1. Nous suivons la version française publiée par *La Croix* d 1er novembre.

avec tant d'unanime conviction. A cet égard, l'encyclique semble formelle et concluante : non seulement le souvenir de Pie XI y est évoqué plusieurs fois, mais, sur trois points que l'on peut considérer comme caractéristiques de son gouvernement, l'encyclique reprend la pensée et les directives les plus personnelles de Pie XI : ce sont, dans l'ordre inverse de celui du document pontifical, l'idée catholique dans les missions, avec la promotion d'un clergé indigène; l'Action catholique; et enfin l'idée du Christ-Roi proposée comme la vérité dont notre temps a le plus besoin pour sa guérison et son salut. L'encyclique elle-même, que le Saint-Père dit placer « sous le signe du Christ-Roi », a été publiée de manière à parvenir à l'épiscopat pour la fête du Christ-Roi, fête que le Saint-Père choisissait au surplus pour manifester son intention d'expansion missionnaire et de catholicité dans un geste significatif : la consécration de douze évêques choisis parmi les peuples les plus divers. C'est ainsi qu'au moment où plusieurs pays sont en guerre, où même de grandes nations chrétiennes sont en lutte, ont été consacrés ensemble et ont célébré dans la même offrande de l'eucharistie [2] douze successeurs des Apôtres, douze missionnaires : un Chinois, un Français (des Missions étrangères), un Jésuite indien, un Salésien mexicain, un Dominicain italien, un prêtre du Sacré-Cœur (Hollandais), un Américain, un Irlandais, un Franciscain allemand, un Père blanc belge, un Malgache et un Congolais [3].

2. On sait que le rite romain a conservé la concélébration pour l'eucharistie dans deux circonstances : la consécration des évêques et l'ordination des prêtres.

3. Ces deux derniers, Mgr Ramarosandratana et Mgr Kiwanuka, sont les premiers évêques catholiques noirs. On sait que Pie XI avait consacré les premiers évêques de race jaune.

Un document pontifical destiné non seulement à l'Église tout entière, mais dans une certaine mesure au monde lui-même et jusqu'à ceux qui ne sont pas croyants, revêt dans sa rédaction une forme officielle et solennelle, où le mouvement personnel de la pensée disparaît presque dans l'ampleur d'une rédaction très étudiée et très circonstanciée. Il y a comme un style ou une rhétorique des encycliques assez éloignés des formes enflammées d'un saint Paul, et qui trompent quelquefois sur la réelle nouveauté, la calme hardiesse et la valeur de conviction personnelle de l'enseignement proposé.

Est-ce la trace d'habitudes oratoires dont on retrouve ici ou là le témoignage, n'est-ce pas plutôt l'affleurement, sous les expressions solennelles, de l'intensité du sentiment religieux et de la fraîcheur d'une âme profondément intérieure? L'encyclique foisonne de phrases d'un accent personnel extrêmement évangélique et de véritables trouvailles. Quand Pie XII nous dit qu'il a voulu faire de la consécration du genre humain au Sacré-Cœur « la prière d'introït de son pontificat »; quand il souhaite que la fête du Christ-Roi soit pour tous « un jour de grâce, de profond renouvellement et de réveil des âmes dans l'esprit du règne du Christ »; quand il nous montre les ténèbres tombées sur la terre lorsque, par le refus de leur obéissance, les hommes recommencent à crucifier Jésus, nous goûtons, au milieu de graves avertissements, les accents très purs d'un cœur ami du Christ, profondément sacerdotal et apostolique.

Manifestement encore, les paroles pontificales sont empreintes d'une sorte de réalisme pastoral sur lequel ne se trompe aucun de ceux qui aiment et recherchent un tel réalisme: Des choses comme celles que le Saint

Père dit sur la famille[4] ne représentent pas des vues lointaines et théoriques, mais des constatations concrètes et des sentiments vrais, formés au contact de la réalité de la vie. Elles font reconnaître un praticien des âmes et des réalités humaines, de qui l'on peut attendre, sur ces réalités, un diagnostic motivé.

Sous la même rubrique de l'orientation générale et du « style » de l'encyclique, comment ne signalerions-nous pas, enfin, le passage qui concerne nos frères séparés ? Déjà, au lendemain de son élection, Pie XII avait fait allusion à ceux-ci en des termes qui en avaient touché plus d'un : il était sûr, déclarait-il, que les frères dissidents se réjouiraient de savoir que le Saint-Père avait prié pour eux. Sans rien cacher des conséquences funestes que les dissidences ont pu avoir dans l'aggravation des maux dont nous souffrons, spécialement en rendant précaire la foi à la divinité du Christ, le Saint-Père nous donne aujourd'hui un des plus beaux textes qui aient émané du Siège romain concernant nos frères séparés :

Nous ne voulons pas passer sous silence quel écho de reconnaissance émue ont suscité dans Notre cœur les vœux de ceux qui,

4. « Les difficultés de notre époque, aussi bien extérieures qu'intérieures, matérielles ou spirituelles, les multiples erreurs avec leurs innombrables répercussions, nul ne les ressent plus amèrement que la noble petite cellule familiale. Un véritable courage, et dans sa simplicité, un héroïsme digne d'admiration et de respect sont souvent nécessaires pour supporter les duretés de la vie, le poids quotidien des misères, les indigences croissantes et les restrictions dans une mesure jamais encore expérimentée et dont souvent on ne voit ni la raison ni la réelle nécessité. Ceux qui ont charge d'âmes, ceux qui peuvent sonder les cœurs, connaissent les larmes cachées des mères, la douleur résignée de tant de pères, les innombrables amertumes dont aucune statistique ne parle ni ne peut parler, ils voient d'un œil soucieux s'accroître sans cesse cette masse de souffrances, et ils savent comment les puissances de bouleversement et de destruction sont aux aguets, prêtes à s'en servir pour leurs ténébreux desseins. »

bien que n'appartenant pas au corps visible de l'Église catholique, n'ont pas oublié, dans la noblesse et la sincérité de leurs sentiments, tout ce qui, ou dans l'amour envers la personne du Christ, ou dans la croyance en Dieu, les unit à Nous. Qu'à tous aille l'expression de Notre gratitude. Nous les confions tous et chacun à la conduite du Seigneur, en donnant l'assurance solennelle qu'une seule pensée domine Notre esprit : imiter l'exemple du Bon Pasteur pour conduire tous les hommes au vrai bonheur : « afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jean, x, 10).

Nous avons montré ailleurs comment tout acte dans lequel l'Église exprime purement sa vie a une valeur œcuménique, c'est-à-dire actualise les possibilités d'une réincorporation de tous les chrétiens dans l'unité. A ce titre, l'encyclique *Sumni Pontificatus* est un acte de réelle portée œcuménique : avec une autorité inégalable, elle représente, dans les circonstances actuelles, la vie de toute la chrétienté, la voix de *l'*Église pure et simple. Au surplus, ne serait-il pas difficile de relever, dans son texte, des passages ou des idées d'un intérêt œcuménique plus caractérisé et des concordances dont un serviteur de l'unité ne peut que se réjouir [5].

***

L'encyclique se défend de vouloir être un exposé doc-

5. Nous pensons, par exemple, au regard de la pensée slavophile que les récentes publications de l'abbé Gratieux (vol. V, VI et VII de la Collection *Unam Sanctam,* aux Éditions du Cerf) nous ont fait connaître, à ce que le Saint-Père dit, à plusieurs reprises, sur l'insuffisance des éléments extérieurs d'organisation ou de contrainte : « Son but (à l'Église) est l'unité surnaturelle dans l'amour universel senti et pratiqué, et non l'uniformité exclusivement extérieure, superficielle et, par là, débilitante »; « il ne faut pas oublier l'essentielle insuffisance et fragilité de toute règle de vie sociale qui (...) placerait sa force dans la sanction d'une autorité simplement externe ».

trinal *ex professo*; elle renvoie un tel exposé à une époque plus sereine et se contente de proposer un thème central en y ajoutant quelques « observations fondamentales ». Ce sont cette idée essentielle et ces applications principales qu'il nous faut tâcher de dégager :

A l'entrée du chemin qui conduit à l'indigence spirituelle et morale du temps se trouvent les efforts néfastes d'un grand nombre d'hommes pour détrôner le Christ, l'abandon de la loi de la vérité qu'il annonça, de la loi de l'amour qui est le souffle vital de son règne. La reconnaissance des droits royaux du Christ et le retour des individus et de la société à la loi de sa vérité et de son amour sont la seule voie de salut...

... Le saint Évangile raconte que quand Jésus fut crucifié *les ténèbres se firent sur toute la terre* (Matth., xxvii, 45) : effrayant symbole de ce qui est arrivé et arrive encore dans les esprits partout où l'incrédulité aveugle et orgueilleuse d'elle-même a de fait exclu le Christ de la vie moderne, spécialement de la vie publique, et avec la foi au Christ a ébranlé aussi la foi en Dieu. Les valeurs morales selon lesquelles, en d'autres temps, on jugeait les actions privées et publiques sont tombées, par voie de conséquence, comme en désuétude... *Les ténèbres se firent tandis qu'ils crucifiaient Jésus...*

Tout l'exposé pontifical procède de cette vérité toute simple : le monde s'est égaré, l'humanité s'est avilie et menace de se détruire elle-même, parce qu'ils ont crucifié le Christ en lui refusant leur obéissance et leur foi : ce refus entraîne, non seulement pour les individus, mais pour les sociétés, la dégradation de la nature elle-même; ce dont l'humanité actuelle a le plus besoin, c'est de reconnaître la royauté du Christ et de retrouver, en Lui, le fondement unique de la moralité tant privée que publique.

Ainsi se trouve sanctionné une fois de plus, en l'une des crises les plus tragiques de l'histoire, un enseignement de ligne, en somme, augustinienne (et finalement paulinienne) : l'impuissance de la nature sans la grâce,

l'inconsistance de l'ordre moral, même naturel, sans le Christ : « Quand fut affaiblie la foi en Dieu et en Jésus-Christ, quand fut obscurcie dans les âmes la lumière des principes moraux, du même coup se trouva sapé le fondement unique et impossible à remplacer de cette stabilité, de cette tranquillité, de cet ordre extérieur et intérieur, privé et public, qui seul peut engendrer et sauvegarder la prospérité des États. »

Voilà qui réjouira les partisans de la « philosophie chrétienne » et ceux d'une apologétique à la manière du cardinal Dechamps, basée sur l'idée que « la foi rend l'homme *à lui-même* ». Elle le rend, en effet, à ce qu'il y a de plus profond dans sa nature. Sans le christianisme, l'homme peut bien faire « des progrès d'ordre technique et purement civil », mais il reste, dit Pie XI, « tourmenté de vide spirituel et de profonde indigence intérieure ». En refusant son adhésion au Christ et en crucifiant ainsi le Seigneur, l'humanité se dégrade et s'enténèbre, elle porte atteinte aux fondements d'une vie véritablement humaine, tant dans l'ordre social que dans l'ordre de l'existence personnelle.

Se référant plus spécialement à la situation actuelle, le Saint-Père insiste particulièrement sur les conséquences d'ordre social d'un tel refus. Il dénonce à cet égard deux grandes erreurs, qui sont vraiment les chancres de la société de notre temps et dont la nocivité éclate en ce moment même avec une particulière évidence : l'oubli de la loi de solidarité humaine et de charité; la prépotence excessive et finalement la déification de l'État.

Les plus beaux et les plus lumineux passages de l'encyclique sont peut-être ceux qui sont consacrés à l'unité de l'humanité. Cette unité se fonde tant sur la communauté de nature que sur la communauté du principe de

vie surnaturelle, qui est le Christ Sauveur; elle inclut en soi la diversité des dons, puis des destinées historiques et des cultures, par quoi se constituent les différents peuples; elle fait place, en conséquence, à ces prédilections et à ces priorités dans le service, dont s'alimente un bienfaisant et sain patriotisme ; elle n'en est pas moins bien réelle et elle provoque, au-delà des sociétés et des nations particulières, un amour et des obligations universels.

Le genre humain, en effet, bien qu'en vertu de l'ordre naturel établi par Dieu il se divise en groupes sociaux, nations ou États, indépendants les uns des autres pour ce qui concerne la façon de s'organiser et de régir leur vie interne, est uni cependant par des liens mutuels, moraux et juridiques, en une grande communauté, ordonnée au bien de toutes les nations et réglée par des lois spéciales qui protègent son unité et développent sa prospérité.

Les termes dans lesquels s'exprime ici le Saint-Père sont dignes d'attention; il ne parle pas de « Société des Nations », pas même de société internationale, mais de l'unité de la « société supranationale », « d'une grande communauté ordonnée au bien de toutes les nations et réglée par des lois spéciales qui protègent son unité et développent sa prospérité ».

A l'inverse de « cette vie commune pacifique entre les nations » va cette autre erreur : la conception autonomiste et absolutiste de l'État; le refus de la foi en Dieu et dans le Christ aboutit ici à dévaloriser la personne, en niant ce qu'elle représente d'absolu. Quand Dieu est méconnu, en effet, la personne humaine, qui est faite à son image et pour lui, est tôt ou tard méconnue elle aussi. L'homme est alors réduit à la condition de pure matière sociale et de serviteur soumis d'une façon incon-

ditionnée à la force étatique. Avec une grande précision, le Saint-Père dénonce comme l'une des erreurs et l'un des maux les plus virulents de notre époque une sorte d'inflation de la valeur État, allant jusqu'à sa domination exclusive. Qu'on pense à l'espèce de socialisme d'État que les difficultés économiques du temps de paix et les nécessités du temps de guerre imposent même dans un pays comme le nôtre. Le Saint-Père n'ignore pas, certes, que « les conditions extraordinaires où se trouve le monde » entraînent, pour l'État, « un droit plus ample qu'à l'ordinaire et proportionné aux circonstances »; mais cet accroissement d'autorités et d'initiatives crée précisément, pour l'État, une obligation plus pressante de veiller à respecter les droits et la liberté des consciences, loin de lui conférer le caractère d'une fin absolue et inconditionnée.

C'est sa noble prérogative et sa mission que de contrôler, aider et régler les activités privées et individuelles de la vie nationale, pour les faire converger harmonieusement vers le bien commun, lequel ne peut être déterminé par des conceptions arbitraires, ni trouver sa loi primordiale dans la prospérité matérielle de la société, mais bien plutôt dans le développement harmonieux et dans la perfection naturelle de l'homme, à quoi le Créateur a destiné la société en tant que moyen...

Ces enseignements, développés particulièrement dans leurs conséquences à l'égard de la famille, « première et essentielle cellule de la société, par nature antérieure à l'État », sont de la plus grande importance. Les catholiques devront s'en inspirer dans l'effort que les circonstances vont bientôt requérir d'eux pour la reconstruction de la société. C'est à eux, en effet, qu'il appartiendra surtout de poser ces problèmes, puis d'en promouvoir une solution efficace et qui respecte ou rétablisse pleinement, sous la souveraineté normale de l'État, les

droits et les initiatives des personnes, de la famille, des groupements et des sociétés intermédiaires. L'idée semble banale, mais il faut bien voir où elle mène et à quoi elle engage. Si, dans les derniers temps, les conflits d'intérêts se sont exaspérés à ce point, c'est en grande partie parce qu'au lieu de rester à leur plan et dans leur ordre de relativité, ils ont été portés indûment au plan supérieur et dernier de l'État. Revendications des minorités, amélioration d'un régime de travail, programmes d'éducation : l'État s'est emparé d'intérêts ou de réalités qui, tout en le concernant à quelque degré, ne devaient pas être ainsi portés à un plan où les hommes s'entendent ou s'opposent d'une façon totale et définitive, sans autres issues que l'adhésion obligatoire ou la guerre. Débarrasser le politique ou l'étatique de ce qu'il a drainé indûment d'intérêts économiques ou culturels serait une œuvre de sécurité pour tous.

*
* *

L'encyclique n'est pas un document d'actualité, et elle n'avait pas à entrer publiquement dans l'appréciation des réalités historiques concrètes et des événements. Certains attendaient que la papauté prît parti dans le conflit actuel et, évidemment, pour la cause qui nous semble juste, et qui est la nôtre. D'autres eussent rêvé, au cours de la crise dont la guerre a marqué la phase décisive, que le Saint-Père fît quelque geste éclatant, et ne se contentât pas d'une action qui, pour être très effective, n'en est pas moins demeurée plutôt discrète. Il faut réfléchir à ce qu'implique, de la part du Saint-Siège, cette attitude de « neutralité » que tous, théoriquement, reconnaissent devoir être la sienne. Neutralité ? C'est d'autre chose qu'il s'agit; la neutralité est

une attitude politique, diplomatique; or le Saint-Siège doit rester dans *son* ordre à lui, qui est celui de la paternité universelle et de la sollicitude de toutes les Églises. Qu'on réfléchisse sérieusement, et dans un état d'esprit réaliste, à ce qu'une telle mission exige concrètement de circonspection, de fidélité, de délicatesse et de pondération, on est moins étonné des modalités que prend l'action du Souverain Pontife et de la discrétion de ses interventions.

Incontestablement, d'ailleurs, l'encyclique contient à l'égard du Reich hitlérien des paroles extrêmement fortes. Non seulement le Saint-Père y souhaite expressément la restauration de l'ancienne Pologne, mais plusieurs des erreurs qu'il condamne le plus sévèrement sont les erreurs mêmes du national-socialisme. Cet aspect de l'encyclique a été relevé, commenté, monté en épingle, de telle manière qu'il est inutile d'y insister ici.

Mais on notera, pour terminer, quelques avertissements qui concernent l'œuvre à laquelle, déjà, nous pensons, la préparation de la paix. Se demandant si l'avenir sera meilleur que le passé, le Saint-Père fait la remarque suivante :

> Attendre un changement décisif uniquement du choc des armes et de son issue finale est vain, et l'expérience le démontre. L'heure de la victoire est une heure de triomphe extérieur pour le camp qui réussit à la remporter; mais c'est en même temps l'heure de la tentation, où l'ange de la justice lutte avec le démon de la violence; le cœur du vainqueur s'endurcit trop facilement; la modération et une prévoyante sagesse lui semblent faiblesse... Non, le salut pour les nations ne vient pas des moyens extérieurs, de l'épée qui peut imposer des conditions de paix, mais ne crée pas la paix. Les énergies qui doivent renouveler la face de la terre doivent venir du dedans, de l'esprit...

Voilà des paroles importantes, et qui pourraient bien

s'adresser plus particulièrement à nous, si nous ne doutons pas — et personne ne doute — de notre succès final.

La guerre toute seule ne résout aucun problème, car elle ne donne qu'un élément extérieur, une *possibilité* de solution. La victoire ouvre des possibilités nouvelles, au dedans et au dehors; elle ne porte pas en soi un nouvel ordre. Elle appelle un contenu, des principes de reconstruction, qui doivent être d'ordre moral et pour lesquels il nous appartient de disposer notre cœur et notre esprit. Or une partie de l'opinion française n'imagine-t-elle pas une paix dans le sens que Pie XII dénonce? Le sujet est trop grave et ne peut se traiter en quelques lignes; mais n'est-ce pas, à l'heure présente, l'une des missions d'une revue comme celle-ci et du public qu'elle groupe que de s'appliquer, dans le respect de toutes les exigences techniques de la question, mais aussi avec une claire vue et une complète acceptation des principes moraux qui la dominent, à ce grave, complexe et capital problème : la préparation de la paix?

M.-J. Congar, O. P.

Comment avez-vous lu l'Encyclique ?

On frémit en lisant les multiples commentaires suscités par la publication de l'encyclique *Summi Pontificatus*. Certes, leurs auteurs n'épargnent ni les éloges ni les témoignages de respectueuse déférence, et l'on n'a aucune raison de suspecter leur sincérité. Ce qu'il y a plutôt d'inquiétant dans cette faveur unanime, c'en est précisément l'unanimité. Tous ces incroyants, ces agnostiques, ces laïcisateurs, ces fauteurs patentés de l'étatisme auraient-ils trouvé subitement leur chemin de Damas ? On voudrait le croire, à les entendre louer une prédication apostolique qui les appelle au Christ, qui condamne le naturalisme et qui renverse leurs chères vieilles idoles. Mais tant qu'on ne les aura pas vus se lever, entrer dans la cité, y prier et y apprendre d'Anasnie ce qu'il leur reste à faire, on aura le droit de réserver son jugement.

Puisque les miracles ne doivent pas être multipliés sans bonne raison, il convient d'admettre une explication plus simple, qui honore le Siège Apostolique et qui somme toute, ne met nullement en cause la droiture d'intention ou la scrupuleuse honnêteté naturelle de tant d'esprits étrangers à notre foi chrétienne. En vérité, une encyclique est dans les circonstances présentes un événement important et attendu; le retentissement en est grand dans le monde, et chacun tient à honneur je ne dis pas d'y trouver une arme ou une justification de sa conduite, car ce calcul intéressé est indigne d'honnêtes gens, mais de se sentir en communion d'idées

d'efforts avec l'autorité spirituelle et morale qui s'exprime en ces documents irréfragables. Soyons heureux de cet hommage universel rendu à la Vérité, en fait au Christ.

Cependant, faisons abstraction de notre foi et tâchons de lire l'encyclique avec les yeux de l'incroyant. Notre approbation ne pourra être sincère que si elle est éclectique. Que lisons-nous ? Une introduction touchante, assurément, de caractère personnel, où le pape évoque le quarantième anniversaire de la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, coïncidant avec le quarantième anniversaire de l'ordination et de la première messe du pape lui-même; un paragraphe, de circonstance lui aussi, sur le culte rendu au Christ-Roi; des remerciements, des propos affectueusement paternels adressés à la famille catholique : tout cela, pour l'incroyant bien élevé, est infiniment respectable, mais ne le touche pas au vif; il se sentira toutefois étonné et peut-être ému par l'appel personnel, inusité d'ailleurs dans de tels documents, qui lui est adressé comme à un père dans le Christ et en Dieu.

Abordant le corps de l'encyclique, le lecteur se heurtera à une vive critique de l'agnosticisme religieux et moral, à une condamnation du tourbillon d'erreurs et de mouvements antichrétiens, à une fervente et apostolique prédication du Christ. Mettons les choses au mieux : notre incroyant n'a pas conscience d'avoir jamais encouragé directement ou indirectement la philosophie naturaliste et les manœuvres de l'esprit laïque contre le libre exercice du culte, de l'apostolat, de l'enseignement chrétien. Quelle sera sa réaction ? Il aura de l'estime pour un pape fidèle à son devoir, il admirera la sincérité, la vaillance de cette prédication, d'autant plus héroïque qu'elle redit sans illusion comme sans fléchissement des principes plus éloignés de l'audience commune ; mais par là même notre lecteur révélera son sentiment que la prédication du Christ lui semble peu actuelle, qu'il y a

des problèmes plus urgents à débattre et, après avoi salué ce qu'il y a de grandeur dans une telle fidélit inaccessible aux attraits d'une popularité facile, il cher chera plus loin ce qui répond à son attente.

Il trouvera enfin son bien dans la section suivante d l'encyclique, où sont dénoncées les deux erreurs que l pape voit jaillir « de la source empoisonnée de l'agnosti cisme religieux et moral ». La première, on le sait, es « l'oubli de la loi de solidarité et de charité ». Cette loi pour le chrétien, est « imposée aussi bien par la commu nauté d'origine et par l'égalité de la nature raisonnabl chez tous les hommes, à quelque peuple qu'ils appartien nent, que par le sacrifice de rédemption offert par Jésus Christ, sur l'autel de la Croix, à son Père céleste e faveur de l'humanité pécheresse ». Bien entendu, c dernier motif, spécifiquement chrétien, ne saurait tou cher notre lecteur incroyant. Le premier, en revanche ne le laissera pas indifférent. Sans doute y a-t-il lieu d craindre que sa philosophie, s'il en a une, ne lui offr que des vues peu consistantes sur l'origine commune e la commune destinée de tous les hommes. Mais c'est u débat actuel, terriblement actuel, que celui qui port sur l'égalité ou l'inégalité des hommes, à travers race classes, nations, situations de fortune. Aussi le lecteu réagira-t-il. S'il est raciste, il marquera le coup, e observant, comme l'a fait la presse allemande, que su certains points l'enseignement de l'encyclique ne con corde pas avec les idées communément reçues. S'il es pour des raisons à lui, opposé au racisme, au nationa lisme totalitaire, l'accueil favorable qu'il donne d'avanc à la conclusion tend à rejaillir sur les motifs et, sa avouer explicitement l'argument d'origine, il appro vera cordialement la démonstration pontificale. Vale rationnelle de cet accord et de cette approbation ? Sim ple problème de logique que chacun résoudra aisémen

La seconde erreur est la déification de l'État. Le pa la rattache, avec la plus formelle assurance, non pl

seulement, comme tout à l'heure, à l'erreur antichrétienne qui consiste à exclure le Christ de la vie moderne, mais à l'irréligion, erreur proprement irrationnelle et antinaturelle, qui délie « l'autorité civile de toute espèce de dépendance à l'égard de l'Être suprême, cause première et maître absolu, soit de l'homme, soit de la société, et de tout lien avec la loi transcendante qui dérive de Dieu comme de sa première source ». Nous voici devant une page de philosophie politique et sociale, traitant d'un problème que l'incroyant, nous le prenons cultivé, a maintes fois considéré. De fait, c'est cette page qu'ont retenue presque uniquement les commentateurs, qu'ils ont citée avec éloges et qui visiblement leur paraît le point culminant de l'encyclique. Mais comme se trahissent aussi, à cet endroit, les préoccupations actuelles qui ont dirigé leur lecture et déterminé leur assentiment ! A la lettre, ils n'ont lu que ce qu'ils attendaient, et cela même ils l'ont interprété dans le sens de leurs aspirations. Ils n'ont pas retenu la liaison du droit naturel à ce que le pape appelle le droit divin, c'est-à-dire à cette divine attache et dépendance qui supporte la nature et fonde son droit. Ils ont applaudi à l'énergique condamnation de l'absolutisme étatique, en montrant du doigt l'ennemi et le voisin. Les droits de la famille à respecter, pour lui permettre non seulement de mettre au monde et de nourrir des corps vivants, mais de mener à bien, par l'éducation religieuse et morale, la pleine génération des hommes, corps et âmes, c'est une observation intéressante dont ils ont parfois pris bonne note en vue de réformes que l'on pourra mûrir plus tard dans les loisirs de la paix, mais surtout quel camouflet pour les mœurs totalitaires qui arrachent la jeunesse à la famille et l'embrigadent dans les formations d'un parti !

On devine aisément l'intérêt suscité par les paragraphes de l'encyclique qui rappellent les principes moraux de l'ordre politique international. On sait que la presse allemande a souligné avec satisfaction, en l'isolant de

son contexte, le passage relatif à l'évolution nécessaire des engagements internationaux et à la nécessité de revoir et de modifier les traités devenus inapplicables ou injustes. Il est clair que l'opinion occidentale interprète beaucoup plus adéquatement la pensée pontificale en insistant sur les règles inébranlables du droit des gens : nécessité de la confiance mutuelle, fidélité à la parole donnée, interdiction de la violence. Mais nulle part on ne semble avoir remarqué avec quel soin l'encyclique rattache le droit des gens à « l'ancre du droit divin » et dénonce « l'essentielle insuffisance et fragilité de toute règle de vie sociale qui reposerait sur un fondement exclusivement humain, s'inspirerait de motifs exclusivement terrestres et placerait sa force dans la sanction d'une autorité simplement externe ».

Quant à la dernière partie de l'encyclique, exposant la nécessité de l'Action catholique, il va sans dire que le lecteur incroyant n'y trouve plus rien qui le touche, si ce n'est le témoignage intéressant d'une active propagande et d'une influence non négligeable. De la conclusion, il ne retient que les lignes pathétiques d'admiration et d'espoir consacrées à la Pologne.

Réjouissons-nous donc très sincèrement de voir partout cette opinion favorablement accueillie et respectueusement approuvée d'une multitude d'honnêtes gens. Mais n'ayons pas la naïveté de croire que cette multitude a lu objectivement l'encyclique et l'a comprise, encore moins approuvée, dans son sens authentique et originel. D'ailleurs, ne poussons pas le tableau au noir, n'allons pas jusqu'à taxer de pharisaïsme cet applaudissement unanime, comme si ces éloges étaient inspirés par un sens trop intéressé de l'opportunité et destinés à capter, en faveur d'une cause ou d'un drapeau, l'incontestable influence morale de la papauté. Non, ce calcul n'effleure pas la conscience de la masse, dont l'adhésion est sincère. Mais cette masse n'adhère réellement qu'à ce qu'elle a saisi du message apostolique de Pie XII, et

l'infirmité humaine explique suffisamment que, de bonne foi, elle n'en ait saisi que ce qu'elle était prête à entendre, c'est-à-dire ce qui répondait à son attente immédiate et passionnée.

***

Si nous nous sommes arrêté si longuement au cas du lecteur incroyant, c'est en grande partie pour éclairer le croyant. Après tout, l'encyclique est adressée nommément « aux patriarches, primats, archevêques, évêques et autres ordinaires en paix et communion avec le Siège Apostolique », et par eux « au peuple chrétien épars dans le monde ». Les autres en feront sans doute leur profit, mais s'il ne leur est pas possible d'en pénétrer tout le sens, nul ne s'en étonnera, et l'encyclique n'en atteindra pas moins son but. Au contraire, l'intention du pape serait frustrée si des chrétiens, par inattention, par un empressement excessif à suivre leur sens propre, par l'aveuglement de certaines passions d'ailleurs en soi légitimes, versaient dans la même erreur. Le cas ne serait pas inouï. Moins excusable que celui de l'incroyant, il serait néanmoins explicable. Qui pourrait affirmer que l'adhésion du lecteur croyant, certes respectueusement admiratrice depuis la première ligne de l'encyclique jusqu'à la dernière, ne s'est pas reconnue plus attentive, plus fervente, en certains passages ? Qui pourrait affirmer que ces passages privilégiés n'étaient pas précisément ceux qui ont retenu aussi l'attention de l'incroyant, tandis que la prédication du fait chrétien par excellence, la personne du Christ, qui va de soi, qui est supposée admise, qui n'apprend rien de nouveau, était lue en diagonale ? Prenons-y garde, nous nous heurtons, nous autres chrétiens, à la même infirmité spirituelle contre laquelle les incroyants sont totalement démunis. Nous risquons, si nous n'y veillons, d'interpréter l'encyclique en fonction de nos soucis et de nos

désirs, de l'apprécier sans objectivité; de cet enseigne ment nous méconnaîtrions la portée et nous négligerions le fruit essentiel.

Voyons donc de sang-froid le dessein général de ce document. On le découvre sans peine, même si l'on n'est pas habitué au style caractéristique de ce genre littéraire. Il saute aux yeux, le pape l'affirme expressément, que, par cette intervention, Pie XII remplit sa mission apostolique. Or la mission apostolique consiste à prêcher le Christ et à promulguer la doctrine évangélique. Donc ne réduisons pas cette chaire de Pierre aux dimensions d'une chaire de philosophie politique et sociale, quelque intérêt qui nous porte à l'étude de cette importante discipline. De fait, voyez dans l'encyclique se développer en toute rigueur une belle apologie chrétienne : suivant la tactique traditionnelle des apôtres Pie XII rattache à un fait actuel son témoignage apostolique sur la divinité du Christ et sur la nécessité d'en passer par le Christ pour être sauvé. Ce fait actuel, c'est la guerre; il est parfaitement choisi, parce qu'il intéresse vivement l'universalité des hommes et parce qu'il ouvre bien des yeux et leur montre tant d'idoles effondrées qui prétendaient supplanter le Christ. Des heures de souffrance et « des heures de si pénible désillusion sont souvent des heures de grâce, un *passage du Seigneur* »; le pape en profite pour annoncer l'Évangile, il ne serait pas un digne successeur des Apôtres s'il y manquait.

Que le salut soit dans le Christ, on en a la preuve par les erreurs et les calamités qu'a directement engendrées l'abandon particulier et public de la foi au Christ. Le pape a songé à en dresser le catalogue; il y a renoncé pour l'instant, et l'on peut croire que cette détermination lui a été inspirée par la volonté apostolique d'administrer la preuve la plus saisissante : il est, en effet, des erreurs subtiles où l'esprit se complaît encore, des misères flatteuses dont l'homme ne saigne pas et qu'il chéri

parfois. L'apôtre, avec une sainte liberté, met à nu les plaies de l'esprit et de la chair que l'homme ne saurait dissimuler ni travestir en ornements. Telles sont aujourd'hui, cruellement évidentes, ces deux blessures mortelles de l'humanité civilisée : cette haine inexpiable qui dresse les uns contre les autres ceux qu'une même origine et qu'une même destinée embrassent dans une seule famille surnaturelle et naturelle; ce chancre dévorant et stupide qu'est l'État absolu et déifié.

A ce propos, nous dira-t-on, il reste donc vrai que le pape dicte une leçon, d'ailleurs très élevée et très forte, de philosophie sociale. Oui, nous en convenons volontiers. Mais ce n'est qu'un point d'appui pour sa preuve. Quand saint Paul voulut fustiger la civilisation païenne, dans son épître aux Romains, on sait qu'il lui reprocha d'abandonner l'homme à ses désirs ignominieux, de le ravaler au-dessous de la bête, de l'entretenir dans un aveuglement et dans des pratiques contraires à la simple raison et à la nature. C'est là le pivot de toute apologie chrétienne : vous ne pouvez pas vous passer du Christ. De même que toute argumentation antichrétienne se résume en ceci : après tout, sans le Christ, on peut être honnête homme. C'est ainsi que Pie XII procède : il rappelle ce que tout homme de bon sens doit admettre, dans un exposé aussi ferme que nuancé des principes de la morale et de la politique rationnelles ; ensuite il ne lui est que trop aisé de montrer comment ces principes presque évidents sont en fait bafoués par une humanité déchristianisée.

Qu'au passage nous trouvions dans cet exposé matière à réflexion et à instruction, en un domaine où les lumières naturelles devraient suffire, c'est le signe justement que l'argumentation est pertinente, puisque même des chrétiens, vivant dans une ambiance de paganisme, risquent de voir vaciller leur raison naturelle et s'obscurcir dans leur esprit les vérités premières.

Mais gardons-nous d'en demeurer là. Le débat est

autrement grave; laissons-nous porter jusqu'au terme de l'argumentation apostolique et nous comprendrons alors pourquoi, en ces temps de troubles sociaux et politiques, l'encyclique ne propose aucune panacée politique ou sociale. Non, elle conclut à la nécessité de l'Action catholique, ce qui, en termes d'aujourd'hui, signifie le traditionnel envoi de prédicateurs évangéliques, sous des formes adaptées aux temps nouveaux. En cela, l'Église reste fidèle à sa mission, qui est transcendante aux faits d'ici-bas; elle n'envie pas la part du voisin, mais garde la sienne, qui est la meilleure. Puisse le tribut légitime que les meilleurs esprits lui paient en ce moment lui être décerné pour ce vrai motif; puisse la fervente admiration de ses fils être assez surnaturellement éclairée pour comprendre à quel point elle est justifiée.

J. Tonneau, O. P.

Le divin Maître de la foi

Les paroles que l'Apôtre Pierre adressait à son peuple et aux princes de son peuple au lendemain même des grands événements d'où devait découler l'ère chrétienne, ces paroles sont toujours d'une brûlante actualité. Dans la Sainte Écriture, vous les trouvez aux premiers chapitres des Actes des Apôtres. La Sainte Église vous les fait relire dans la liturgie de la semaine de Pâques. Pierre était désormais fixé indéfectiblement dans sa foi. Résolument, il faisait son métier de Pape et de Père : il engendrait les âmes à la foi. Il était le porte-parole du Christ et il portait les hommes vers le Christ. Il est inimitable en son langage, ce premier Vicaire de Jésus-Christ. Il nous parle comme un homme de chez nous, mais comme un homme qui a touché Dieu et qui a frôlé des réalités éternelles et qui tient les clefs de la vraie vie.

Écoutez ce qu'il vous dit. En substance des propos comme ceux-ci : « Princes du peuple et anciens, et vous tous frères, ce Jésus, vous le rejetez de l'édifice et vous voulez bâtir sans lui vos cités, vos foyers et vos vies. Vous avez grand tort, car c'est lui qui est la pierre d'angle, sur qui tout repose, hors qui tout s'écroule. Sachez-le avec certitude, Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus dont vous ne voulez pas. Et le salut n'est en aucun autre. Et il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes et par qui nous devions être sauvés. Vous avez renié le Saint et le Juste et vous avez voulu vous passer de lui. Vous avez fait mourir l'Auteur de la Vie et il a fallu que Dieu le reprenne et le ressuscite d'entre les morts. Mais c'est fait. C'est fait selon le dessein immuable et la prescience de Dieu. Il n'était pas possible que ce Christ béni fût retenu par la mort, ni que le Saint de Dieu vît la corruption et que son âme demeurât dans la région des

morts. Aussi Dieu a relevé et exalté magnifiquement ce Christ qui était si bien à lui. Il l'a puissamment attiré en lui. Il a fait de ce Jésus l'homme de sa droite. Repentez-vous donc, frères, de vos péchés afin qu'ils soient effacés dans la foi au Christ. Convertissez-vous à ce Christ, l'élu de Dieu, afin que le temps de la colère vous soit épargné et que des temps de rafraîchissement vous soient accordés de la part de Dieu, et afin qu'il puisse vraiment faire régner parmi vous ce Jésus qui vous est si bienheureusement destiné. »

Voilà les propos de Pierre dès avant l'an trente-neuf. Rapprochez-les, je vous prie, des propos qu'en l'an mil neuf cent trente-neuf vous avez la grâce d'entendre de la part du successeur de Pierre. Jugez vous-mêmes si la succession n'est pas authentique et si la Tradition n'est pas divinement assistée et parfaitement assurée.

Nous sommes donc bien invités à recueillir au premier plan de l'héritage spirituel qui nous est gardé dans notre Église l'inestimable trésor de la foi en Jésus-Christ. Cette foi, beaucoup trop de nos frères ne l'ont pas encore reçue ni connue; beaucoup trop surtout l'ont rejetée et méconnue; et tous, tant que nous sommes, nous avons à la recouvrer sans cesse. Pierre nous prie et nous presse d'y faire bien attention. Et son grand frère avec lui, l'autre Apôtre des premiers temps chrétiens : « Rejetons tout ce qui nous appesantit, nous disent-ils, et le péché qui nous enveloppe, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte. Les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. » Une pareille invitation est plus pressante que jamais par le temps qui court. Tous, ayons les yeux fixés sur Jésus-Christ. Et qu'il soit tout dans notre foi. Qu'il en soit l'auteur et le consommateur, celui en qui tout commence et sur qui tout s'appuie, celui vers qui tout se précipite et dans qui tout s'achève.

L'Écriture inspirée que je viens de citer dit que la foi fait déjà posséder « la substance de tout ce qu'on espère » et qu'elle donne une profonde « conviction de

ce qui ne se voit pas ». Or, tout ce monde de réalités immenses et invisibles, dans lequel nous fait pénétrer la foi, il a son centre et son abrégé en Jésus-Christ. Et toute cette révélation qui nous fait adhérer aux mystères de la foi et qui nous donne déjà quelque entrée en eux, elle se résume elle-même en Jésus-Christ et elle atteint toute sa force de vérité en Jésus-Christ. Il n'est pas jusqu'à cette lumière intérieure dont se trouve parée l'âme des vrais croyants qui ne soit également une émanation de Jésus-Christ. Tous les éléments constitutifs de la foi chrétienne sont, pour ainsi dire, créés et scellés en Jésus-Christ. Nous ne prenons pas conscience assez habituellement ni d'une manière assez vive de ce que je veux dire là et de ce que j'appellerai, si vous le voulez bien, le rattachement de notre foi à Celui qui en est l'auteur et le consommateur et le permanent inspirateur. Nous ne savons pas assez à quel point notre foi est soudée à Jésus-Christ. C'est pourtant cela, il me semble, qui confère à cette foi une originalité qu'on ne peut lui dénier; et c'est cela qui explique qu'on ne puisse en briser la puissante et perpétuelle efficacité.

L'Apôtre Jean, un autre de nos grands ancêtres dans la foi, un de ceux qui l'ont puisée, comme il dit, au contact immédiat du Verbe de Vie, l'Apôtre Jean, devenu sur ses vieux jours l'Évangéliste Jean, a parfaitement mis en lumière, pour l'usage de toute la chrétienté à venir, ce rattachement à Jésus-Christ. Il décrit cette dépendance dès le début de son Évangile en des termes incomparables. Il suspend tout son Évangile, et par suite toute la foi qui en dérive, d'abord à ce Verbe qui était avec Dieu, à ce Verbe qui était Dieu, à ce Verbe qui est depuis toujours incréé, et qui s'est incarné dans le temps mais pour l'éternité. C'est par Lui que la vérité de Dieu s'est répandue dans le monde. Au fond, conclut saint Jean, « personne n'a jamais vu Dieu, mais un Dieu, Fils unique, étant dans le sein du Père, Celui-là est venu raconter Dieu ».

O l'admirable chose et la force invincible de notre

foi ! Nous avons devant nous quelqu'un qui se lève du milieu de nous et qui nous parle de Dieu avec toute l'autorité de Dieu, quelqu'un qui tout en étant d'avec nous est aussi d'avec Dieu, du sein de Dieu, comme dit saint Jean. Il s'impose à nous dans toute la majestueuse et mystérieuse réalité de Dieu. Au milieu de nous il est une grande autorité condescendante, fraternelle et paternelle, un bon maître d'enseignement religieux. Mais il influe aussi au dedans de nous, il donne plus d'esprit, il insinue sa lumière en nous, il devient ainsi un maître intérieur. Voilà en quels sens multiples Jésus est le divin Maître et Seigneur de la foi. Ce Verbe qui s'est fait chair et qui est venu habiter parmi nous, il est vraiment, comme dit saint Jean, « plein de vérité » et c'est de cette plénitude de vérité qu'est faite notre foi et que nous avons tous reçu, vérité sur vérité, mystère sur mystère, lumière sur lumière.

Trois choses, souvenez-vous-en bien, constituent cette foi théologale qui transporte notre esprit en Dieu. Elle est un surnaturel renfort donné par Dieu à nos intelligences pour nous porter à croire sur la réalité de son mystère ce que veut bien nous enseigner l'autorité de sa révélation. En trois mots, la révélation de Dieu, le mystère de Dieu, avec la lumière de Dieu pour nous faire adhérer et assister à ce mystère sur le témoignage de cette révélation.

Ces trois aspects de notre foi nous sont donnés en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Jean nous le dit lui-même, non plus seulement dans son Évangile, mais dans son Épître où il cherche à nous définir que l'essence du christianisme est une communication à la vie même de Dieu. Pierre, Paul, tous, notez-le, disent exactement la même chose. Il faut que « nous soyons en communion avec Dieu ». Or, selon saint Jean, Dieu est Lumière et Dieu est Charité. Pour qu'il demeure en nous et que nous demeurions en Lui, il faut donc que sa lumière s'insinue dans nos esprits et que son amour se répande en nos cœurs : cette lumière, c'est la foi; cet

amour, c'est la charité. Et toute la communication s'est faite et opérée par Jésus-Christ; toute, elle se résume en Jésus-Christ. « Mes petits enfants, écrit saint Jean, vous êtes de Dieu et vous avez vaincu le monde, parce que Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde... Vous êtes vainqueurs du monde et ce qui fait votre supériorité sur le monde, ce qui assure votre victoire sur le monde, sachez-le bien, c'est votre foi. » — Or, cette foi n'est pas autre chose que la lumière même du Christ en vous. Le grand motif de votre foi, c'est de recevoir le témoignage de Dieu, et c'est de croire précisément que ce témoignage Dieu l'a donné à son Fils et que vous le possédez dans son Fils, dans ce Fils qui est venu à nous, à travers tous les éléments de la rédemption, à travers l'eau et le sang, sur lesquels s'est posé l'Esprit de Vérité : « Ce témoignage de Dieu est plus grand que tout, dit saint Jean, et celui qui croit au Fils de Dieu le possède en lui-même », et au contraire, celui qui ne croit pas au témoignage que le Père a donné dans son Fils, prend Dieu pour un menteur. — Et que contient ce témoignage? Il dit que Dieu nous a donné la vie éternelle et que cette vie éternelle est aussi dans son Fils, de sorte que, fait saint Jean, celui qui a le Fils a la vie, et celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie : « A ceci vous reconnaîtrez l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair, est de Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas ce Jésus, n'est pas de Dieu... Le vainqueur du monde c'est celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu. » — Ainsi, le principal témoin de Dieu porte en lui tout le mystère de Dieu. Jésus n'est pas seulement le grand messager par qui est consommée la révélation de la foi, il est aussi le grand message dans lequel s'est incarné l'objet de cette foi.

Tout ce rattachement de la foi chrétienne au Christ, lumière de Dieu, témoin de Dieu, et lui-même mystère de Dieu, je le trouve ainsi exposé en quelques saisissantes formules de saint Jean. Mais il vous serait facile de

vous rendre compte que tout le Nouveau Testament est rempli de cette même pensée. Nos premiers pères dans la foi ont, tout de suite, tout situé dans cette perspective, comme Jésus sans aucun doute leur avait appris lui-même à le faire. Bien plus, c'est tout l'Ancien Testament qui leur a paru, du même coup, ordonné à leur unique Seigneur et Maître dans la foi.

Toute cette vénérable Histoire Sainte, à laquelle ces premiers chrétiens savaient bien que Dieu était mêlé depuis le commencement de l'humanité et à travers laquelle il avait trouvé moyen de faire passer et de faire avancer sa révélation, ils la virent toute imprégnée de Jésus-Christ. Préexistant à son Incarnation, c'est lui qui de loin préparait cette Incarnation. Dès cet ancien temps Dieu se faisait connaître petit à petit aux gens de sa maison, il se rappelait à eux, il se nommait à eux, il multipliait les signes de sa présence et les marques de son alliance et de son amitié. Mais dans tout cela, comme l'enseigne si bien l'Épître aux Hébreux, le Fils était à l'œuvre et par avance il bâtissait toute l'Église. C'est lui qui édifiait la maison du Père et qui déjà communiquait l'Esprit. Il était véritablement l'animateur de toute cette plus ancienne construction et de toute la révélation qui s'y faisait jour.

Une des préoccupations des premiers chrétiens fut de chercher dans l'Ancien Testament les traces de leur divin Maître. Toute cette longue traînée de révélation était éclairée par la venue de Jésus encore plus qu'elle n'en avait elle-même éclairé les avenues. Il n'était donc pas étonnant que Notre-Seigneur eût été lui-même si attentif à réaliser les Écritures, et si soucieux de noter qu'il accomplissait ce qui était écrit de lui. Il n'était pas étonnant, non plus, qu'on l'eût entendu affirmer que les plus grands parmi les Anciens avaient soupiré après lui et désiré voir les jours de sa propre révélation. Ces grands hommes, ces saints hommes de Dieu, comme dit saint Pierre, dont quelques-uns, tel Moïse, avaient été si près de Yahvé, faisaient figure d'avant

coureurs et de simples précurseurs. Tous avaient regardé vers le Christ et tous eussent été prêts à s'effacer devant Lui. Il semble qu'on les entend répéter à l'envi ce que disait de façon si émouvante le dernier d'entre eux, le précurseur immédiat du Grand Maître : « Il faut qu'il grandisse et que je diminue ». Leurs personnalités n'existaient pour ainsi dire plus à côté de la sienne. Leurs révélations pâlissaient devant la sienne. Nul ne pouvait rivaliser avec lui. Eux n'étaient que des serviteurs, Lui était le Maître.

Aussi bien, nul ne serait qualifié comme lui pour nous révéler les vérités de Dieu. Ces révélations, il n'aurait pas à les recevoir, il n'aurait qu'à les donner. Il n'aurait pas à les recevoir puisqu'il était dans le secret même du Père et dans le partage le plus absolu de la nature et des intimités de Dieu. Le riche sait parler des richesses et Dieu sait parler de Dieu. Et il serait, de plus, merveilleusement armé pour communiquer à des hommes ce qu'il savait de Dieu, puisqu'il se ferait si bien l'un d'entre eux. De là, ce résumé si beau par lequel s'ouvre l'Épître aux Hébreux : « Dans les temps anciens, à maintes reprises et sous diverses formes, Dieu a parlé à nos pères par les prophètes. En ces temps-ci, qui sont les derniers, il nous a parlé par le Fils. » Et ce Fils, poursuit l'Épître, « il est le rayonnement de la gloire et l'effigie de la substance de Dieu ». C'est pourquoi, en même temps qu'il est le révélateur par excellence, il contient en lui la quintessence de ce qui est révélé.

Il est remarquable, en effet, que Dieu ait attendu de se produire en personne par son incarnation au milieu de nous pour nous donner connaissance de ce qu'il est dans l'intimité de ses Personnes. L'Unité de son Essence, nous la possédions avant le Christ. Mais rien n'avait transpiré de la Trinité de ses Personnes : elle nous est présentée seulement dans le Christ. De sorte que, saint Paul a bien raison de le dire, c'est toute la plénitude de la Déité qui habite en Jésus-Christ.

Ce que je dis de l'intimité de Dieu il faut le dire aussi

de notre intimité avec Dieu. Sans doute, il y avait avan le Christ bien des âmes pour qui Dieu avait beaucou d'amitié, et qui avaient elles-mêmes beaucoup d'amiti pour Lui. Mais c'est seulement dans le Christ que nou connaissons et que nous possédons toutes les ressource de l'état de grâce et toutes les espérances de l'état d gloire. C'est seulement dans le Christ, par la parfait incorporation et union à lui, que les âmes même les plu petites et jusqu'aux plus enfants peuvent prétendre qu la Trinité divine habite leur esprit et qu'elles ont le cie dans le cœur. Les splendeurs de nos destinées en Dieu l'immensité de nos fins dernières, c'est dans le Chris qu'elles nous sont enfin pleinement données, c'est e Lui qu'elles sont révélées et réalisées.

Il y aurait évidemment bien à dire sur tout cela e bien des conséquences à tirer de là. On pourrait déve lopper à l'infini. Je vous laisse le soin de fixer vous mêmes dans le Christ Jésus tous les éléments de votr foi chrétienne. Et je finis comme j'ai commencé, par c pressant appel de Pierre : « Vous êtes régénérés d'u germe incorruptible, par la parole de Dieu éternelle e vivante, celle même dont la bonne nouvelle vous est ap portée. Ayant donc dépouillé toute malice et toute faus seté,... comme les enfants nouvellement nés, désirez a demment le pur lait spirituel, afin qu'il vous fasse gran dir pour le salut, si vous avez goûté combien le Se gneur est bon. Approchez-vous de Lui, pierre vivante rejetée des hommes mais choisie de Dieu. Et vous fice... A vous donc l'honneur, vous qui croyez... rac choisie, sacerdoce royal, nation sainte, peuple que Dic s'est constitué pour que vous annonciez les perfection de Celui même qui vous a appelés des ténèbres à so admirable lumière... »

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

Georges Goyau

La lumière de l'enfance dans les yeux d'un vieillard, il n'est rien sans doute qui atteste mieux la puissance de l'âme et cette ordination qu'elle donne à l'être entier quand elle est pure, noble et charitable. Les claires prunelles de Georges Goyau en étaient tout irradiées. Cet homme si avisé, que nulle intrigue, nulle manœuvre (ni les académiques, ni les politiques) ne prenait au dépourvu, cet historien à qui l'histoire avait appris à bien connaître les cœurs et les cerveaux humains avait conservé miraculeusement cette transparence, cette fraîcheur, à qui le Royaume fut promis. « Si vous ne devenez pas semblables à ces petits... » On imagine que cette parole, au sens si secret que tant négligent d'y réfléchir, avait été, depuis toujours, au centre de cette méditation silencieuse où un chrétien cherche à s'approfondir, à se juger soi-même; elle était la règle d'or que gardait sans cesse présente cet homme pudique et discret, qui ne nous a jamais parlé de soi. Pour qui arrive au faîte des honneurs, les plus grandes et les plus pures des vertus chrétiennes sont les plus malaisées à pratiquer. Comment être humble quand tant d'admirations vous persuadent de votre propre excellence et que les plus sincères vœux sont pris encore comme occasions de louanges ? Comment garder à la charité son vrai caractère d'oblation en Dieu quand les moindres gestes en sont si aisément faussés par la condescendance, quand ce n'est point par la publicité ? Bien des écrivains, même chrétiens, n'échappent pas à ces secrets périls. Georges Goyau y avait échappé : il était vraiment doux et humble de cœur, et sa charité était sans replis, sans détours.

D'autres trouveraient sans doute que c'est porter un pauvre témoignage à un homme de lettres dont l'œuvre compte cinquante volumes que de le louer comme on loucrait le curé de campagne vieilli dans sa paroisse. Il me semble que c'est là cependant l'éloge que lui-même eût préféré à tous. Une intelligence avisée, une mémoire extraordinairement sûre, un esprit meublé, sans doute; on lui reconnaissait aussi beaucoup de prudence, d'habileté, un doigté sûr. Mais toutes ces qualités — et ces vertus — étaient ordonnées au-

tour de ce qui, chez lui, était l'*alpha* et l'*oméga* : une fo
chrétienne sans défaillance. Son œuvre s'inscrit tout entièr
dans le cadre d'un effort catholique. De même que sa vi
depuis sa jeunesse normalienne jusqu'au secrétariat perp
tuel de l'Académie française, n'avait jamais dévié de l
ligne catholique. Il y a beaucoup de grandeur dans cett
rigide simplicité, dans cette souriante rigueur.

Au centre de cette œuvre d'historien, une notion est fon
damentale : l'Église. C'est là le *mystère* essentiel, suivan
le mot du P. Clérissac, celui où tout se rejoint et s'expl
cite, où le sacrifice du Calvaire éclaire l'aventure humain
où la fraternité et la charité se magnifient dans la commu
nion des saints. L'Église noue le faisceau des énergies chr
tiennes; elle donne à la société civile son intention, le sen
de son destin. Elle crée le plus parfait des ordres et établ
la justice sociale, la loi internationale sur les seules base
où elles ne puissent vaciller. L'extension de l'Église, c'es
l'extension des plus hautes valeurs de civilisation; là où ell
fléchit, où elle se désagrège, quelque chose recule qui n'es
rien de moins que l'unité fondamentale de la conscienc
humaine. Telle est la grande doctrine qui se trouve san
cesse évoquée ou sous-entendue au long de l'œuvre d
Georges Goyau et dont ses livres divers ne font que porte
des témoignages multiformes à une vérité unique.

Son *Histoire religieuse* de la France, qui constitue un de
meilleurs tomes de l'*Histoire de la nation française* de Ha
notaux, nous montre l'Église de France partie constituant
de notre pays, liée à tout ce qui a fait sa gloire, associée
ses heures de joie comme à ses moments de peine, partic
pant si pleinement à sa destinée que les plus hauts son
mets touchés par notre peuple — ceux auxquels il a attei
avec saint Louis, avec Jeanne d'Arc — sont des somme
chrétiens. Elle nous montre aussi ce christianisme françai
demeurant une profonde fidélité aux heures mêmes où
France officielle pouvait oublier le lien qui l'attachait à lu
elle souligne l'œuvre obscure et silencieuse des missionna
res français, le témoignage admirable d'une longue alliance
Cette tâche missionnaire était apparue à Georges Goyau
importante qu'il lui avait consacré une part considérable d
son activité, et qu'un long enseignement, la direction de
Revue d'histoire des missions, de nombreux livres témo

gnent de l'attention qu'il lui portait. Mais, à vrai dire, il n'y avait rien, dans cette histoire de l'Église française, qui le laissât indifférent et sans curiosité : il a écrit un *Saint Louis* excellent, il avait récemment terminé un ouvrage sur la conversion des premiers Normands en France et la fondation des grandes abbayes normandes, qui paraîtra bientôt; et parmi tant d'articles où il a évoqué des figures importantes du christianisme français, je me souviens avoir lu dans la *Nouvelle revue de Hongrie* une étude profonde sur ces Français qui apportèrent, au bord du Danube, quelques-unes des meilleures traditions du moyen âge de France.

Par une sorte de parallélisme qui aujourd'hui prend beaucoup de sens, il avait aussi étudié dans *l'Allemagne religieuse* une histoire qui a sa grandeur, mais est loin d'avoir cette longue rectitude. L'ouvrage fondamental de cette suite de travaux est sans doute celui où, analysant la crise protestante, il montre comment s'est défaite l'idée même de l'Église, comment la Réforme, ruinant un lien de fraternité et de discipline, allait livrer l'Allemagne aux conflits d'où sortent aujourd'hui les évangiles de la force.

Cette Église, dont il avait voulu être un témoin, il avait eu la grande chance de la voir reprendre, d'un pas plus délibéré, l'antique voie de la fraternité et de l'amour quand la grande voix de Léon XIII avait rappelé en termes solennels des préceptes que trop de chrétiens laissaient somnoler. De cette ferveur était né le témoignage qu'est *Autour du catholicisme social*. On ne saurait oublier, ici, tout ce qu'a apporté, à la cause qui nous est le plus chère, l'autorité de Georges Goyau. Cette cause, ni l'âge ni les honneurs officiels ne l'ont empêché de la servir jusqu'au bout. Cela lui avait valu bien des attaques; il en souriait, et certains de ses plus cruels adversaires n'ont reçu de lui que bienfaits et marques d'amitié, dans ce pardon des offenses qu'il pratiquait d'un cœur si parfaitement pur.

Faut-il ajouter que tous ces traits seraient incomplets s'ils laissaient l'image d'un homme uniquement austère? Car il y avait aussi en lui cette joie qui tient à la sérénité de l'âme, le sourire de l'indulgence et de la paix.

D.-R.

A TRAVERS LES REVUES

Plaidoyer pour l'admiration

M. Gabriel Marcel a donné au *Bulletin de la Conféren Saint-Michel* (juin) une méditation philosophique intitul « Appartenance et disponibilité », où se rejoignent et s'écla rent mutuellement quelques thèmes essentiels : autonomi don de soi, charité pour soi-même, poids du passé et liber ou déterminisme de l'avenir, etc.

Relevons quelques passages suggestifs sur le refus d'a mirer.

Rien n'est probablement plus caractéristique d'une certaine d gradation contemporaine que la propension à affecter d'un indi de suspicion toute supériorité reconnue comme telle. Une analys très analogue à celle à laquelle Scheler a procédé pour le ressen ment, montrerait qu'à la base de cette suspicion, il y a une lan nante préoccupation de soi... L'admiration, pour autant qu'elle laisse traduire sous forme de jugement, est précisément l'affirm tion d'un supériorité, non pas relative, mais absolue : absolue, j insiste; et à cet égard le mot incomparable prend une significati tout à fait précise.

... Si, dans l'ordre de la connaissance, le rôle de l'esprit critiq est premier, en ce sens qu'il doit présider à l'ensemble des opé tions qui permettent de dégager les faits mêmes dont on ente rendre compte ultérieurement, il est tout à fait impossible, da le domaine de l'appréciation, de lui reconnaître une fonction co parable. C'est un non-sens de supposer, serait-ce une seconde, q l'esprit critique nous permettra de décider si une œuvre est non digne d'admiration. Il ne peut jouer ici qu'un rôle négat d'ailleurs salutaire.

... L'incapacité d'admirer, l'inaptitude à l'admiration pose d problèmes légèrement différents, mais connexes, et qui intéresse ce que j'appellerais volontiers l'inertie intérieure, ou encore l'*a nie spirituelle*.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *La cité en armes.*

Pour une guerre civilement conduite.

A.-P. VALENTIN. *La fin de l'homme économique.*

« Ce n'est pas assez de s'en prendre à des hommes et c'est sans doute trop de s'en prendre à des peuples. » C'est l' « ordre » ancien qu'il faut mettre en question.

NOTES ET CHRONIQUES

OLIVIER LEROY. *Violence des Anglais.*

« L'Anglais, son instinct, c'est la passion;... et quand il appelle la raison au secours, c'est à une maîtresse farouche qu'il se livre. »

M. LALOIRE. *La neutralité belge.*

Elle est diversement jugée en France. Cette *Lettre de Belgique* nous apporte en sa faveur un plaidoyer convaincu, dont les arguments méritent d'être connus.

A. DARRIGOL. *Entre deux guerres : vingt ans de syndicalisme chrétien.*

C. *Slavisme et germanisme.*

A TRAVERS LES REVUES

Un mois qui a transformé le monde.

La Cité en armes

Au premier jour de la guerre, le chroniqueur financier d'un grand journal parisien écrivait qu'il n'avait jamais pris la plume pour sa tâche quotidienne sans penser à l'événement qui venait alors d'éclater. Ainsi, depuis des années, dans les méandres de l'actualité financière, les préoccupations et les conclusions techniques de ce professionnel avaient été dominées et silencieusement gouvernées par la vision du conflit futur. Civis *voudrait imiter en quelque sorte cet exemple, moyennant le renversement de perspective qu'imposent les circonstances nouvelles. Il voudrait ne rien dire, ne rien écrire, ne rien faire qu'en songeant à la paix de demain.*

Avoir l'esprit occupé de la paix, ce n'est pas certes renoncer à faire la guerre, ni semer d'obstacles le chemin de la victoire. Bien au contraire. Penser à la paix, c'est le moyen de faire intelligemment et efficacement la guerre, en se représentant sans cesse le but qui la justifie et la rend nécessaire. Il faut grandement méconnaître et mépriser la vraie paix pour se contenter de subir la guerre comme un cataclysme absurde, ouvrant une parenthèse dans la vie des peuples et mettant en congé civilisation et vie politique. En contemplant attentivement le visage de la paix, nous comprenons la mission de la guerre et nous nous y soumettons comme à une fonction, une œuvre de paix. L'heure n'est pas aux paradoxes, et il faut en éviter même l'apparence, mais la nature des choses est éloquente et nous impose ces propos. Voyez un organisme sain : dans l'ensemble harmonieux de ses forces, il en est qui n'ont d'autre destination que de réagir vigoureusement contre les influences morbi-

des: l'animal serait bien démuni s'il n'avait la garantie de ses fonctions salutaires par quoi, sans troubler le jeu naturel de la circulation, de l'assimilation et de la croissance, sont régulièrement éliminées les toxines mortelles. Une sensibilité serait bien pauvre et bien terne, elle aurait peu d'élan vers le bien si elle n'opposait aussi au mal ce mordant, cette faculté de choc, ce vœu indomptable d'extermination que les anciens appelaient l'irascible. Non, ne rougissons pas d'être engagés dans la lutte, comme si par là nous acceptions une vacance, une démission de la paix. C'est la paix elle-même, cet ordre assuré de la vie politique, qui nous met les armes à la main pour supprimer un certain désordre plus mortel à la paix que le tumulte et l'angoisse des combats.

Cette considération importe à la conduite de l'esprit public pendant le cours de la guerre. Chaque Français doit avoir le sentiment d'être engagé dans la lutte. En un certain sens, le plus facile, nous avons tous cette impression, depuis que la guerre n'est plus l'affaire d'un clan de professionnels, mais que les activités les plus diverses de l'ordre économique, scientifique, voire artistique et culturel, se trouvent mobilisées et amenées à servir. La distinction des combattants et des non-combattants devient de plus en plus subtile et malaisée; le militaire se transforme en technicien spécialisé, tandis qu'un producteur « civil » est affecté ou maintenu d'autorité à un poste et obéit à des injonctions ou à des règlements dont le caractère économique n'apparaît plus. Mais ce n'est pas à cet aspect du devoir présent qu'il convient de s'arrêter. Il importe de le dépasser pour en apercevoir les raisons profondes. Cette fusion de l'avant et de l'arrière, cette unité de la nation en armes pourrait s'expliquer de deux façons diamétralement opposées : ou bien parce que l'image de la paix, symbole de la vie politique harmonieuse, s'est graduellement éclipsée même des sphères et des activités dites politiques ; la vie civile, dans ce cas, est militarisée et l'on donne aux valeurs d'« irascibilité », d'agression, une signification absolue et une préférence définitive; la politique perd son sens classique et devient l'art d'éliminer l'ennemi. Ou bien, second processus inverse du premier, l'unité de la nation en armes

provient d'une liaison plus étroite et plus intime de l'ordre militaire aux valeurs essentiellement politiques qui les pénètrent et les « civilisent » profondément. Jamais peut-être l'histoire n'a mis en opposition plus saisissante ces deux processus contraires : pour ou contre un humanisme politique. Jamais non plus, peut-être, les Français sous les armes n'ont eu plus vivement conscience de poursuivre, avec tout l'irascible qui convient, la défense de valeurs essentiellement politiques, c'est-à-dire de la vie civile.

Noblesse oblige. Une guerre conduite « civilement », par un peuple qui ne perd pas de vue la paix et qui trouve dans la vision de cet ordre politique harmonieux la raison et le sens de la guerre, présentera des caractères curieux et nouveaux. On en soupçonne aisément quelques-uns. Dominera évidemment, le souci de n'apporter que le moins d'entraves possible au jeu des activités privées, dont la trame organisée constitue précisément le domaine des relations civiles. Ce doit être, en effet, l'idéal d'un organisme sain que de vaquer librement à ses opérations vitales dans le temps même qu'il lutte contre les germes de mort; c'est aussi d'ailleurs une nécessité, car il ne suffirait pas aux dépenses de la fièvre libératrice si le cœur ou les reins ou les organes de la nutrition défaillaient; que l'on songe donc à la multitude d'entreprises familiales soudain désemparées par la mobilisation et qui, dans l'organisme économique, représentent désormais des cellules mortes. Il faut aussi, ne fût-ce que pour soutenir la lutte, mais surtout pour la soutenir « civilement » sans renier l'idéal de libre communication et d'échanges bienfaisants entre les hommes, sauvegarder le commerce international dans toute la mesure compatible, en ce qui concerne nos importations, avec la nécessité de ménager notre trésor de devises étrangères. Et surtout, dans le domaine social et moral, s'il est vrai que nous sommes des guerriers inspirés par la vision de la paix, rendons aimable et juste, irrésistiblement désirable pour tous, l'ordre de notre cité; réjouissons-nous de voir la nation française, par les exigences mêmes de la lutte, noblement contrainte de vivre en beauté.

CIVIS.

La fin de l'homme économique

J'emprunte ce titre à un livre publié en Angleterre au printemps dernier par un jeune émigré viennois. Je ne connais pas l'auteur Peter Drucker, d'abord journaliste économique et politique en Allemagne, puis, dès l'avènement d'Hitler, aux États-Unis et à Londres. Cet ouvrage, signalé par la presse anglaise, avait provoqué le scandale et la colère de certains, parce que, il y a six mois, il annonçait comme fatale une collusion prochaine entre Berlin et Moscou, et mettait en doute la clairvoyance de M. Winston Churchill à ce sujet. Il déclarait que la guerre surgirait entre l'Est et l'Ouest de l'Europe, entre les régimes totalitaires, communiste et naziste d'une part, et les démocraties de l'autre.

Mais l'analyse de M. Drucker s'étendait beaucoup plus loin que cette prévision aujourd'hui confirmée par les événements. Pour combattre le nazisme, elle s'efforçait d'en déterminer les raisons d'être. Elle les découvrait dans une crise morale généralisée.

*
* *

Selon M. Drucker, l'homme, ou du moins l'Européen, a besoin de posséder une conception de son activité qui lui permette d'espérer atteindre deux biens suprêmes : la liberté et l'égalité. S'il perd sa croyance, il tombe

dans le désespoir; il vit dans un monde irrationnel; il est prêt à obéir à l'autorité la plus absurde qui lui promettra de le guider. C'est une semblable crise qui s'est produite au cours des dernières années.

Après avoir cru, au XIII^e siècle, pouvoir atteindre leur objectif par la spiritualité et la religion, puis au XVIII^e siècle par l'intelligence, les hommes ont pensé, au XIX^e siècle, y parvenir par la science et l'industrie. Ce fut la conception « économique » de l'homme. Mais celle-ci s'est effondrée à la fois sous ses deux aspects principaux et opposés : la forme capitaliste et la forme socialiste.

Le capitalisme enseignait que, par le simple jeu des lois économiques libérales, la production se développerait et s'harmoniserait au point de procurer à tous un bien-être suffisant pour assurer en pratique cette sensation de liberté et d'égalité. Mais la grande crise de 1930, la persistance d'un chômage endémique considérable dans les pays libéraux, y compris l'Amérique, apparue précédemment comme le paradis du libéralisme; d'autre part, la tendance de la concurrence capitaliste à engendrer d'âpres luttes d'intérêts allant jusqu'à la guerre, témoignèrent que le système ne pouvait vaincre la misère ni assurer en conséquence liberté et égalité.

En même temps, les lois marxistes, qui annonçaient une évolution fatale vers la constitution d'une classe sociale unique et une démocratie prolétarienne, apparaissaient en défaut. Les classes, au contraire, semblaient devoir continuer à s'opposer. La plus grande expérience de révolution socialiste, la révolution russe, aboutissait non à la démocratie, mais à la plus despotique des dictatures et à un retour au nationalisme militariste. La collusion de Staline et de Hitler consacre aujourd'hui ce reniement.

Le christianisme avait, dès le milieu du XIX^e^ siècle, prévu cet échec, par la voix des Bonald, Lamennais, Görres, Schlegel, Newman, etc. Certains de ses représentants s'étaient efforcés d'introduire dans les institutions des lois fondées sur des bases morales. Mais leur action ne fut pas suffisante pour résister à l'emprise des conceptions économiques. Et sans parvenir à inspirer l'organisation sociale, le christianisme ne réussit qu'à fournir à ses adeptes un refuge spirituel limité à leur vie privée.

Dans ces conditions, la masse européenne devait sombrer dans le découragement et le chaos. Successivement naquirent les différentes formes de fascisme dans les pays où la vie était le moins facile, le chômage le plus abondant, où l'idéal démocratique était le moins ancien. Et cependant le fascisme n'a fourni à ces masses aucune idéologie positive. Il a profité de ce que les esprits avaient perdu confiance dans le rationnel et se croyaient comme jadis livrés à la malveillance de démons, concrétisés non plus par des forces naturelles : foudre, inondation, mais par des forces humaines : crises, guerres, tout aussi indomptables. Il restaura la croyance en ces nouveaux sorciers, les Juifs, responsables de tous les maux. Pour les vaincre, il fallait un homme mystérieusement fort, infaillible, dont l'autorité ne serait justifiée par rien, serait un fait.

Cette autorité doit se prouver. D'où la nécessité de succès continuels. Succès dans la résorption complète du chômage au bénéfice d'une consommation collective, celle d'appareils militaires. Succès en utilisant ces derniers à obtenir des avantages de prestige et d'amour-propre national. Mais succès éphémères et qui ne résolvent rien. Car ils créent autour d'eux des oppositions de plus en plus fortes, des coalitions, la guerre. En ou-

tre, si le nazisme a satisfait dans une certaine mesure le goût de l'égalité en substituant une nouvelle hiérarchie du parti et de l'armée à la hiérarchie de la richesse il a exigé le sacrifice de la liberté et celui de la raison.

Pour M. Drucker, le nazisme serait vaincu dès l'apparition d'un système intellectuel et moral susceptible de rendre aux masses l'espoir d'obtenir la justice et la liberté. Il ne vit que de l'absence d'une telle croyance. Mais celle-ci ne peut se créer au commandement. Nous pouvons aider à son éclosion en favorisant l'exercice de la liberté, en donnant, par exemple, aux masses des moyens suffisants d'existence, en luttant contre le chômage au détriment même de la productivité. Mais l'apparition d'un ordre nouveau résulte de forces plus profondes que nos vœux ou notre volonté.

***

Cette apparition n'a pas eu lieu, et la catastrophe menaçante s'est produite. Le nazisme conduisait bien à l'agression et à la guerre. Et, ce qui augmente le péril, le communisme aussi. Il ne suffit pas de répéter : nous ne traiterons pas avec Hitler, ou bien : nous voulons abattre l'Allemagne, ou encore : nous rétablirons la Pologne. Qui pourrait empêcher l'Allemagne abattue de se relever, divisée de se réunir ? Hitler avait été précédé de Guillaume II. Et déjà l'Allemagne, alliée de la Russie, n'est plus seule en cause. Ailleurs encore, d'autres tyrans peuvent surgir qui tenteront comme eux de dominer le monde. Ce n'est pas assez de s'en prendre à des hommes et c'est sans doute trop de s'en prendre à des peuples. Ce qu'il faut, c'est donc bien, comme le pensait M. Drucker, apporter aux peuples une parole qui donne à leur existence le sens que leur conscience

la plus profonde réclame; c'est sans doute aussi exiger pour notre continent un régime international nouveau qui assure à chaque communauté raciale sa liberté culturelle, mais lui retire les armes militaires et économiques, tentation d'user de violence à l'égard des autres.

Pour la seconde fois cette génération est livrée à la guerre. En partant, les Français ont déclaré qu'il fallait en finir. Il ne s'agit donc pas de rétablir un passé condamné; de briser Hitler et de reconstituer l'Europe de Versailles, elle-même image de la précédente. Pour que les Français puissent espérer en l'avenir, il ne suffit pas de leur dire de qui on les débarrassera, il faut leur exprimer des buts de guerre positifs.

Tant qu'il s'agit d'éviter la guerre, on temporise, on écarte les réformes trop brusques, on compte sur l'évolution des choses. Mais la guerre arrivée, la rupture est faite, on peut exiger du nouveau.

Ce pays n'accepte pas le bouleversement de la guerre, l'arrêt de sa vie, la ruine de ses entreprises, l'exil de ses habitants, la dispersion des familles, le sacrifice de sa jeunesse et de ses monuments pour conserver le passé, mais pour créer un monde neuf, un monde meilleur. Le Christ n'a pas consommé sa crucifixion pour rétablir un ordre ancien, mais pour faire naître une vie nouvelle.

*
* *

La liberté, une certaine égalité morale et politique sont, pour la majorité des hommes, des biens essentiels puisqu'ils conditionnent la possibilité pour chacun de réaliser son existence. Elles sont des moyens nécessaires pour la conservation desquels ils acceptent aujourd'hui de lutter à outrance. Mais je ne pense pas, pour

ma part, qu'on puisse y voir les fins ultimes désirées par l'humanité, comme le déclare M. Drucker.

Cet homme « économique » qui serait en train de disparaître, capitaliste ou socialiste, avait un autre idéal. Savant ou industriel dévouaient leur existence non à la liberté, non à l'égalité, mais à une sorte d'ascension de l'humanité, à un mythe qu'ils désignaient le plus généralement par le mot « progrès ». Leurs découvertes, l'édification de leurs usines auxquelles ils sacrifiaient leur repos et celui des autres, voire une part importante de la liberté et le principe même de l'égalité sociale étaient pour eux le moyen de porter l'homme à un stade plus élevé en lui assurant des connaissances plus amples, une puissance accrue sur le monde, des moyens d'action plus nombreux. C'est également à une évolution vers une humanité supérieure qu'entend se dévouer le marxiste, humanité où la culture généralisée, rendue possible par une réduction du travail manuel, élèverait un nombre d'individus sans cesse plus grand.

C'est l'échec de cette ascension qu'ont marqué les crises de chômage et, pour finir, la guerre. C'est lui qui doit consacrer aujourd'hui la fin de la conception purement « économique » de l'homme.

Il semble en effet que les prêtres de cette doctrine, en mettant exclusivement leur confiance dans les règles susceptibles de développer au maximum la productivité, ont engagé l'humanité dans une voie désastreuse. Ils ont regardé le mobile économique du profit, la méthode économique de la concurrence comme les fondements de l'activité humaine. Pendant plus d'un siècle, la législation, les institutions en imprégnèrent les esprits et les mœurs, jusqu'à en faire pour cette société les préceptes moraux essentiels. La solidarité, la générosité, la justice ne purent, selon les consciences, être pra-

ées que dans la mesure permise par l'intérêt du pro-
cteur. Ainsi reléguées, elles disparurent en même
nps de la politique et des relations internationales.
L'application rigoureuse de ce mécanisme eut un effet
posé à la fin recherchée. Loin de tendre à créer une
manité plus élevée, la production pour s'amplifier
vantage s'adressa naturellement aux instincts les
is bas et flatta tous les vices. La publicité recom-
nda les boissons alcooliques, la littérature porno-
aphique ou le cinéma criminel, les inventions et l'in-
strie trouvèrent leur débouché le plus vaste dans la
éparation de la guerre. L'efficacité des engins meur-
ers s'accrut à une allure vertigineuse en même
nps que se développait entre nations comme entre in-
idus cet esprit de concurrence, de profit et de domi-
tion. La convergence de ces deux phénomènes nous
nduit aujourd'hui avec une sorte de fatalité à une des-
ıction massive des hommes et des instruments même
'ils ont travaillé à créer. Ainsi, la recherche d'un pro-
ès humain par le jeu des lois exclusivement économi-
es semble aboutir à l'expérience de régression la plus
midable qu'ait pu connaître l'humanité.
C'est cependant bien le « progrès » qui paraît toujours
oir été le mobile fondamental de l'activité humaine
ur les diverses philosophies, politiques ou religions.
acune enseigne un effort individuel ou collectif pour
liser un homme, une communauté meilleure. Et la
nception évolutive de l'univers qui a pénétré aujour-
ui l'opinion courante concorde avec ce sentiment.
D'autre part, il répugnerait à la raison de condamner
développement scientifique et industriel en lui-même,
ur le résultat auquel il conduit aujourd'hui; de bri-
machines et laboratoires pour éviter d'en faire un
age criminel. Ne satisfera, au contraire, la raison

qu'un système intellectuel ou moral susceptible d'uti
ser la science et l'industrie pour un progrès véritable
l'humanité.

La leçon de notre actuelle tragédie n'est-elle donc p
que la vieille loi de lutte et de sélection par la force m
térielle n'est plus adaptée à notre stade de civilisatio
n'est plus capable de permettre un progrès humai
Industriellement, elle ne peut vaincre les crises et
chômage. Politiquement, elle conduit au désordre in
rieur, à la paralysie gouvernementale, à la lutte c
classes. Internationalement, elle mène à la dramatic
aventure nazie. Hitler aussi a prétendu sacrifier
culte d'un progrès par la sélection d'une race ou d'
groupe d'hommes et l'élimination et la domination d
autres. Progrès à rebours qui développe dans l'indivi
les instincts les plus primitifs, qui conduit la société
ternationale à la destruction. Pareille prétention n'
plus adaptée au développement présent des relations h
maines et à la généralisation des moyens de résistan
et de défense. Elle est destinée à être écrasée en pro
quant seulement un cataclysme. L'Allemagne en av
déjà fait l'expérience, il y a vingt-cinq ans. Et le ma
tien après la paix de cet esprit de lutte, tant sur le p
industriel que sur le plan international, conduit aujo
d'hui à une catastrophe dont les premières manifes
tions ne nous permettent pas encore de concevoir l'a
pleur.

Cette voie, en se fermant, semble inviter l'homme
rechercher sur le chemin opposé l'espoir de prog
qu'il réclame. Intellectuellement, au principe d'élimi
tion, il substituera celui d'utilisation, de synthèse. L'
manité, concentrée aujourd'hui par un développem
industriel qui réduit sans cesse les distances, ne d
plus pouvoir exécuter de nouveaux pas en avant c

collectivement, par la cohésion de ses divers éléments, de ses différentes forces.

Cette conception s'est d'ailleurs introduite dans la pensée courante sans cependant encore la pénétrer suffisamment. Nous voyons se répandre non plus seulement un esprit dialectique qui utilise les contraires, mais un esprit pluraliste qui tient compte de la multiplicité et cherche à l'intégrer dans les doctrines comme dans les institutions. Sur le terrain politique apparaît une conception nouvelle d'une démocratie qui ne se contente plus d'exprimer les vues d'une majorité, mais qui comprend la supériorité d'un effort de compréhension et d'assimilation susceptibles de faire profiter la société de toutes les tendances, de toutes les particularités. Sur le terrain économique naît la conception d'une organisation professionnelle qui vise à mettre en commun et non à évincer les expériences et les initiatives de chacun, organisation qui seule semble permettre d'espérer vaincre le chômage. Sur le terrain social se fait jour cette notion que seules des conventions librement consenties entre patrons et ouvriers, tenant compte non seulement des intérêts, mais de la dignité, de la personnalité des uns et des autres, peuvent assurer la bonne organisation du travail. Sur le terrain international tout reste à faire, semble-t-il. Mais la voie est ouverte à qui fait effort pour y regarder. L'humanité ne fera ce pas en avant, auquel elle tend, que par l'utilisation, l'union de toutes ses richesses, de toutes les diversités de races, que nul ne peut sans imprudence déclarer inférieures ou superflues.

***

Nos conditions de paix paraissent donc devoir com-

prendre l'institution d'un régime de droit international plus souple, plus organique, moins individualiste, et plus social. Que se constituent des communautés culturelles libres, si petites soient-elles, pourvu que, excluant entre elles ces frontières économiques et militaires qui les condamnent à l'asphyxie, et rendent possible les guerres, elles s'associent, au contraire, sur le plan de la production, des échanges, des crédits. Nous avons consenti, pour sauver l'Europe de la tyrannie, à entrer dans la guerre, avec toutes les destructions et les souffrances qu'elle comporte. Ne consentirions-nous pas, pour créer une Europe pacifique et unie, à entrer dans la communauté nouvelle qu'elle doit constituer, sans haine, sans orgueil, pour y faire pénétrer l'esprit de coopération ?

Mais cette organisation internationale restera chimérique si elle n'est accompagnée d'un renouvellement général des volontés qui se traduise à la fois sur tous les terrains. On n'abrogera pas l'impérialisme des États sans que disparaisse l'impérialisme patronal. Le développement de l'organisation du travail, comportant une représentation des industriels et des ouvriers, telle qu'elle existe d'ailleurs déjà à Genève, entraînera, au contraire, d'autres collaborations internationales.

Les hommes, comme les peuples, doivent cesser de vivre pour satisfaire leur propre intérêt ou dominer les autres. Ils doivent réaliser un permanent don de soi-même en faveur d'un ordre universel et d'un succès général. La victoire sur soi-même n'est-elle pas communément ressentie comme celle qui témoigne de la plus grande force et confère le plus grand prestige ? Cependant des efforts considérables sont à faire pour que l'homme dans sa vie courante, pour que les États dans leurs relations, obéissent à cet esprit d'équipe, d'en

traide, se dépouillent de cette morale « économique » dont ils ont si fortement subi le mirage.

Mais dira-t-on, cette morale n'est pas nouvelle. N'est-ce pas celle du christianisme? Et la philosophie chrétienne ne comporte-t-elle pas cette conception d'un progrès humain dans une communion universelle tendant à se rapprocher d'une perfection qui est Dieu? Sans doute. Aussi paraît-il présomptueux d'annoncer l'échec du christianisme au moment même où notre expérience et notre raison semblent témoigner que ses préceptes permettraient au monde actuel d'assurer son existence et son ascension. Il a jadis introduit le germe de l'universalisme sur un point d'une terre cloisonnée par des distances matérielles et intellectuelles considérables. N'est-ce pas aujourd'hui ou demain seulement que le développement scientifique et industriel lui donnera le cadre universel qui lui est approprié? Bien loin d'être à son déclin, n'est-il pas au début d'une expansion jusque-là impossible?

A.-P. VALENTIN.

NOTES ET CHRONIQUES

Violence des Anglais

There is nothing so bad or so good that you will not find Englishmen doing it.
(G. B. Shaw.)

C'est une chose courante, en Angleterre, de se vouer à être buveur d'eau. Si courante que si l'on dit, d'un homme, *he has taken the pledge,* il a fait le serment, personne ne demande de quel serment il s'agit; tout le monde sait que l'homme a pris l'engagement de ne plus boire que de l'eau : il est devenu *teetotaller.*

En France, on ne trouverait sans doute pas un seul homme ayant fait pareille promesse. Personne n'en sent le besoin. Ce n'est pas que nous soyons, dans l'ensemble, plus tempérants; mais nos alcooliques boivent, en général, avec assez de modération — on dirait presque : de raison — pour n'être pas effrayés de leur vice. Menacé de cyrrhose, après trente ans d'apéritif, un Français supprime, en grognant, l'absinthe ou le vermouth, mais ne se croit pas obligé de remplacer son vin par de l'eau pure.

Le *teetotalism,* le serment des buveurs d'eau, n'est pas un simple trait original de la civilisation anglaise, c'est un symbole et une explication de la nature anglaise. C'est parce qu'il est incapable d'échapper à ses impulsions autrement que par des réactions brutales,

e l'Anglais offre au monde le spectacle d'une civilisa-
on où abondent plus qu'ailleurs les contraires.
Le Français, parce que sa flamme est légère et tombe
e, ne comprend guère l'ardeur profonde et durable de
Anglais. Chez nous, la raison semble être la nature;
est quand nous ne suivons plus l'instinct que nous de-
nons déraisonnables. Nous pouvons bien feindre,
rmi les excès, de ne plus entendre la raison : son mur-
ure est tenace et bientôt dominera le tumulte.
L'Anglais, son instinct, c'est la passion; son histoire
lui dit, il le sent en lui-même; et quand il appelle la
ison au secours, c'est à une maîtresse farouche qu'il
livre. « Dessous le soleil, disait Froissart, ne sont
ns plus divers que sont Anglois. » Diversité plus ap-
rente que réelle, plus extérieure qu'essentielle. Les
stes sont divers, une violence intérieure les unit.

L'Anglais pudibond est une cible facile. Il a atteint et
passé les limites du ridicule; et comme par ailleurs la
anglaise n'ignore rien des vices odieux au pudibond,
spectateur superficiel a prononcé le mot de tartuferie.
Qu'on regarde, au contraire, le puritanisme comme
e réaction vitale de la nature anglaise, incessamment
nacée par sa violence, et les accès du rigorisme an-
ais apparaissent plutôt comme les phases d'un sombre
me intérieur que comme les épisodes d'une comédie
ère.
La difficulté, pour l'Anglais, de conserver l'équilibre,
révèle par les embardées de l'histoire de ses mœurs.
ndant douze ans, Cromwell ferme les théâtres et em-
che les campagnes de danser autour du *maypole*. Puis
st la Restauration et ses orgies.
Hier encore, on ne pouvait dire en anglais qu'une
me était grosse; on ne parlait pas des jambes, ni des
sses, ni du ventre, ni même des vêtements qui les
chent; oui, mais avant-hier, sous le quatrième George,

les mœurs de la cour sont celles d'une basse taverne, l plaisanteries y sont les plaisanteries d'un corps garde. Aujourd'hui, sous nos yeux, quand la digue f blit, nous voyons, par un Joyce ou un Lawrence, quelle poussée obscène s'oppose le *cant* puritain.

La joie manifestée jadis par l'opinion anglaise à condamnation d'Oscar Wilde fut jugée inconvenan par les délicats. Il arrive aux délicats de manquer d'i telligence. Cette joie sauvage manifestait une résistan admirable à la putréfaction.

L'opinion anglaise n'aime pas que le vice soit glo fié : elle envoie Oscar Wilde au *hard labour* et ferme Byron les portes de Westminster.

Chaque fois qu'il l'a fallu, le puritanisme a parlé Angleterre. La dernière fois, sa voix a été assez fo pour dire *non* à son roi.

Il est difficile au moraliste de regarder ce phénomè autrement que comme un symptôme biologique favo ble à la conservation du peuple anglais.

Gardons-nous de juger sévèrement son puritanism son victorianisme, sa respectabilité, ses conventions, s « tabous » — comme on l'a dit avec mépris —, il s mieux que nous ce qu'il lui faut, et qu'il ne peut, sa des môles massifs, briser ses lames de fond.

L'Anglais passe pour discipliné. Il est vrai qu'il a cepte les disciplines qu'il se donne. Mais on ignore tr chez nous, qu'il est, sur le terrain qu'il se réserve, d'u indépendance farouche. On le sait en Allemagne c pendant la Grande Guerre, les camps de prisonniers a glais furent les seuls où baissa pavillon l'autorité pr sienne. Le Français purge sa colère en menaces. L'A glais taciturne résiste de tout son corps arc-bouté.

La nécessité de mater une nature secrètement indon table est la clé de cette dureté sociale incompréhensi au Français, et qu'on retrouve partout dans la vie a

glaise : dureté des peines criminelles, dureté des châtiments militaires ou scolaires. L'écolier anglais n'est pas remuant, il n'abonde pas en espièglerie de détail, mais sa rébellion est d'autant plus irrésistible qu'elle est plus contenue et éclate sous plus forte pression. Notre étudiant français parcourt le boul' Mich' en chantant : « Les lampions, les lampions; conspuez Durand, conspuez Dupont, conspuez! » sous le regard blasé des agents. L'Anglais s'en va, les poings serrés, au lieu de sa vengeance, enfonce les portes, brise et brûle les meubles, assomme les constables et s'en retourne sans mot dire.

Les rébellions scolaires sont rares en Angleterre; mais plusieurs ne furent brisées que par la troupe. Aux pires d'entre les nôtres, les pompiers peuvent suffire.

Violent et se connaissant tel, l'Anglais se traite par la violence. Kipling, cruellement cinglé par ses maîtres, admirait leur dextérité, leur force et leur amour. Parmi les élèves se pratiquent d'horribles brimades. Rien de tout cela n'est dû au hasard : médication instinctive d'une nature fougueuse qui veut, d'une volonté farouche, rester maîtresse d'elle-même.

Le libéralisme anglais n'est autre chose que l'envers d'un despotisme sauvage : antidote indispensable dont l'usage a été inculqué à ce peuple par l'arbitraire ou la cruauté de ses chefs et de ses juges. Nulle part ailleurs qu'en Angleterre la justice n'est organisée avec une prudence plus méticuleuse pour la protection de l'individu; mais c'est après des siècles de mépris du droit individuel. L'*Impeachment,* les *Bills of Attainder,* les jurys faits sur commande (*packed juries*), les Assises Sanglantes du juge Jeffreys, les méfaits de la Chambre Étoilée, ont dressé l'Anglais à la méfiance obstinée d'une justice sans strictes garanties. A un arbitraire

dont il ne pouvait prévoir les limites, il a opposé une volonté inflexible d'affranchissement.

L'Angleterre est le seul pays où l'on a pu voir, dans une lutte qui mettait en péril la vie de la nation, l'État impuissant contre ceux qui refusaient de servir pour la guerre. L'objection de conscience est un produit anglais. L'unique lieu du monde où puisse trouver refuge celui qui ne veut pas se faire vacciner est la patrie de Jenner.

C'est parce qu'elle est pleine de violence que l'Angleterre est tour à tour dure et généreuse.

Dure conquérante, cruelle à l'Irlande, à l'Acadien, au Boer ; peuple de pirates et d'esclavagistes, patrie de Wilberforce et de Florence Nightingale, elle libère les Noirs et hisse au-dessus des batailles le signe de la Croix-Rouge. Elle invente les combats d'ours et de mastiffs, elle inventera les hôpitaux pour chiens et les « sanctuaires » d'oiseaux ; couverte d'œuvres sociales, elle porte encore au flanc le cancer des *slums*.

Bourreau des catholiques, modèle de tolérance; nation de marchands et de visionnaires ; peuple carnivore et végétarien; buveur de thé et de gin; peuple grégaire et personnaliste; peuple païen, peuple biblique; royaliste et parlementaire; peuple du chat à neuf queues et de l'*habeas corpus*; race intrépide, ennemie de la guerre, toujours en guerre; pays de noires usines et de pelouses; parler rude aux brusques éclats, aux langueurs féminines; sombre et morose Albion; *Anglia plena jocis,* qui peut te comprendre s'il n'a pas senti frémir sous ton flegme la fureur têtue de tes passions ?

Olivier Leroy.

La neutralité belge

Au lendemain de la déclaration de guerre de la rance et de l'Angleterre à l'Allemagne, le gouverne- ent belge a informé les puissances belligérantes de sa erme volonté de maintenir sa neutralité dans le conflit. es trois puissances lui ont donné l'assurance qu'elles especteraient cette neutralité. Devant le Parlement éuni en session extraordinaire le 6 septembre 1939, le ef du gouvernement a constaté que la décision prise ait l'aboutissement logique de la politique d'indépen- ance suivie par la Belgique depuis trois ans, depuis le oup de barre donné à notre politique extérieure par le scours royal du 14 octobre 1936. A l'exception de uelques membres de l'extrême-gauche, les membres du arlement approuvèrent cette attitude.

Décidée par le pouvoir exécutif, approuvée par la lé- slature, admise par l'opinion publique, la neutralité ra loyalement observée par la Belgique et défendue ar tous les moyens en son pouvoir, en particulier par puissant appareil militaire qu'elle ne cesse de ren- rcer.

Ce n'est pas une politique de facilité, c'est même, ut au contraire, une tâche extrêmement malaisée, rce que, pour un pays qui n'est pas assuré de faire vre ses habitants au moyen des ressources que lui ocurent normalement son commerce et ses échanges, neutralité est exposée à de multiples pressions, et rce que le maintien de la neutralité de l'État, à tra- rs tous les incidents, les écueils, les bourrasques de tourmente internationale, suppose une forte disci- ne intérieure, une grande maîtrise de ses nerfs et de

ses sentiments, autant de vertus qu'il est difficile de sauvegarder dans un pays exposé aux propagandes adverses. A ces raisons qui valent pour tous les États neutres, les Pays-Bas, la Suisse, les États scandinaves, s'ajoute une raison particulière pour la Belgique : le souvenir des épreuves de l'autre guerre, la solidarité dans les sacrifices, dans les échecs et dans la victoire, tout ce que, Français, Britanniques et Belges, nous avons souffert, subi, accepté en commun, le souvenir de nos deuils, de nos cités martyres, tout ce que rappelle ce vingt-cinquième anniversaire de l'invasion...

La neutralité belge n'est pas toujours bien comprise au-delà de nos frontières; on est parfois tenté d'y voir l'expression d'un égoïsme sordide, d'un détachement incompréhensible à l'endroit des valeurs morales engagées dans le conflit, d'une profonde ingratitude à l'égard des anciens alliés. Et ces reproches, dont on retrouve des échos dans la presse étrangère, ne sont pas sans troubler certains de nos compatriotes, ceux-là surtout qui sentent plus vivement que d'autres, parce qu'ils ont plus souffert, tout ce qui les attache aux alliés. Il nous faut faire, à certaines heures, un très grand effort pour maîtriser nos sentiments et ne pas embarrasser, par des manifestations intempestives, le gouvernement dont le patriotisme n'est mis en doute par personne. Des voix éminentes ont répondu aux inquiétudes et au trouble d'une partie de l'opinion.

Le roi, tout d'abord, dans ses deux discours radiodiffusés, celui du 4 septembre adressé à la population belge, celui du 27 octobre adressé au peuple américain. Ce dernier discours doit spécialement retenir notre attention parce qu'il définit, à l'intention d'une grande nation neutre, les raisons essentielles de la neutralité belge.

En 1937, la Belgique a proclamé sa position d'indépendance et chacun de ses trois grands voisins en a pris acte. Ils sont allés plus loin, en nous donnant spontanément des assurances formelles

qu'ils respecteraient notre territoire et garantiraient l'indépendance
e la Belgique. La déclaration de neutralité du gouvernement
elge, faite au début de la guerre, a été l'aboutissement logique de
ette politique.

La situation de neutralité répond d'ailleurs aux traditions et aux
spirations du peuple belge, dont les sentiments et la mentalité
urent forgés au cours de luttes séculaires.

La neutralité est aussi un élément vital pour les intérêts de mon
ays. L'existence de la Belgique, territoire d'une étendue minime,
ais dont la population est l'une des plus denses du monde, dé-
end essentiellement du travail de ses habitants; ce travail est, à
on tour, subordonné au maintien de notre commerce d'exporta-
on et au libre acheminement de notre ravitaillement industriel
t alimentaire.

La paix est donc pour le peuple belge une condition de vie ou
e mort...

Située à la croisée des marches de l'Europe occidentale, une Bel-
ique neutre, loyale — et forte comme elle l'est aujourd'hui —,
emplit une mission essentiellement pacifique; elle limite l'exten-
on du champ de bataille et les deuils des familles.

Ajoutant aux paroles du souverain le témoignage au-
orisé de la pensée catholique, le Cardinal Primat de
Belgique, dans une allocution prononcée en la fête du
Christ-Roi, au cours d'une cérémonie solennelle réunis-
ant la famille royale, le gouvernement, les autorités
iviles et militaires du pays, examinait et jugeait, au
egard de la morale chrétienne, l'attitude belge. On sait
vec quelle fermeté et quelle sûreté doctrinale le cardi-
al Van Roey est intervenu, à plusieurs reprises, pour
éfinir les exigences de la pensée et de la morale chré-
ennes lorsqu'elles étaient méconnues ou mises en pé-
l par certaines doctrines politiques ou certains entraî-
ements collectifs. C'est dire l'importance qu'il con-
ient d'attacher à l'enseignement défini d'une manière
ussi solennelle et aussi opportune. J'en reproduis ici
s passages les plus remarquables, auxquels il n'y a
en à ajouter.

Aucun devoir moral ne peut déterminer la Belgique à déclarer
guerre. Elle n'y est tenue par aucun pacte ni accord internatio-

nal. Elle a toujours pratiqué la loyauté à l'égard de toutes le puissances. Elle n'est pour rien dans les origines de la guerre e n'est point responsable des causes lointaines ou immédiates qu ont amené le sanglant conflit.

Par ailleurs, il est manifeste que le bien suprême du pays de mande la paix aussi longtemps qu'il est possible de la conserver Or le devoir de l'État consiste à procurer et à promouvoir le bie de la communauté nationale; c'est son devoir unique, son devoi suprême ; il n'en est pas qui aille au-delà et au-dessus du bie commun des citoyens. Telle est la règle de la morale chrétienn pleinement conforme aux principes du droit naturel. Le bien com mun commis à la garde de l'État, ce ne sont pas seulement le biens matériels, ce sont les vies des citoyens, c'est la possibilité d vivre dans les temps à venir, ce sont nos foyers, nos villes et no villages, nos trésors d'art, d'histoire, de culture millénaire. Or l'en trée en guerre de la Belgique n'aurait d'autre résultat que d'éten dre la dévastation et le carnage, et de faire de son sol, une nou velle fois, le champ de bataille de l'Europe.

Tous ces motifs dictent clairement à notre pays son devoir maintenir à tout prix sa position de paix; et faire son devoir es toujours honorable. Ce serait un crime contre la patrie de l'enga ger dans le gigantesque conflit, en dehors du cas de nécessit absolue, extrême, inéluctable, c'est-à-dire en dehors du cas o l'existence du pays serait directement menacée.

La Belgique n'est entrée en guerre, en 1914, que l jour où, au mépris des traités, son territoire a été en vahi; elle a été, selon l'expression du roi Albert, *ac culée à l'héroïsme*.

La neutralité ne signifie pas le silence complice; o ne peut nous interdire d'émettre des jugements, d condamner les fautes, les crimes, la violation du dro international, d'exprimer notre sympathie aux victime innocentes de la barbarie, de plaindre les Polonais, d nous émouvoir et de nous effrayer au spectacle de l montée communiste en Europe. « La vraie neutralit comporte avant tout une présentation impartiale et ob jective des événements et des mobiles »; le R. P. Mu ler, en le soulignant dans un article qui a eu un gran retentissement, ne faisait que suivre l'exemple donn

par l'organe du Vatican. Mais la présentation impartiale et objective des événements et des mobiles ne commence pas au 3 septembre, ni au 1er septembre, date de l'agression allemande, elle s'étend à toute la période qui a précédé la guerre, à tous les événements, aux fautes, aux erreurs qui l'ont rendue inévitable. Les hommes politiques, les historiens, les juristes, les écrivains d'un pays neutre ont le droit et la possibilité de rechercher les origines lointaines de la guerre, d'apprécier, sereinement et objectivement, la politique suivie depuis vingt ans par les États belligérants, et de rendre accessibles, comme le disait encore notre Cardinal, les voies de la paix, d'une paix meilleure, juste et durable.

Des peuples fiers, libres, jouissant du prestige qu'un proche passé assure à la Belgique, peuvent se poser ces questions et amener les belligérants d'aujourd'hui à préparer la juste paix de demain à l'abri des erreurs d'hier.

Difficultés politiques et économiques

La neutralité belge se justifie en droit et en fait.

Mais elle soulève beaucoup de difficultés. Dans l'ordre politique, elle impose au gouvernement une attitude de parfaite loyauté à l'égard de tous les belligérants, une vigilance constante afin d'éviter qu'un de ces belligérants ne se serve de son territoire, de son espace aérien ou de ses eaux territoriales pour une opération quelconque dirigée contre les adversaires. « L'attitude du gouvernement doit être aussi celle du pays tout entier »; une stricte discipline est « le prix de la paix », c'est le terme employé par le Premier ministre. Dans un pays libre, qui ne connaît pas la censure, la mesure est parfois malaisée à établir entre ce qui peut se dire et s'écrire et ce qui devrait être tu ou supprimé. A part certaines exceptions, la presse belge, si elle ne cache jamais ses sentiments, les exprime avec modération et

avec tact. Absorbés par les multiples devoirs que le début de la guerre leur avait imposés, les ministres ont perdu, quelque peu, le contact avec l'opinion, et des maladresses ont été inévitables. La réouverture de la session parlementaire va permettre au gouvernement de mieux connaître les plaintes, les inquiétudes et les aspirations du pays.

Dans l'ordre diplomatique et militaire s'est posée la question du renforcement de nos alliances avec les États scandinaves et les Pays-Bas. Le groupe d'Oslo ne forme pas une alliance politique, mais uniquement une entente économique; les États qui le composent sont neutres et décidés à faire respecter leur neutralité : c'est le premier intérêt qui leur est commun. Ils ont des intérêts économiques, sinon identiques, tout au moins complémentaires ; ils sont exposés aux mêmes difficultés d'approvisionnements et d'échanges commerciaux, ils sont, dans des mesures variées suivant leur situation, menacés de servir de base ou de terrain d'opérations pour certains belligérants. Pour toutes ces raisons, et aussi parce qu'ils ont le même amour de la liberté, le même attachement aux institutions démocratiques, ils sont naturellement amenés à se rapprocher et à se concerter. Ils l'ont fait avant la guerre, ils l'ont fait depuis la déclaration de guerre, ils le feront encore. Mais l'aide qu'ils peuvent s'apporter mutuellement est avant tout d'ordre moral et d'ordre économique; ils ne peuvent songer à des garanties militaires qui seraient sans efficacité.

Devant les projets que l'on prêtait à l'état-major allemand, on s'est demandé s'il ne convenait pas de resserrer les liens déjà très cordiaux entre les Pays-Bas et la Belgique. Une alliance militaire ne serait-elle pas de nature à faire réfléchir le dangereux voisin ? ne faciliterait-elle pas l'arrivée des renforts d'un autre État belligérant ? La question a été fort discutée dans la presse; d'une manière générale, on a estimé que pareille

lliance ne serait nullement incompatible avec notre eutralité, parce que celle-ci n'est pas une neutralité nposée par les Puissances, mais librement choisie par Belgique, qui reste libre d'en fixer les modalités. Une lliance avec un autre État neutre ne pourrait que ren- orcer notre neutralité.

Cette manière de voir n'est pas admise par nos amis éerlandais. Ceux-ci ont une conception beaucoup plus adicale de la neutralité; la neutralité leur a interdit 'accepter les garanties que la France et l'Angleterre ur ont accordées; la signature d'un accord militaire vec la Belgique reviendrait à douter de l'inviolabilité u territoire néerlandais. Tout en souhaitant une coo- ération de plus en plus étroite avec la Belgique, la resse, comme les autorités responsables de la politique éerlandaise, n'ont pas jugé pouvoir aller au-delà. L'a- enir seul pourra dire si leurs calculs se sont avérés xacts. En tout cas, l'allusion faite par le roi à la soli- arité qui rapproche la Hollande et la Belgique, dans on discours aux Américains, puis la visite du roi Léo- old à La Haye, ont démontré l'existence d'une étroite ommunauté de vues entre les deux États.

Autrement plus graves et plus pressantes sont les fficultés économiques. La mobilisation d'hommes ap- artenant à tous les milieux sociaux, la réquisition du atériel de transport, les entraves mises, dans les pre- iers jours de septembre, aux communications ont ap- orté un trouble profond dans notre économie, désorga- sé les entreprises, entravé les affaires; la guerre éco- omique menée avec tant d'énergie et de méthode a rivé nos industries de leurs débouchés, arrêté l'arrivée es matières premières essentielles, vidé nos ports, con- amné au chômage des milliers de travailleurs. Faut-il ppeler ici les bases fondamentales de notre économie?

Notre commerce extérieur est une condition essentielle de notre istence. Et l'importation de matières premières est tout aussi dispensable à la vie de la Belgique que celle de produits alimen- ires. Un arrêt brutal des fournitures étrangères est susceptible

de nous acculer, du jour au lendemain, non seulement au manqu de vivres, mais aussi à de graves malaises sociaux. Si l'on évalu à un peu plus de trois millions notre population active, on constat que 75 % environ de celle-ci est occupée par l'industrie et le com merce. La stagnation de nos relations commerciales provoquera rapidement la mise en chômage de la majeure partie de notr main d'œuvre [1].

Devant la gravité de la situation, le gouvernement jugé nécessaire d'envoyer dans les capitales des grand États intéressés des missions extraordinaires chargée de négocier la reprise, sur les bases nouvelles exigée par les circonstances, des relations économiques, de échanges, des livraisons de matières premières. Ces né gociations sont suivies avec une extrême attention pa tous ceux qui se préoccupent de maintenir chez nous u niveau de vie tolérable. Il y a, en ce domaine, une con ciliation à réaliser entre les légitimes intérêts de Franco-Britanniques et les non moins légitimes besoin des États neutres.

***

Telle est la neutralité belge.

Elle est digne, elle est conforme à nos traditions, el n'est pas l'impassibilité ni la complicité. Elle est loyal et sincère et personne ne peut en prendre ombrage.

Nous voyons avec clarté nos devoirs et nos droits; nous atten dons l'avenir avec une fermeté sereine et une conscience que rie ne peut troubler; nous sommes prêts à faire respecter notre ind pendance de toutes nos forces.

Le roi, auquel le peuple belge accorde une confian sans réserve, s'est fait, dans la tourmente actuell comme son père dans l'autre guerre, l'incarnation d vertus et des traditions de la nation belge.

Bruxelles, 7 novembre 1939.

MARCEL LALOIRE.

1. H. d'Eeck : « La Belgique et la guerre économique », da *La Revue Générale* du 15 octobre 1939.

P.-S. — Au moment d'achever cette chronique, nous venions l'apprendre la visite de Léopold III à La Haye, mais nous ne savions rien de l'objet de cette conférence ni des circonstances dramatiques qui l'avaient entourée.

Selon la version officielle, la réunion de La Haye n'a eu d'autre objet que la préparation d'une offre de « bons offices » aux chefs des trois grandes puissances belligérantes, afin de leur faciliter par tous les moyens en leur pouvoir la recherche des éléments d'un accord éventuel ». L'offre de médiation a été le résultat officiel de cette conférence, elle n'en a pas été la cause.

Le roi Léopold quittait Bruxelles, le 6 novembre, tard dans la soirée; son départ n'avait pas été annoncé, ni même prévu. Les deux souverains ont conféré avec leurs ministres des Affaires étrangères pendant toute la nuit, jusqu'à 2 heures du matin. Dès son retour à Bruxelles, le ministre Spaak a fait rapport au Conseil des ministres réuni d'urgence; les conférences se sont multipliées soit chez le Premier ministre, soit chez le ministre des Affaires étrangères, soit au Palais royal, et, chaque jour, les ministres étaient informés de l'évolution des événements. Seules des raisons graves, exceptionnellement graves, pouvaient expliquer ces déplacements et ces délibérations extraordinaires. Ces raisons, on ne les a pas encore fait connaître, on les devine. La concentration des troupes allemandes sur les frontières belges et néerlandaises, la soudaine campagne de la presse allemande contre les petits États neutres, et plus particulièrement la Belgique et les Pays-Bas, l'inquiétante réticence des milieux officiels allemands suffisent à justifier nos alarmes. Ces alarmes ont été aggravées par l'annonce des nouvelles et importantes mesures militaires prises en Belgique et par les commentaires des journaux étrangers. Ce que les journaux belges ne disaient pas, par souci de ne pas affoler l'opinion ou, tout simplement, par respect de la vérité, les journaux parisiens très lus en Belgique voyaient pouvoir le dire sous de grosses manchettes, avec un luxe de détails et de commentaires le plus souvent tendancieux et inexacts.

L'intervention rapide des deux Souverains a-t-elle eu pour effet d'empêcher, ou, tout au moins, de différer la réalisation des plans allemands ? nous l'ignorons toujours à l'heure actuelle. Elle a eu du effet certain de rendre l'opinion mondiale juge de la loyauté avec laquelle les deux États remplissent leurs devoirs d'États neutres; elle a considérablement augmenté le prestige dont ils jouissent auprès des autres nations, et notamment des États-Unis; elle a rapproché davantage les deux pays. La collaboration réalisée pendant ces journées d'inquiétude portera des fruits durables. Nous sommes exposés aux mêmes dangers, aux mêmes embarras économiques, aux mêmes reproches, et nous avons le même désir : celui de ne pas servir de champ clos aux rivalités de nos voisins.

Il ne nous est pas interdit de songer à la paix qu'il faudra faire demain, lorsque les armes se tairont. Car les armes devront se taire...

M. L.

Entre deux guerres : Vingt ans de syndicalisme chrétien

Le 19 novembre il y aura vingt ans que se tenaient, Paris, les premières assises nationales du Syndicalisme chr tien. Après la tourmente 1914-1918, les nombreux syndica chrétiens — dont les premiers dataient de 1887 — cons tuaient la Confédération Française des Travailleurs Chr tiens.

Sa doctrine, son action firent d'elle, très vite, un mouv ment puissant.

Les grands soubresauts sociaux de juin 1936 la trouvère prête aux actions nécessaires; ses effectifs s'accrurent con dérablement; elle sauva — sans conteste — le principe de liberté syndicale. Le programme social qui fut alors réali un peu trop hâtivement pour être durable, était celui q dès son premier congrès elle préconisait et dont elle n'ava cessé d'affirmer l'impérieuse nécessité de réalisation.

Le 30 novembre 1938, elle prit nettement position con la tentative de grève générale; ses consignes furent suiv avec une remarquable discipline par tous ses dirigeants adhérents.

Ces attitudes fermes, conformes à ses principes de collab ration, basées sur la justice, lui valurent l'audience — to jours plus grande — des masses laborieuses et des pouvo publics.

Depuis ces dernières années, elle fit un gros effort de f mation. L'École normale ouvrière, puis l'Institut confédé d'études et de formation syndicale, dont les travaux tro vaient leur expression dans un bulletin mensuel : *E.N.* lui permirent d'accroître le nombre de ses militants form Sur le plan de l'entraide, un effort considérable avait produit par les groupements : caisses de résistance, grève, de chômage, caisse dotale.

Ainsi se réalisait, en temps de paix, le programme tradi-ionnel du syndicalisme chrétien qui peut se résumer en ce riptyque : *action professionnelle, formation, entraide.* Ce ref bilan de vingt ans de syndicalisme chrétien, de vingt nnées d'action confédérale permettait toutes les espéran-es. Le 19 novembre 1939 devait être une date pour le mou-ement : on devait fêter, comme il convient, vingt ans d'une ction coordonnée et productive.

La paix menacée depuis longtemps devait, le 3 septembre, tre mise à mal par l'insatiable férocité de l'homme. La mo-ilisation générale creusa, en quelques heures, des vides mmenses dans les rangs de la famille syndicale chrétienne: irigeants, militants, permanents rejoignirent leur corps, rêts à servir. Le Syndicalisme chrétien, qui comptait dans es rangs tant de jeunes, allait-il disparaître dans la tour-ente ?

Cette crainte était vaine, elle méconnaissait l'attachement u mouvement de tous ceux qui jusqu'ici en avaient fait la rce; partout des concours inattendus, des dévouements norés se mirent spontanément au service des groupements caux, régionaux ou nationaux. Ce n'est pas sans une joie rofonde mêlée d'émotion que les dirigeants confédéraux t fédéraux qui restent ont reçu les offres de « service » de eux qui, hier presque inconnus, se révèlent aujourd'hui ilitants convaincus et avertis.

« Continuez, car le Syndicalisme chrétien est de plus en lus nécessaire », écrivent ceux qui, « quelque part en rance », combattent et souffrent pour que soit respectée la berté. — Oui, le Syndicalisme chrétien continue ! Alors ue d'autres organisations subissent les fâcheux contre-oups de certaines erreurs passées, son *unité* permet à la .F.T.C. de poursuivre la tâche qu'elle s'est assignée.

Si l'action professionnelle s'est transformée, elle n'a pas, our autant, disparu; la revendication elle-même n'est pas xclue de cette action, cependant celle-ci consiste principa-ment en une tâche de représentation. Le Gouvernement a, epuis le début des hostilités, créé un certain nombre d'or-anismes : Commission d'étude des questions sociales, Co-ité de sécurité de la main-d'œuvre, Comité permanent conomique; dans toutes ces institutions, le Syndicalisme rétien est largement représenté. La presse syndicale, elle

aussi, s'organise, et *Syndicalisme*, organe confédéral, a, d
puis le début des hostilités, paru à deux reprises; la pres
fédérale, elle-même adaptée aux circonstances, réapparaît
incessamment. Les services d'entraide sont, eux aussi, ada
tés aux circonstances, et innombrables sont les initiativ
nées depuis le début des hostilités.

L'action s'est transformée, mais continue.

Ainsi la guerre, dont on aurait pu craindre qu'elle so
funeste au mouvement syndical chrétien, a, au contrair
prouvé sa puissance et sa vitalité.

Établir et maintenir un juste équilibre entre les rappor
sociaux ; faire que le travailleur soit considéré comme u
homme et non comme un quelconque élément de la pr
duction; participer à l'organisation de l'économie national
faire que la liberté soit un fait et non un souvenir, telle
sont, entre autres, les tâches auxquelles le syndicalism
chrétien devra encore, demain, faire face. Son passé est
meilleure garantie pour son avenir.

Comme l'indique Gaston Tessier dans le dernier numé
de *Syndicalisme*, le Syndicalisme chrétien continuera d
faire la preuve qu'une minorité convaincue, disciplinée, r
solue, possède une puissance de rayonnement et de co
quête presque illimitée.

ROBERT DARRIGOL.

Slavisme et germanisme

J'ai lu dans les *Dernières Nouvelles* (un des deux jou
naux russes des émigrés de France, celui de Milioukov q
est à tendances libérales) un article qui avait pour titre
La ligne de partage. Le journaliste parle de la frontière é
préparation entre Russie et Pologne, frontière actuelleme
de guerre, sujette à révision, mais destinée à devenir po
tique.

Je crois qu'il faudrait voir plus loin et méditer sur
ligne de partage entre le germanisme et le slavisme, angoi
sante question pour l'Europe, et que le geste fou d'Hitler
remis au premier plan.

Le journaliste russe, dans un journal qui a réuni des hommes ayant souffert du bolchévisme et ayant été chassés par lui de leur patrie, n'a aucun mot, dans cet article, pour déplorer les malheurs des régions envahies par les hordes révolutionnaires. Il constate, d'un ton très objectif, que les Allemands, dans le tiers de Pologne qui leur reste, avec 8 millions de Polonais authentiques, auront beaucoup plus de mal avec l' « irrédentisme » que les Soviets qui, dans leur part, trouvent 8 millions de Polonais, mais 7 millions d'Ukrainiens.

Et voilà précisément le point noir qui renouvelle toutes les angoisses d'un Occidental qui se bat avec la conviction qu'il faut en finir ». L'opinion de ce Russe libéral, qui pense, en somme, en patriote russe, paraît avoir la valeur d'une opinion de fait; je sais que l'obscurité où vit cette petite poignée de malheureux émigrés ne lui donnerait guère d'autorité, mais je craindrais qu'il y ait pour la souvenir non seulement une foule d'ignorants, mais certaines cervelles diplomatiques ignorantes aussi des forces morales celles qui bouleversent parfois les combinaisons de la politique.

Oui, il y avait en Pologne, mettons 7 millions d'Ukrainiens, une partie des dépouilles de l'Autriche, de cette région qui avait toujours été convoitée par l'empire des tsars qui y entretenaient une agitation.

Oui, pense sans le dire le Russe patriote, si l'U.R.S.S. annexe cette région sans coup férir, si elle barre la route vers la mer Noire au germanisme, c'est un succès qui restera et dont nous ne pouvons nous lamenter.

Oui, pense sans doute sans le dire tel diplomate anglais et même Churchill vient de dire tout haut que les intérêts russes ne sont pas si contraires à ceux des alliés), les Ukrainiens sont des espèces de Sudètes slaves, pourquoi ne pas les redonner à leur race si Staline crie bien fort ?

Tel autre pense sans doute plus loin : abattons l'ennemi numéro 1 Hitler, le plus fort, et sachons le tenir en respect désormais par son voisin russe.

Ces combinaisons, qui paraissent séduisantes et fondées sur la nature des faits, se heurtent à d'autres faits.

C'est un fait, d'abord, que la cause occasionnelle de la guerre de 1914 — mais qui, en réalité, découlait d'une

cause plus profonde et capitale de la guerre —, l'attentat d Serajevo, est un heurt entre slavisme et germanisme.

C'est un fait que cette guerre-ci, comme cause occasion nelle, naît d'un conflit polono-allemand après le conflit germano-allemand. D'où la gravité, pour l'Extrême-Occ dent, d'avoir à « en finir », et établir un bon statut pour ce populations où Germains et Slaves mélangés passent leu temps à provoquer de nouveaux motifs de guerre.

Or, ce statut ne saurait en droit favoriser une grande Ru sie pas plus qu'un grand Reich; voici pourquoi :

Considération de *langue.* L'Ukraine parle un dialec slave aussi différent du grand-russe, au fond, que le pol nais. Quelle raison d'attribuer l'Ukraine à la Russie plu qu'à la Pologne ? Est-ce parce que les Russes ont déjà Kiev Pourquoi pas Kiev aux Polonais ? Ou une Ukraine autonom dans une Pologne fédérée ?

Mais on sait d'ailleurs que ces questions de langues son absurdes. Allons-nous céder la Corse à l'Italie parce que so dialecte ressemble davantage à l'italien ?

Considération de *religion.* Celle-ci est beaucoup plu grave et, si elle est mal comprise et mal résolue, elle risqu toute guerre finie, de faire renaître des conflits dans l'a venir.

Toute la politique des tsars en Autriche était fondée su l'orthodoxie, la Galicie comprenant une population diff rant de l'Autriche catholique, en même temps que par l langue, par la croyance : le christianisme grec. Le tsarism trouvait là un champ d'agitation très favorable, les Prav slaves étant très fanatiques. Il est vraisemblable que le Polonais n'ont pas été très libéraux, dans leur gouvern ment, sur ce point-là — se souvenant du manque de libe ralisme des tsars.

Mais alors, je le demande, par quelle ironie pourrait-o accueillir favorablement en Europe la pensée — si elle faisa son chemin — de Staline, patron des sans-Dieu et de tou corruption, devenu héritier des tsars de la sainte Russie Faudrait-il accepter, ratifier la bolchévisation, l'intoxicatio des malheureuses populations paysannes, à supposer qu'elle fussent peut-être un peu « sous la botte des seigneurs pol nais » ?

Il serait trop tard, après, pour revenir en arrière quan

le patriotisme russe aurait pris conscience de sa force. Faudrait-il, par trop de complaisance pour l'U.R.S.S., pour fuir la peste faire appel au choléra ?

S'il n'est pas possible d'éclaircir la situation vis-à-vis de l'U.R.S.S., au moins pourrait-on prendre déjà la résolution ferme de reconstituer, avec une Pologne unie à l'Autriche catholique, une solide barrière, un *axe* fait de Germains et Slaves *humanisés*.

C.

A TRAVERS LES REVUES

Un mois qui a transformé le monde

Sous ce titre, M. P.-A. Touchard, dans le premier numéro l'*Esprit* paru depuis la guerre (octobre), livre quelques réflexions fort suggestives et qui ne perdront pas de sitôt leur actualité.

L'avions-nous assez pensé, assez écrit, que « cette guerre serait la uine de la civilisation ? » Nous y sommes. Avant même que sur otre front, les premières grandes batailles aient été engagées, déjà 'écroule une part de cette civilisation d'Occident, celle-là précisément que le but primordial de la guerre était de vouloir sauver, en a rendant à sa vraie fonction. Le germanisme, même maquillé par litler, était encore, hier, une des grandes assises solides de l'Europe. Si nous voulions vaincre l'Allemagne, ce n'était pas pour la étruire, mais pour rendre enfin habitable à tous la maison où ous lui reconnaissions sa large place, pour la libérer elle-même en bérant les autres.

Mais voici que d'elle-même, elle renonce. Depuis les accords de loscou, il n'y a plus d'Allemagne.

Vaincre cette Allemagne qui s'est abandonnée, abattre

Hitler reste sans doute l'objectif immédiat, mais alors qu'a
vant Septembre on pouvait espérer qu'il suffisait, et qu
« la chute d'Hitler serait seulement la chute des obstacles
une collaboration fraternelle France-Allemagne », mainte
nant

nous nous trouvons devant un autre péril, auquel nous ne savon
pas encore donner son nom, mais d'un tel ordre de grandeur qu
la guerre contre l'Allemagne risque de ne plus être qu'un épisod
et sans doute non décisif, de la partie vertigineuse qui va se joue

Maintenant, quoi que l'on pense de l' « Allemagne éte
nelle », quelque parti que l'on choisisse, d'une libératio
souhaitable du germanisme par la défaite de l'hitlérism
ou d'une élimination nécessaire du germanisme par u
système de contraintes ou de démembrements,

maintenant que Moscou a parlé, maintenant que la dictature au
abois, croyant jouer un grand jeu, a livré son peuple au bolch
visme et à l'influence asiatique, il apparaît déjà que la défaite mil
taire de l'Allemagne par les armées franco-anglaises ne sera pas un
solution suffisante à la crise européenne. Les crimes d'Hitler, il n
dépend plus de l'Allemagne seule de les réparer. Croyant n'engage
que lui-même, et pour le temps d'une volte-face sans lendemain
Hitler accroche à l'U.R.S.S, c'est-à-dire beaucoup plus qu'au bolch
visme, aux incertitudes d'une civilisation orientale, le chariot d
monté des destinées occidentales. De la veillée de Moscou, l'Europ
se réveille en demi-esclavage.

Car ce n'est pas Moscou qui nous a trahis, c'est Berlin. Mosco
suit sa route, et l'on savait depuis longtemps que le bolchevism
russe n'était plus qu'un instrument de propagande impérialist
Mais Berlin, livrant la Baltique aux marins slaves, livrant à l'As
les Balkans qu'il n'est déjà plus de force à défendre, Berlin trah
à la fois l'Europe et l'Allemagne.

HISTOIRE

HENRI GUILLEMIN. *La Politique de Lamartine.*

« Double effort parallèle : l'un de conservation, l'autre de progrès Toute la politique de Lamartine tient dans cette détermination virile. » L'étude dont nous donnons dans ce fascicule la première partie fera apparaître avec une netteté singulière l'*unité* si méconnue de cette vie politique.

HENRI TERRASSE. *Sur la « Nouvelle Histoire d'Espagne » de Maurice Legendre.*

L'Espagne aussi est une vocation.

P.-H. S. *Souvenirs d'une autre après-guerre.*

« De Monsieur Thiers à Marcel Proust » : les souvenirs de Robert Dreyfus.

La Politique de Lamartine[1]

Cette politique à laquelle Lamartine a immolé son rêve de poésie, tâchons de bien la comprendre. Elle est d'ordinaire jugée si légèrement, si sévèrement ! On y voit l'ambition d'un homme avide de bruit, le divertissement d'un oisif qui s'ennuie et qui jetterait son pays aux pires aventures à seule fin de se procurer des émotions inédites; on répète communément que la politique de ce poète est un tissu d'incohérences, de contradictions, d'idées fausses et de généreuse folie. Il faut cependant regarder les choses d'un peu plus près. La vérité est fort différente de ce que la légende accrédite.

Lamartine n'a pas décidé, un beau jour, par je ne sais quelle saute d'humeur, de faire peau neuve et de quitter les vers pour la tribune. Ce qu'il lui arrive de nommer son « diable au corps politique » le tient de longue date. En 1815, on le voit déjà entretenir son oncle François-Louis d'un opuscule qu'il a été sur le point de faire imprimer et qui touche aux conditions nouvelles de la société; le 8 février 1816, quatre ans avant les *Méditations*, il confie à son camarade Vaugelas qu'il publie « des articles politiques » dans plusieurs journaux de Paris. On est très royaliste, très ardemment fidèle aux Bourbons dans sa famille; on y a détesté l'Usurpateur; dans ce *Manuscrit de ma mère,* si trompeur, plein de retouches un peu impies et de textes même entièrement apocryphes, Lamartine prêtera à sa mère des sentiments

1. Cette étude fait partie d'un ouvrage intitulé *Lamartine l'homme et l'œuvre,* qui doit paraître très prochainement à la librairie Boivin.

plus libéraux que n'étaient, en réalité, les siens. Mme de Lamartine tenait la liberté de la presse pour une « peste », une invention « infernale ». Son fils, en 1820, pensait absolument comme elle; « je n'ai jamais cru — déclare-t-il à Éléonore de Canonge le 28 janvier 1819 —, en fait de gouvernement, qu'à une seule chose qui est la *force* »; et il continue : « quand on croit à la raison souveraine des peuples éclairés, on ne les connaît pas du tout; par conséquent on n'est pas fait pour les gouverner ».

Ne nous hâtons pas de conclure : comme il va changer! Il croira, en effet, davantage, un peu plus tard, à la liberté et à ses bienfaits, mais d'un bout à l'autre de sa carrière demeurera en lui cette certitude que le Pouvoir, un pouvoir très fort, est la première exigence de toute constitution. En 1832 (29 mars), il écrit à Virieu : « Raison, vérité, liberté, tout est là, après toutefois *pouvoir,* plus nécessaire encore »; 1838, seconde préface à la *Chute d'un Ange* : « Personne, j'ose le dire, n'a plus que moi le sens de la nécessité des gouvernements »; « je confesse tout haut », ajoute-t-il même, que « ma tendance » serait « plutôt d'exagérer que d'énerver » la force du pouvoir civil; 1847, à Mme d'Agout : « Mon défaut serait plutôt le trop de penchant pour être gouverné à tout prix »; 1863 : « Je suis homme de gouvernement avant d'être homme de liberté » (*Mémoires politiques*).

Cependant il voit clair. La Révolution de 1789, plus il y songe, plus elle lui paraît chargée d'une leçon qu'il faut savoir entendre. Elle eut lieu, et rien n'arrive ici-bas — c'est la conviction de Lamartine — sans la permission du ciel. « *Les grands événements, voilà les grands prestiges* », dit-il dans le *Chant du Sacre* (1825), et « prestige », sous sa plume, signifie « miracle », ma-

nifestation évidente de la volonté divine. Il faut souligner, chez lui, ce respect consciencieux, attentif, des faits, ce souci constant qu'il a d'écouter leur message. L'homme de bon sens est celui, affirmera-t-il, qui tient « les faits accomplis » pour « des éléments donnés par la force des choses à l'intelligence humaine[2] »; il parlera, en 1849, de ces « grandes révélations que Dieu fait aux hommes par ces événements plus forts qu'eux[3] ». Sa pensée, il l'a résumée en 1837, dans une formule saisissante : « Les pas de Dieu sont ceux du temps[4]. »

Il faut donc interpréter avec une docilité lucide les grandes choses qui se sont déroulées en France à la fin du XVIII[e] siècle. Elles ont un sens que ne suffit pas à épuiser l'explication simpliste à laquelle Lamartine s'est tenu d'abord, envoûté qu'il était par Joseph de Maistre, celle du châtiment. Le Dieu vengeur était bien là, sans doute, mais aussi le Dieu sauveur. La Révolution fait expier, mais en même temps elle crée; terrible enfantement. L'idée de l' « égalité des âmes », révélée, apportée au monde par le christianisme, la Révolution française en était l'application à la société civile. Le devoir de l'homme courageux, et qui veut faire de sa vie autre chose qu'un égoïsme, est de collaborer à ce travail de Dieu : apprendre à l'humanité la dignité de la personne, aider à bâtir une cité juste, un monde où la créature libre et responsable, vivra dans l'ordre et dans l'équité.

Double effort, parallèle : l'un de conservation, l'autre de progrès. Toute la politique de Lamartine tient dans cette détermination virile.

2. Proclamation électorale, Dunkerque, 1831.

3. « Entretien avec le lecteur », nouvelle préface des *Recueillements*.

4. Ce vers appartient au poème *Utopie*.

*
* *

L'âge de l'éligibilité était alors de quarante ans. Et Lamartine a beau écrire des *Harmonies* et rêver assidûment à cette Épopée qu'il voudrait donner à la France, il prépare aussi son entrée à la Chambre. « A quarante ans, sois député, voilà ton chemin », lui a dit Vignet[5]. Mais Vignet n'avait pas besoin de l'exhorter à y songer. Lorsqu'il rentre en France, en 1828, il soigne sa popularité à Saint-Point et dans le canton. On lui offre déjà des voix du côté de Tramayes. Le 28 janvier 1829 il écrit à Virieu : « On s'occupe beaucoup ici de mon élection future. J'aurai un fort parti si cela dure. » Il a rédigé lui-même une pétition aux deux Chambres au nom des viticulteurs du département. « Cela aura disposé très favorablement pour lui », note sa mère dans son journal intime; et bien qu'il n'ait pas encore l'âge requis, il écrit déjà un manifeste électoral pour se faire la main.

Lui qui raillait, en 1820, les « rêveries constitutionnelles[6] », il est maintenant un défenseur de la Charte; au point qu'il refuse une proposition très flatteuse de Polignac, lequel voudrait se l'attacher et lui offre « la direction du Midi » aux Affaires étrangères. Mais Lamartine avait approuvé pleinement la politique de Martignac, et Polignac lui paraît bien peu sûr; il le soupçonne de méditer un coup d'État, et ne veut pas « endosser gratuitement l'impopularité qui va s'attacher à tous les faiseurs de ce mouvement ». Au reste, il est convaincu que le coup d'État, si on le tente, échouera, et que le roi peut fort bien y perdre son trône.

Lorsqu'il est reçu, solennellement, à l'Académie, en avril 1830, Lamartine, qui prend la parole pour la pre-

5. Lettre inédite du 23 août 1827.
6. Lettre à Joseph de Maistre, 17 mars 1820.

mière fois, glisse dans son discours une allusion très précise à la Charte; et, sous forme d'éloge, il indique à la Monarchie que son « seul titre » de gloire est de se montrer, sans défaillance, « la tutrice des droits et des progrès du genre humain ». C'était exactement l'inverse de ce que les acharnés de la Congrégation, ses anciens amis, Rohan en tête, attendaient de lui. Ils purent même observer que, dans l'édition des *Harmonies,* Lamartine supprima les vingt derniers vers de cette *Cantate*[7] qu'il avait publiée en novembre, vingt vers trop nettement courtisans, et désormais compromettants peut-être, en l'honneur du duc de Bordeaux « doux espoir de la France »...

La Révolution de juillet ne surprend pas beaucoup Lamartine; la catastrophe lui paraissait inévitable; les Bourbons, dit-il, « se sont suicidés ». Mais il importe qu'ils n'entraînent pas la France avec eux dans l'abîme, c'est-à-dire que leur chute ne doit pas être le signal d'une subversion générale. Or, Lamartine redoute, plus que tout, l'anarchie, les saturnales de la plèbe. C'est un campagnard, grand propriétaire; il a horreur de tout ce qui porte atteinte à la sécurité des possédants. Déjà se constituent dans les villes, par suite du développement de l'industrie, des armées de prolétaires. Il sait que le danger de demain est là, que la vraie question n'est déjà plus politique, mais sociale. Ne le diminuons pas d'ailleurs; voyons-le bien tel qu'il était : un homme riche et qui craint pour ses biens, certes; mais aussi un homme qui croit en conscience, et de toute son âme que la Propriété est sainte, qu'elle est la grande loi civilisatrice, et que l'ordre social fondé sur elle est le seul viable, le seul concevable, l'ordre même prescrit par

7. *Cantate pour les enfants d'une maison de Charité.*

ieu. Il est, pour sa part, d'une charité sans bornes (et
i ne contribuera pas peu à rendre toujours impossible
quilibre de son budget); il a cette conception chré-
nne du riche, qui fait de l'homme qui possède un
dispensateur »; il veut non pas que les propriétaires
sparaissent, mais qu'au contraire ils se multiplient;
je ne veux pas, écrira-t-il à Virieu en octobre 1837,
'un petit nombre possédant la terre par privilège ina-
nable empêche les autres d'arriver légitimement à la
ssession et à la conservation séculaire, comme nous...
istocratie des lois et des propriétés excluant inévita-
ement les autres, jamais ! Égalité et justice sont un
ul mot; or, justice et Dieu c'est un seul mot encore;
nc démocratie libre de la propriété ».

***

Tel est le but. Mais pour que l'on puisse seulement
nger à se mettre en route dans cette direction, encore
ut-il que l'ordre règne d'abord. « La première néces-
é de l'homme en société c'est l'ordre conservé ou ré-
bli ; l'idéal ne vient qu'après [8]. » En 1830, tout est
enacé, et Lamartine contemple avec indignation la
folie » des légitimistes qui prêchent la politique du
re, parlent de s'allier aux extrémistes républicains,
ns se rendre compte qu'eux les possédants, les con-
rvateurs nés, ils se font ainsi les complices d'une ré-
lution sociale qui perdrait tout. « Tout plutôt que
narchie, plutôt que cette niaise et honteuse complicité
ec les ennemis de nos ennemis, qui nous dévoreraient
rès eux ! » (A Virieu, août 1830.) Quant à lui, son
rti est pris; ce n'est pas le moment de s'inquiéter « si
drapeau a trois couleurs au lieu d'une, si ce qui sub-

8. *Cours familier*, Entr. 86.

siste de monarchie, de liberté, de religion, de stabili
s'appelle Pierre ou Paul ». Un gouvernement s'est con
titué autour du duc d'Orléans. Va pour le duc d'O
léans! Le mérite immense de ce pouvoir, quel qu'il so
par ailleurs, c'est d'exister. Au moins c'est une polic
un instrument de contrainte, de quoi faire tenir tra
quilles les émeutiers, les pillards et les utopistes. « *Ce*
ou l'anarchie la plus effroyable, voilà la question »
Virieu, 21 septembre 1830). Il prêtera serment au no
veau roi sans la moindre hésitation.

Ce serment qu'il vient prononcer à Paris, en septe
bre, il l'accompagne toutefois de sa démission de dip
mate. Attitude dont il se glorifie à maintes repris
comme d'un sacrifice méritoire accompli sur l'autel
sa fidélité carliste; en 1830, dira-t-il dans une long
lettre publique (au journal l'*Union*, 4 janvier 1859) où
brosse le tableau de toute sa carrière politique, « je
dépouille de toutes mes fonctions, de tous mes trai
ments, de toutes mes ambitions naturelles et je les
pose sur le cercueil de la monarchie légitime ». Pluri
de majesté; et, par surcroît, l'immolation était peu co
teuse. Dès 1828, et même avant, Lamartine avait son
à démissionner. Secrétaire d'ambassade à trente-n
ans, il s'estimait bien chichement traité par les bureau
et même positivement brimé. De plus, ce n'était
l'heure d'aller s'expatrier, même pour diriger une lé
tion, même avec le titre d'ambassadeur, quand, en
tobre 1830, il atteignait précisément l'âge qui al
enfin lui permettre de se faire nommer député.

Cette démission qu'il remet à Louis-Philippe — d
les termes, d'ailleurs, les plus convenables et les p
respectueux — Lamartine peut la présenter à sa
mille, à ses amis, à la postérité, comme une marque
son désintéressement chevaleresque et comme la retr

fière d'un « royaliste de naissance » qui « porte le deuil de sa cause vaincue[9] », elle ne lui en est pas moins merveilleusement opportune. S'il l'eût donnée deux ans plus tôt, comme il avait été tenté de le faire, elle n'aurait pas eu cette commodité, qu'elle revêt à présent, de se laisser prendre pour un héroïsme. Lamartine en tire un double avantage : elle le délivre d'un métier qui lui pesait et lui ouvre les portes de la politique militante; elle le met en posture d'homme d'honneur stoïque, capable de tous les sacrifices par « délicatesse de sentiment[10] ».

Le voici désormais indépendant. Cette liberté lui est précieuse. Il a plus d'une fois souffert d'en être privé, sous Charles X, lorsque sa position de salarié l'obligeait à garder le silence ou à ne s'exprimer qu'avec une prudence extrême. Il est sans liens, maintenant, ni bâillons. Sa résolution est bien arrêtée de ne s'en jamais laisser mettre, de n'accepter jamais du nouveau gouvernement ni faveur, ni mission, encore moins les offres qui pourront venir de participer aux responsabilités du pouvoir.

Louis-Philippe s'est trouvé là providentiellement pour jeter par-dessus le gouffre une planche de salut. Mais il tombera, la planche cassera, les périls suprêmes, écartés pour l'instant, redeviendront terribles. L'échéance est seulement retardée; de cela Lamartine est sûr; cette pensée s'impose à lui avec la force d'une évidence. Le « roi des barricades » était, dit-il, « promis au détrônement à date incertaine, mais à jour fixe » (*Mémoires politiques*).

Louis Blanc, qui ne devine pas encore, en 1840, quel adversaire il a devant lui, fait honneur à Lamartine,

9. *Critique de l'Histoire des Girondins*, p. 37.
10. *Ibid.*

dans son *Histoire de dix ans*, d'avoir compris, l'un de premiers en France, que « la question des prolétaires est devenue désormais capitale. Nous touchons là, en effet, à la plus profonde pensée, peut-être, de la politique lamartinienne. Cet homme que l'on a tenu pour un fantasque imaginatif, il a, au contraire, dans l'esprit une continuité de vues saisissante. Il vit avec la certitude que des jours menaçants s'approchent, et toute sa manœuvre consiste à chercher les moyens les plus efficaces pour empêcher de passer ces réformateurs dont la propagande trouvera de si formidables auxiliaires parmi les foules opprimées. Le 3 février 1835, on l'entend jeter ce cri d'alarme : « Nous nous le dissimulons en vain, nous l'écartons en vain de nos pensées..., la question des prolétaires est celle qui fera l'explosion la plus terrible dans la société actuelle ». Il regarde autour de lui ces agitations ouvrières, ces émeutes de Lyon, de Paris, symptômes convulsifs dont il retient l'avertissement. Dès la fin de 1830, il s'efforce à galvaniser la garde nationale de Mâcon dont il fait partie. C'est lui, sans grade pourtant, qui provoque et rédige une adresse des Gardes mâconnais à ceux de Paris pour les féliciter d'avoir su, en décembre, au moment du procès des ministres, « faire reculer l'anarchie » et « rentrer dans l'ombre le hideux fantôme de 1793 ». En novembre 1831, les canuts de Lyon, affamés, se sont soulevés; ils sont les maîtres de la ville. Aussitôt Lamartine est en selle, « le sabre au côté, la carabine prête », bien résolu à payer de sa personne et à se battre. Le 27 juin 1831 il avait écrit à Sainte-Beuve : la « force populaire » est « brutale, envieuse, ennemie de toute intelligence, bien plus redoutable que la force tyrannique; les tyrans rougissent ; la populace, non ». Ne remuez pas « les masses populaires », disait-il encore, un mois plus tard

à son ami Aimé Martin; « vous y trouveriez ce qui y est de toute éternité : aveuglement, non-sens, jalousie cruelle de toute supériorité sociale, lâcheté et cruauté ». On le verra, lui qui ne croit plus au catholicisme, supplier ses collègues de la Chambre de ne pas réduire le nombre des évêchés : la religion, même sous une forme fautive et dérisoire aux yeux du penseur éclairé, est un frein si précieux pour les colères des déshérités ! Quel péril qu'une plèbe sans culte ! « Gardez-vous d'altérer [dans le peuple] le principe même de sa résignation à vos lois sociales ! » (26 avril 1834.)

*
* *

Dans l'été de 1831, Lamartine tente, par une triple candidature, de se faire élire député. Il ne compte guère sur Mâcon. Si Charles X était resté sur le trône, Lamartine aurait eu de sérieuses chances d'être élu en Bourgogne. Il eût fait figure de royaliste modéré, de légitimiste fidèle, mais ami en même temps de la liberté. A présent, la situation est renversée. Le libéralisme vient de faire un tel bond en avant que Lamartine est dépassé. Il est du parti des vaincus. Sa famille même se compromet; on sait trop, en Mâconnais, quels ardents serviteurs des Bourbons ont été les Lamartine. Il laisse poser sa candidature, mais sans espoir. Il n'en va pas de même ailleurs, au loin, aux deux extrémités de la France, à Dunkerque où il a une sœur mariée, à Toulon où un admirateur inconnu, Messonnier de Valroissant, s'est mis en tête de le faire nommer député du Var. C'est sur Dunkerque qu'il mise; c'est là qu'il fait campagne, en personne.

Il est battu partout ; à Mâcon pitoyablement, par 9 voix contre 242; à Toulon on n'a presque pas voté; les légitimistes ont refusé de prendre part au scrutin;

Lamartine réunit cependant 72 voix contre 78 à son concurrent; à Bergues (Dunkerque) il n'avait pas été loin du succès : 181 voix pour lui, 198 au candidat qui fut élu.

Lamartine sait trop bien — et Barthélémy le lui a dit en vers dans sa *Némésis* — qu'il apparaît comme un carliste et qu'on ne prend pas au sérieux ses professions de foi libérales; il a son *Chant du Sacre* à faire oublier et son *Ode sur la naissance du duc de Bordeaux*. Ce passé légitimiste le gêne cruellement, et il n'ose dire tout haut ce qu'il pense de ses anciens amis acharnés maintenant, dans leurs stériles regrets et dans leur rage, à précipiter la France, de gaieté de cœur, au fond de l'abîme. Du moins se venge-t-il de ce silence officiel que ses écrits d'autrefois lui imposent, en s'exprimant sans retenue, dans sa correspondance, sur les carlistes à la Berryer. « Je les méprise et les exècre, politiquement parlant », dit-il à Virieu (19 novembre 1830), et, le 21 février 1831, à Aimé Martin : « De tous les partis niais qui ont traversé le monde, le parti royaliste depuis 1789 est le plus incontesté. Il faut en connaître tous les éléments pour avoir une idée de la bêtise multipliée par mille. »

Puisqu'on ne lui fait pas confiance, et qu'on ne le juge pas digne, pour l'instant, d'être député, du moins va-t-il tenter de dissiper les malentendus et les préventions qui lui nuisent. En novembre 1831, il publie un manifeste politique très complet, qu'il intitule : *Politique rationnelle*. Ce texte qu'on ne lit plus, qui, d'ailleurs, en 1831, « tomba à plat ventre » (c'est l'expression même de son auteur) dans l'indifférence générale, il contient pourtant, clairement indiqué, tout le schéma de l'action que va mener Lamartine, en France, pendant vingt ans. La ligne précise de sa politique est là

y a des prudences de langage, il faut savoir lire de rès, peser les mots et leurs intentions; mais si quelque hose atteste l'unité puissante, l'impérieuse rectitude e cette carrière politique de Lamartine, qu'on connaît i mal, qu'on dédaigne d'étudier, c'est bien ce petit vre, cette pauvre brochure méprisée où Lamartine dé- nit, au seuil même de son entreprise, ce qu'il accom- lira en effet, ce qu'il s'obstinera à construire jusqu'à e que le sort, au 2 décembre, lui arrache sa liberté des ains.

Il était en Asie Mineure lorsqu'il apprit qu'à la faveur 'une élection complémentaire à Bergues, au mois de nvier 1833, il était devenu député, soudain, n'y comp- nt plus de si tôt. Élu de justesse, d'ailleurs, par 96 voix sur 349 votants. Il rentre en France. En dé- embre 1833, le voici qui pénètre, pour la première fois, ans l'enceinte parlementaire.

La boutade que l'on répète à satiété : « — Où siége- z-vous ? — Au plafond », Lamartine l'a-t-il jetée véri- blement ? C'est possible. Il la reproduit, en tout cas u l'invente), dans sa *Critique de l'Histoire des Giron- ns* (p. 47). On l'a pieusement recueillie pour en faire épigraphe des considérations usuelles sur son rôle à Chambre. Elle est bonne tout au plus pour les pre- iers mois de sa présence au Parlement. Il lui importe, abord, de se faire accepter par ses collègues, d'affir- er aussi qu'il est là et qu'il n'a pas l'intention de res- r muet, d'être un de ces députés anonymes qu'on entend jamais, qui sommeillent et qui votent, et qui ont d'autre souci que celui de leur réélection. La ses- on s'est ouverte le 23 décembre 1833. Dès le 4 janvier amartine est à la tribune. Il parle sur les affaires d'O- nt, parce qu'il revient de Syrie, de Constantinople,

et qu'on l'écoutera, mais surtout pour prendre rang; lit, et il veut apprendre à parler sans lire; il faut apprentissage; il faut qu'il essaye sa voix... A la fin la session, en mai, il aura pris douze fois la parole.

Le milieu parlementaire l'a d'abord quelque peu a phyxié, découragé même. Il a eu le sentiment que ri n'est plus difficile à ébranler que des partis pris instin tifs, des préjugés simplificateurs, des habitudes. L premières semaines, il a cru qu'il n'y tiendrait pas; q tout se bornerait pour lui à jeter des semences sur u terre ingrate; il aurait été un annonciateur, sans plu Mais bientôt il a repris cœur. La besogne sera rud mais il s'y donnera tout entier. En mai, il fait énerg quement sa campagne électorale, car voici déjà les élé tions générales. Il se présente à Mâcon et à Bergues. est élu dans les deux villes; à Mâcon il a 170 voix s 292 votants; à Bergues, l'unanimité : 271 suffrage Succès magnifique. Il a fait du chemin, en quelqu mois, dans l'estime des électeurs! Il s'est imposé. C'é à gauche qu'il gagne du terrain — l'élection de Mâc est assez significative — et rien ne lui est plus précieu

⁂

Sa pensée ne varie pas : il faut veiller au danger c tain et croissant que créent, pour la société, ces imme ses rassemblements de travailleurs manuels que la r sère ou le chômage peuvent précipiter à toutes fureurs. Le 13 avril 1835, il fait à la tribune cette déc ration retentissante : « En acceptant le mandat de d puté, j'ai pris un engagement sacré avec moi-mêm [celui] de ne voir en tout que l'intérêt le plus généra que l'intérêt, que le sort de ces classes laborieuses, ces masses de prolétaires si souvent foulées sous r lois aveugles. » Il sait trop bien « l'injustice [qui exis

au fond des rapports de l'ouvrier et du fabricant[11] », et connaît « les violents abus que l'industrie provoque partout où elle prédomine ». Le 13 mai 1834, il a réclamé, à la Chambre, « des enquêtes permanentes sur nos maladies industrielles » et « le redressement de certains impôts qui portent d'un poids plus lourd sur les classes ouvrières ». Le parti qu'il voudrait créer, il lui a donné le nom de « parti social », et ne craint pas de se désigner lui-même comme un « socialiste ». Dans le *Résumé politique* qu'il a introduit à la fin de son *Voyage en Orient,* en 1835, on pouvait lire : le prolétariat, « aujourd'hui dans une condition pire qu'elle n'a jamais été, a reconquis des droits stériles sans avoir le nécessaire, et remuera la société jusqu'à ce que le socialisme ait succédé à l'odieux individualisme ». Le 19 juillet 1836, il souhaitera, dans une lettre à Martin Doisy, la création d'un journal où puisse s'exprimer « le peu de socialisme transcendant qu'il y ait dans la Chambre ». « J'ai trente hommes à moi, à présent, dans la Chambre, dira-t-il à Virieu le 28 décembre 1837, des *socialistes.* »

Il voudrait ouvrir les yeux de ses amis, de ses semblables, les conservateurs; leur faire enfin comprendre qu'ils se condamnent eux-mêmes à mort en refusant de porter remède aux souffrances du prolétariat; que s'ils n'y prennent garde, tout sautera bientôt sous la poussée désespérée de ces misérables. L'indifférence, l'aveuglement de ceux qui possèdent sont les pires ennemis de la conservation sociale. Il n'est pas question de toucher en rien au régime de la propriété, « pierre angulaire de toute société » (*Résumé politique* du *Voyage en Orient*); mais, par humanité autant que par saine précaution, il faut — et de toute urgence — accorder aux masses ou-

11. Lettre du 11 décembre 1831, à Mme Angebert.

vrières des adoucissements à leur condition inhumaine allégements d'impôts, contrôle du travail des femmes et des enfants, œuvres d'assistance. La politique sociale de Lamartine n'est qu'une philanthropie, mais véhémente, mais anxieuse. Elle se résume en cette formule « La charité de l'État bien ordonné, pour empêcher la richesse d'être oppressive et la misère d'être envieuse et révolutionnaire[12]. » Et s'il réclame un vaste système de charité sociale, il a bien soin aussi d'exclure toute idée d'intervention de l'État dans l'organisation du travail; et s'il dénonce les « concentrations économiques », la formation des « grands corps » d'industries associées (discours du 9 mai 1838), il s'élève par ailleurs avec force contre ceux qui vont parlant de « rechercher l'origine des fortunes, porter l'inquiétude dans le mystère sacré de la propriété, et troubler l'État jusqu'en ses fondements » (discours du 5 février 1836).

Lamartine compte bien qu'il va convaincre peu à peu les conservateurs, les entraîner à sa suite. Parallèlement, il cherche à donner confiance aux libéraux. Dans la discussion des « lois de septembre », en 1835, il a pris position pour la liberté de presse, et s'est fait acclamer par la gauche. « La Révolution française, proclamait-il dans le *Résumé politique* de son *Voyage en Orient,* a été le tocsin du monde... Elle n'est pas finie. » Lui qu'on avait traité d'abord de carliste, il se pose hardiment en continuateur des hommes de la Constituante; il dresse contre les nantis de juillet un acte d'accusation, et non pas, comme la droite aurait pu s'y attendre, au nom des vaincus, mais au nom des vainqueurs auxquels il s'associe maintenant pour reprocher à ceux qu'ils ont portés au pouvoir leur timidité ou leur trahison. « La Révolution de juillet, disait-il à la tri-

12. A Martin-Doisy, 5 octobre 1842.

une le 8 mai 1834, n'oublie-t-elle pas ce tribut qu'elle oit à son tour à la France et à l'humanité ? Téméraire t forte au jour du combat, timide et petite après la vic-oire, elle ne prend sur aucune question vitale l'initiative e l'époque »; l'année suivante, 27 avril et 25 août 1835, n l'entendra dénoncer avec emportement ceux qui « ne e servent des plus saintes espérances de l'humanité que omme d'une arme pour conquérir des positions poli-ques, et qui, lorsqu'ils sont parvenus à se saisir du ouvernement, traînent dans les récriminations et dans insulte le drapeau qui les a menés à la victoire » ; l'esprit de la nation — jette-t-il avec force — s'est tiré d'eux » !

Son plan est d'une lucidité égale à son audace. Il veut re l'homme de demain : celui en qui les conservateurs lairés verront leur sauveur sur le plan social, celui ue la gauche reconnaîtra comme l'héritier véritable es « philosophes » et des Constituants sur le plan po-tique. Car Lamartine veut le pouvoir; il marchera à on but pendant quatorze ans, sans le perdre un instant u regard, avec une fixité toute puissante. Il l'atteindra l'heure dite. Pour l'instant, dit-il à Carné le 14 août 835, « il ne s'agit, d'ici à un temps indéterminé, que de poser d'une manière forte, grande, désintéressée et u doigt vers l'avenir, devant le pays jusqu'à ce que, égoûté de ses exploitations de tout genre et dans une rconstance critique, il vienne nous offrir le pouvoir ».

***

Mais soudain survient une grave traverse, un orage ui risque de tout compromettre. Droite et gauche s'u-ssent contre le gouvernement; c'est la « Coalition ». es conjurés ne mesurent pas les périls qu'ils font cou-

rir au pays, car s'ils triomphent ils se déchireront; a
cun d'entre eux ne sera de taille à faire face aux déso
dres que l'affaiblissement du pouvoir provoquera. I
ébranlent le trône même, c'est-à-dire le seul rempa
qui défende encore la France contre l'anarchie. Rer
part fragile, Lamartine le sait trop, et qui s'écroule
mais précisément toute la politique du député de Be
gues est de préparer, de ses mains, un barrage pl
solide, plus durable, infiniment plus fort que celui d'
trône chétif. En 1838 ce barrage-là n'est pas enco
prêt. A peine Lamartine a-t-il réussi à en poser les pr
mières pierres. A tout prix il faut arrêter ces fous q
ne savent pas voir ce qui est en jeu.

Lamartine, alors, change de ton. On l'avait vu che
cher querelle aux gouvernants et les accuser d'inerti
Tout ce qu'il leur demande à présent, c'est de durer. I
il va se jeter, à corps perdu, dans la mêlée; il n'ain
pas Louis-Philippe; il a bien l'intention de le suppla
ter, l'heure venue. Pas maintenant! Les temps ne so
pas mûrs. Il n'a pas de troupes, encore, derrière lu
Nul ne songe à lui confier le pouvoir. Du moins faut-
coûte que coûte, repousser l'assaut de ces furieux, I
obliger à attendre qu'il soit capable, lui Lamartine,
les sauver, eux et la France.

Étrange spectacle, qui déconcerte les députés :
Lamartine, qu'on avait pris pour un carliste puis po
une sorte de démagogue humanitaire, le voici qui s'é
mué en un défenseur passionné de la « prérogati
royale » et qui se poste, l'arme à la main, devant le m
narque de Juillet pour le protéger contre tous. C'é
que l'on ne comprend rien à sa manœuvre et que l'on
devine pas son secret. L'explication la plus basse se
ble la meilleure : Lamartine veut un portefeuille,

ıne ambassade. Ainsi parlent, en haussant les épaules, es meneurs des deux oppositions.

Toujours est-il que le poète-député continue à voir grandir sa réputation et ses forces. Aux élections de novembre 1837 il a été élu à Mâcon dans les deux circonscriptions, intra-muros, extra-muros, et, de nouveau, à Bergues, à l'unanimité. Cette fois-ci d'ailleurs, l a opté pour Mâcon. Le voici député de sa ville natale; rieux rêve enfin réalisé. Contre ses avis, le ministère a cru bon de procéder à la dissolution de la Chambre. Les adversaires de Lamartine annoncent qu'il sera battu. Il est réélu, au contraire, avec une majorité accrue (en novembre 1837, il avait eu 171 voix contre 160 à Mathieu, candidat de la Coalition; en novembre 1839, il réunit 192 voix, et Mathieu n'en a plus que 123). La Coalition est la plus forte tout de même dans le pays; t voici Thiers premier ministre, en mars 1840; la crise st à son paroxysme et Lamartine serre les dents. Thiers a une popularité immense, et c'est bien ce qui ette Lamartine dans l'angoisse; il voit en lui comme ne préfiguration caricaturale et intempestive du rôle u'il entend jouer lui-même, plus tard, mais avec une utre âme et de plus hauts desseins : « M. Thiers, crit-il, n'est plus un ministre parlementaire; c'est une ersonnification de la force extra-parlementaire de la resse, c'est la dictature de l'ultra-révolution. »

Le ciment de la Coalition, Thiers l'avait trouvé dans bellicisme. Il jouait les matamores pour unifier dans ne commune ardeur chauvine des gens qui, politiquement, ne se ressemblaient guère. Jeu terrible que le roi que Lamartine regardaient avec épouvante. Le 19 ai, Lamartine écrivait : « Thiers est entre les mains es passions dont il s'est fait l'allumeur et le serviteur.

Cela mènera très loin. Les cendres de Napoléon ne so
pas éteintes et il en souffle les étincelles. Que Die
nous sauve ! » En août, les choses sont au pire
« M. Thiers, c'est la guerre! M. Thiers, c'est la fin d
monde ! Il faut qu'il tombe ou que nous y restio
tous ! » (A Mme de Girardin, 10 août.) Si la guer
éclate, c'est, à l'intérieur, le déchaînement des factieu
et cela, Lamartine le redoute par-dessus tout. I
28 août il confie à Villemain : « Le Maréchal [Sou
devrait revenir [...]. Il faut la coalition des hommes
cœur et d'ordre et [...] 60.000 hommes, au moins, pr
de Paris »; car, à ses yeux, le ministère Thiers n'e
autre chose que « la grosse et hideuse révolution, di
gée à peine par un Arlequin en habit d'empereur ou
Danton » (à Virieu, 4 novembre).

Lamartine fonce, de tout son élan. Il publie coup s
coup, en août et septembre, quatre grands articl
« foudroyants » contre Thiers; ils sont intitulés : « L
question d'Orient, la guerre et le ministère. » C
textes, admirables de lucidité et de passion à la fo
provoquent dans toute la presse et dans l'opinion
puissant ébranlement. Il serait absurde de dire qu'
ont jeté Thiers hors du pouvoir; il serait faux de croi
qu'ils n'ont été pour rien dans sa chute. En octobre,
roi congédie son périlleux ministre; il peut le faire sa
y risquer son trône. La France, tout de même, s'
mise à réfléchir. Lamartine l'y a aidée. « La mas
révolutionnaire surenivrée pourra bien tenter quelq
chose », écrit Lamartine à sa sœur Mme de Cessiat,
23 octobre 1840; « mais on est prêt », ajoute-t-il.

Un nouveau ministère va se constituer; chacun
persuade que Lamartine en fera partie, et qu'il a bi
gagné son portefeuille. Le *Journal de Saône-et-Loi*
tout dévoué, à cette date, au député de Mâcon, av

cependant fait paraître, le 18 avril 1838, la petite note suivante : « M. de Lamartine, très opposé à la Coalition, donne en toute occasion l'appui de son vote au ministère actuel (Molé) ; cet appui est désintéressé, et M. de Lamartine a déclaré plusieurs fois que sa conduite parlementaire démentirait indéfiniment tous ces bruits de ministère, d'ambassade, renouvelés à tout propos. » En janvier 1839, il avait écrit à sa sœur Eugénie de Coppens : « Je suis tourmenté par la majorité pour me mettre à sa tête et entrer en pouvoir; mais ne crains rien; je suis décidé à dire éternellement non »; le pouvoir, « qu'en ferais-je — disait-il encore à Dubois le 18 décembre 1839 — dans un temps où l'on ne peut l'emprunter qu'à des complaisances honteuses et l'employer qu'à des nullités? Si jamais je le désire, c'est quand il y aura un grand usage à en faire ».

Le 4 octobre 1840, il a dit à Aimé Martin sa pensée tout entière : « Ces gens-là — lui a-t-il écrit à propos de ceux qui répètent qu'on va le voir bientôt travesti en Excellence — ces gens-là n'ont *aucune idée de ce que je veux faire.* Ils croient bonnement que je veux être ministre de ceci ou de cela avec MM. Guizot et compagnie. Laissez aller, et n'en croyez rien. Je ne pense pas à être ministre de longtemps. Mais je pense à quelque chose qui se réalise beaucoup mieux qu'ils ne le croient : à prendre force dans le pays pour lui être utile un jour dans les extrémités. Je veux créer un *homme de réserve.* »

En octobre 1840, Lamartine traverse une des passes les plus difficiles de sa vie parlementaire, un drame de conscience qui le déchire. De toutes parts on le presse d'entrer aux affaires. L'instant est rude, c'est vrai, le danger grand; « on craint des mouvements à chaque minute », dit-il à Virieu; « la rue est menaçante ». Il se

peut que son devoir soit d'accepter; alors il prendrait l'Intérieur, pas autre chose, car c'est là qu'est, en ces heures graves, le vrai poste de commandement. Mais s'il accepte, c'est la fin de ses espérances secrètes; pour que réussisse son plan il faut, comme condition de base, comme nécessité première, absolue, que Lamartine ne soit jamais un ministre de Louis-Philippe. Il s'y brûlera; il s'y perdra; il le sait; le pouvoir, parmi les Guizot, les Soult, les Molé, cela le placera, aux yeux de la foule, à leur niveau, voilà tout. On le confondra, on ne le séparera plus; il ne sera plus l' « homme de réserve ». Ministre, il ne sera plus « en quinze jours qu'une écorce d'homme d'État, sucée avant d'être mûre et bonne à rejeter à l'impopularité finale » (à Champvans, 28 octobre).

Oui, mais si vraiment on a besoin de lui maintenant, en ce moment même? Si, comme il l'écrit à Virieu, « il n'y a plus rien entre l'abîme et nous que le dévouement héroïque d'un bon citoyen »? S'il en est ainsi, eh bien! tant pis : « J'accepterais l'Intérieur [...] si l'on m'y poussait par nécessité [...]. Je serais désespéré, mais je marcherais en avant. » Heureusement, l'entourage du roi se défie de lui. On le représente au souverain comme « un libéral dangereux ». N'a-t-il pas déclaré, dans une lettre ouverte au directeur du *Courrier français,* le 12 avril 1840, que sa « devise politique » était la suivante : « Des choses extrêmement libérales faites par des gouvernements extrêmement forts »? On veut bien de lui, à la rigueur, dans le nouveau ministère, mais non pas à l'Intérieur, ni aux Affaires étrangères. Cela, il n'y consentira jamais. « Je ne comprends que les dévouements utiles, mais non les suicides au profit d'autrui et au détriment des idées » (à Champvans, 29 octobre). Guizot désirerait même, bien plutôt, expédier au

oin ce gêneur redoutable, comme on faisait jadis de Chateaubriand, et lui confier quelque grande ambassade. Mais précisément, Lamartine n'entend pas se aisser « déparlementariser ».

Le ministère se forme donc sans qu'il y prenne place. es roués qui l'évincent le délivrent, sans le savoir, l'une affreuse angoisse; il va pouvoir reprendre, intact, a marche calculée, son grand jeu patient et sûr. Louis-hilippe croit avoir été très habile en utilisant ce volonaire inattendu, puis en laissant ses hommes l'éconduire uand la partie a été gagnée. Il ne se doute pas que s'il ût offert à Lamartine, en octobre 1840, de participer u pouvoir en lui donnant l'Intérieur, il aurait abattu 'avance — en le dépouillant de son prestige, en l'émasculant — le plus terrible des adversaires qui se préaraient à le renverser.

⁂

Ce qui vient de se dérouler comporte néanmoins, pour amartine, une leçon précieuse. Pendant trois ans, il 'est battu pour le salut de l'ordre. Il a été le grand hampion des conservateurs. Il a accepté de se voir raiter en ennemi par la gauche, lui qui tenait tant à ne conciliation, et qui aurait voulu rassembler autour e sa personne un parti neuf et puissant, formé de conervateurs avisés et de libéraux aussi démocrates que ui-même, mais fermement résolus à la défense de la proriété. Or, il a parfaitement vu que les conservateurs, ans leur immense majorité, n'ont aucune confiance en ui, et le jugent téméraire; du bloc des aveugles c'est à eine s'il est parvenu à détacher quelques myopes, qui suivent assez timidement. Il veut en avoir, cependant, le cœur net. Le danger social ne semble plus im-

minent depuis la chute de M. Thiers. Dans ses lettre on voit Lamartine donner à la France, prophétiqu ment, six ou sept années de tranquillité intérieure d'engourdissement avant un réveil en sursaut. A la f de l'année 1841, de plusieurs côtés on vient sollicit Lamartine de poser sa candidature à la présidence la Chambre. Soit. Il ne dira pas non. Ce sera pour l le moyen de s'y reconnaître un peu clairement et faire le point, et de voir si, comme il le pense, sa tac que ne serait pas à modifier, peut-être même du to au tout.

S'il est élu, son nouveau titre ne le compromettra rien. Un président de la Chambre n'est pas un ministr Il n'endosse aucune responsabilité gouvernementale; il peut à tout instant, s'il le désire, renoncer à son fa teuil pour descendre dans l'arène; ce n'est qu'une « d coration », comme le dit Lamartine à Girardin, le 25 n vembre, ce n'est pas un supplément de force; mais n'est pas non plus, et c'est là ce qui compte, une dim nution de force; cela peut même servir à « fortifier dehors une individualité parlementaire ». S'il est batt l'étude attentive du scrutin lui apportera les plus p cieuses indications sur la conduite qu'il devra tenir pc poursuivre au mieux son action et pour rectifier son t Le sens vrai de sa candidature, c'est cela; Lamartine jeter un coup de sonde. Il veut savoir au juste où il est. Il obligera les députés à se compter sur son nom

Le scrutin eut lieu le 28 décembre 1841. Sur 309 tants, Lamartine ne groupa que 64 voix. Les conser teurs lui avaient tous préféré Sauzet, beaucoup p effacé, mais qui leur paraissait aussi beaucoup plus r surant (193 voix); l'extrême gauche avait désigné O lon Barrot (45 voix); deux ou trois légitimistes, trois quatre députés du centre avaient voté pour Lamarti

le gros des suffrages qu'il avait réunis venait de la gauche modérée.

Dès lors, c'en est fait. Lamartine cesse d'espérer qu'il convertira les conservateurs. Puisqu'ils refusent de se sauver eux-mêmes en l'écoutant, en marchant à sa voix, il les sauvera donc malgré eux. Volte-face. Lamartine va passer à l'opposition. « J'ai pris mon parti, écrit Lamartine à Cordier, député du Jura; je vais combattre au lieu de conseiller. » Il jettera aux conservateurs un adieu solennel; il ne s'en ira pas insensiblement, d'un mouvement feutré. Il importe, au contraire, que ce changement de camp s'accomplisse au grand jour et à grand fracas ; que toute la France en soit avertie.

Lamartine rejoint la gauche; mais c'est afin de s'emparer d'elle. Cette Révolution, qui viendra inéluctablement, il prend maintenant la décision d'y concourir. Il ne sera plus, par la faute des conservateurs, celui qui aurait pu surgir, à la tête d'une armée, au moment des cataclysmes pour imposer aux combattants la présence d'une troisième force plus puissante qu'eux tous, et d'une assise assez large pour que la France entière pût s'y réconcilier; sa nouvelle manœuvre est d'une bien autre audace : il va prendre la tête, désormais, des assaillants. Il se fera passer pour leur homme; en fait, il les tient en mains. Il les conduira où ils doivent aller, là, et non ailleurs; il leur donnera la République, il leur interdira la révolution sociale. Muni de leur confiance passionnée, il sera de taille à le faire; car ils le suivront; il saura bien les fasciner. Ainsi sera rempli son double dessein : hausser tous les citoyens jusqu'à la grandeur de la liberté et de la responsabilité civiques, et sauver l'ordre social.

Ce plan dont Lamartine tait le secret à la foule, dès le début de 1842 il commence à le réaliser. Le 15 février 1842, Guizot s'opposant à l'extension du droit de suffrage et à l'adjonction, comme on disait, des « capacités », Lamartine prend position, avec énergie, en faveur du projet et contre le gouvernement. Le 11, il avait annoncé à sa sœur, Mme de Cessiat, que ce discours serait « [ses] adieux » à la droite, et qu'il allait parler « en homme de grande opposition ». Il a parlé, en effet, avec une singulière violence; il a repris ce thème de 1835 qu'il avait délaissé pendant la bataille contre la Coalition : la dénonciation des nantis de 1830. « On dirait, à les entendre — s'écrie-t-il en désignant Guizot et ses pareils —, on dirait que le génie des hommes politiques ne consiste qu'en une seule chose : à se poser là, sur une situation que le hasard ou une révolution leur a faite, et à y rester immobiles, inertes, implacables, oui, implacables à toute amélioration! Si c'était là tout le génie de l'homme politique chargé de diriger un gouvernement, une borne y suffirait! »

Ç'avait été, à la Chambre, une stupeur, puis un tumulte. Le coup avait porté droit. Le 22 septembre 1842, Lamartine écrit à Pagès de l'Ariège : « Dans quatre ans ce sera l'heure des angoisses pour ce vieux parti composé par tiers d'intrigants, d'imbéciles et d'honnêtes gens qu'on appelle les hommes de gouvernement depuis 1830. Le pays leur échappera; les factions se l'arracheront; nous nous en emparerons avec la force qui donnent la lutte et la popularité de l'opposition, et, Dieu nous assiste, nous le sauverons. »

(*A suivre.*)

HENRI GUILLEMIN.

Sur la « Nouvelle Histoire d'Espagne » de Maurice Legendre [1]

En plein drame espagnol, en un temps où les jugements pondérés et sains sur l'Espagne se faisaient de plus en plus rares, Maurice Legendre, alors exilé du pays auquel il a consacré son travail et sa pensée, nous a donné une *Nouvelle Histoire d'Espagne*. Sans tenter de dire tout ce que ce volume apporte à notre connaissance de l'Espagne, je voudrais définir quelques traits de la méthode historique qu'emploie Maurice Legendre, et qui, pour avoir étonné quelques bons esprits, n'en est pas moins neuve et féconde.

***

En retraçant l'histoire d'Espagne, Maurice Legendre a voulu avant tout faire l'histoire de la destinée, c'est-à-dire, au fond, de l'âme d'une nation et d'un peuple. Aussi ne conçoit-il pas le passé de l'Espagne comme une suite de périodes dont chacune abolit la précédente, mais comme le développement et les luttes d'une tradition créatrice. S'il reconnaît et fixe des époques, il ne donne pas à toutes la même valeur : il parle longuement, de celles qui contribuèrent à former l'âme espagnole, mais il passe plus vite sur celles où la nation hispanique a hésité ou erré, loin du meilleur d'elle-même. On ne retrouvera donc pas dans ce livre ce savant équilibre entre les parties — à peu près proportionné à la durée mathématique des siècles — que nous avons coutume de mettre et que nous aimons retrouver dans les ouvrages d'histoire. Le tableau des siècles derniers, qui aurait pu être fourmillant de faits, est

1. Maurice Legendre, *Nouvelle Histoire d'Espagne*, 1 vol. in-8° de 324 pp. Collection « L'Histoire racontée à tous », Paris, Hachette, 1938.

esquissé à grands traits, tandis que le *Siècle d'Or* se voit consacrer de longues pages. A ceux qui se scandaliseraient de cette infidélité aux coutumes reçues, je demanderai de considérer si certains livres d'histoire générale, qui entassent dans des époques traditionnellement définies l'histoire de tous les pays, ne sont pas régis par un postulat évolutionniste, s'ils ne représentent pas les peuples en marche d'un pas presque égal dans la voie du progrès, en considérant presque comme des coupables ceux qu'ils n'arrivent pas à faire avancer sur la même ligne. L'histoire par périodes à jamais fixées et à peu près équivalentes est souvent en son fond déterministe et matérialiste. L'histoire spirituelle ne s'inscrit pas dans ces cadres traditionnels.

⁂

Maurice Legendre a de l'histoire une conception organique et humaine : il étudie la vie d'une âme collective. Mais les âmes collectives, comme les âmes individuelles, cherchent et trouvent, acceptent ou refusent leur vocation. Ce livre nous montre l'Espagne tantôt attachée à la recherche de sa tâche providentielle, tantôt s'égarant sur les routes de l'erreur. Beaucoup penseront au *Discours sur l'Histoire Universelle*, et parleront — bien à tort — d'archaïsme. Qu'ils réfléchissent que le siècle qui a prétendu étudier — et parfois découvrir — les âmes collectives n'a guère considéré les efforts des peuples pour trouver leur mission et pour se donner à Dieu. Il y a pourtant là des faits qui dépassent, non seulement en beauté, mais en importance, bien des mornes et vaines batailles, bien des catastrophes et des évolutions économiques dont il ne subsiste plus aujourd'hui qu'un souvenir mort. Chrétien et penché depuis des années sur le passé d'un peuple chrétien, Maurice Legendre n'est pas tombé dans l'injuste illogisme d'une certaine sociologie moderne : il est allé droit aux réalités spirituelles qui sont à la fois les plus profondes et les plus agissantes.

Ainsi entendue l'histoire d'Espagne a un sens : elle a des faits positifs : la longue croisade de la Reconquête, les efforts clairvoyants et tenaces de la Contre-Réforme, l'immense œuvre missionnaire des Espagnols en Amérique

Elle comporte aussi des faits négatifs : les révolutions politiques, religieuses et sociales. Et si l'auteur est passé plus vite sur les seconds que sur les premiers, c'est qu'il ne veut faire le bilan des fautes de l'Espagne que pour l'aider à mieux saisir tout ce qu'il y a de bienfaisant et de vital dans son passé.

***

Il est inutile de dire longuement combien cette histoire est chrétienne, non seulement de sujet, mais aussi d'intention. Elle pose devant un peuple catholique le problème de sa destinée et de ses devoirs. Sans doute au dernier jour, ce n'est pas en elles-mêmes, mais dans les âmes individuelles dont les volontés ou les lâchetés auront déterminé leur sort, que seront jugées les nations. Mais dans l'attente du jugement, l'Église nous apprend que les États doivent reconnaître Dieu. Et la Bible est toute pleine du sentiment de la responsabilité collective d'Israël, des promesses et des menaces de Jéhovah à son peuple. Il y a là tout un domaine que la théologie catholique n'a sans doute pas fini d'explorer. Aujourd'hui où tant de nations cherchent et trouvent leurs idoles en elles-mêmes, il n'est pas inutile de rappeler, par l'exemple lumineux entre tous de l'histoire d'Espagne, que la royauté suprême de Dieu impose aux grandes collectivités humaines des devoirs bienfaisants et leur définit une vocation de salut.

***

Cette histoire n'est pas moins chrétienne de ton que d'intention. A une heure où l'on ne jugeait plus guère des choses d'outre-Pyrénées qu'en des absolutions massives ou en des condamnations sans appel, Maurice Legendre, qui, tout en la racontant, juge l'histoire d'Espagne, n'a jamais eu, même dans ses justes sévérités, un mot qui sente la haine. Une foi profonde en l'Espagne, l'espérance invincible qu'elle sera fidèle, malgré les égarements d'une partie de ses fils, à sa vocation traditionnelle, ont délivré cet ouvrage de toute tristesse et de toute amertume. Un des précédents livres de l'auteur, *Portrait de l'Espagne*, était

dominé par les figures des grands saints d'Ibérie. Les saint apparaissent ici au premier rang des grands acteurs d l'histoire d'Espagne : ils ont donné à ce livre où ils sont leur place, beaucoup de lumière et de sérénité, une lumièr d'espérance qui n'aveugle pas le jugement et une sérénit qui n'incline jamais aux automatiques et coupables indul gences.

⁂

Dans cet ouvrage, qui s'adresse avant tout au publi français, l'histoire d'Espagne est étudiée en étroite liaiso avec l'histoire de France. Bien des faits de notre pass apparaissent ainsi sous un jour tout nouveau. Dans le ouvrages de politique étrangère, nos relations avec l'An gleterre et les puissances continentales occupent toujour le devant de la scène : elles ont maintes fois rélégué dan une ombre trop épaisse d'autres aspects de notre activit internationale. Il nous a fallu longtemps pour arriver juger notre histoire d'un point de vue colonial. Et nou ne savons pas assez que, jusqu'à la Révolution, notre vi nationale s'est liée à celle de l'Espagne. Le triste souveni qu'a laissé, en Espagne et en France, la guerre napoléo nienne ne doit pas nous faire oublier les siècles où le deux nations eurent une histoire conjointe. Les historien de métier auront intérêt à lire les jugements portés pa Maurice Legendre sur notre politique espagnole aux XVI et XVIII^e^ siècles et ses conséquences pour les deux nations Sans doute, en découvrant des points de vue nouveaux remettront-ils en cause bien des idées admises.

⁂

Qu'il s'agisse de la méthode historique ou des jugement qu'il porte sur le passé de l'Espagne et de la France, c livre apporte beaucoup de nouveau. Il invite tous ses le teurs à réviser un certain nombre d'erreurs et de préjugé sur l'Espagne, dès longtemps passés dans le domaine pu blic. Aux Espagnols, Maurice Legendre offre une opportun méditation sur leur passé, une méditation dont ils saven toute la valeur et toute l'amitié. Puissent-ils en tirer tou les enseignements de sagesse qu'elle comporte et, mai

tenant que leur pays, sorti de son long et sanglant cauchemar, se dirige vers de nouveaux destins, chercher dans la plus pure tradition espagnole les doctrines de salut et la force toujours vive qui les préserveront aussi bien des effroyables erreurs d'hier que des tentations dangereuses qui s'offrent à eux aujourd'hui et auxquelles ceux qui n'ont pas une foi indéfectible en l'Espagne, pourraient redouter, à certaines heures, de les voir succomber !

HENRI TERRASSE,
Correspondant de l'Institut.

Souvenirs d'une autre après-guerre

Les souvenirs de Robert Dreyfus, *De Monsieur Thiers à Marcel Proust* [1], nous reportent au lendemain de la guerre de 1870 et dans les premières années de la Troisième République, sur lesquelles nous avons lu déjà d'abondants mémoires (récemment encore *Le livre de mon père*, d'Émile Henriot, riche en succulentes anecdotes). Le défaut visible du petit ouvrage de Robert Dreyfus est son disparate : du salon de Mme Straus, où le jeune Proust fait ses débuts, nous sommes transportés à l'imprimerie de Suresnes, où Péguy corrige les épreuves des *Cahiers* en janséniste de la dévotion typographique; puis dans les couloirs de l'Assemblée nationale, où Gambetta pousse habilement une majorité royaliste à fonder la République; et nous lisons même deux études très précises sur la modification du statut des conseillers d'État et des fonctionnaires municipaux dans la constitution républicaine.

Les deux études les plus suggestives sont consacrées l'une à Gambetta, l'autre à un journaliste peu connu de son époque, Saint-Valry, mais qui paraît en avoir été un témoin bien intelligent. Robert Dreyfus a pris Gambetta à ce tournant décisif de sa carrière où l'agitateur révolutionnaire sent poindre en lui l'homme de gouvernement et invente l'*opportunisme*. C'est au lendemain de la chute de Thiers (24 mai 1873) et alors que le gouvernement de Broglie irrite la nation par sa politique étouffante, dite de l'*ordre moral*. Gambetta comprend que la bourgeoisie est prête à se rallier à la

République, à condition que la République n'incline pas trop vers la démocratie — et il manœuvre pour corriger ses propres formules, pour faire oublier son fameux discours de Grenoble où il prophétisait l'avènement politique des « nouvelles couches ».

Quant à Saint-Valry, il a ceci de particulier d'avoir fait sa carrière de journaliste dans les milieux et les partis conservateurs, sans en avoir jamais tout à fait épousé les passions ni les préjugés. Les extraits que Robert Dreyfus cite de son œuvre sont tout à fait remarquables. Saint-Valry y dénonce âprement le snobisme et l'égoïsme du « parti des ducs », la rupture morale entre les classes supérieures et le pays, leur incompréhension de la France nouvelle, leurs divisions intérieures. On voit mieux, à le lire, la raison profonde de la défaite des forces aristocratiques en France autour de 1875, — de ce que Daniel Halévy a bien appelé, dans un livre excellent, « la fin des notables ». C'est qu'une aristocratie coupée de la nation cesse d'être une élite, et doit nécessairement abdiquer devant des forces nouvelles.

P.-H. S.

1. Plon.

LES LETTRES ET LES ARTS

ERNARD DORIVAL. *Le message de Racine.*

Parmi les artisans du Grand Siècle, aucun ne peut mieux nous apprendre que Racine les raisons de notre ancienne primauté.

ENRI POURRAT. *Campagnes de France.*

« La petite ville reste bien en campagne. »

.-J. LUTZ, O.P. *Christine Lavrans Datter.*

« L'histoire d'une destinée humaine aussi vieille que l'humanité pécheresse, aussi jeune que notre propre époque. »

TROIS MOIS ARTISTIQUES

Août-Octobre,
par G. P.

Le message de Racine

I

Son premier enseignement est que l'œuvre littérair
est *œuvre d'art.* Peut-être, depuis cent ans, sommes-nou
portés à l'oublier. Ou bien si un Flaubert, un Leconte d
Lisle veulent nous le rappeler, c'est pour établir en notr
esprit une fâcheuse confusion entre technique et ar
Technicien consommé, Racine l'était sans doute ; il ava
annoté le théâtre de Sophocle pour y apprendre l
métier de dramaturge, et à cet égard il vaut tous l
Sardou du monde et les dépasse même, car il sait cach
« l'art par l'art même ». Mais il ne confond pas l'intrigu
et le théâtre : si son drame comporte une action il e
surtout un tableau de la vie, c'est-à-dire vérité et stylis
tion.

On nous l'a répété tout au long de nos classes :
théâtre de Racine est plus vrai que celui de Corneill
Inutile donc d'insister sur ce point. Mais si Racine
voulu que son œuvre ressemblât à la vie, ses personnag
aux hommes et aux femmes véritables, il s'est bien gar
de reproduire la réalité, sachant que l'art est « l'en
bellissement de la nature[1] ».

Aussi commence-t-il par simplifier la réalité. Si s

1. Ce mot de Bossuet (Oraison funèbre d'Henriette d'Angleter
exprime à merveille la pensée du XVII[e] dont il résume l'esthétiqu
celle de Boileau comme celle de Poussin, celle de La Bruyère com
celle de Le Nôtre.

rincesses et ses rois vivent dans des mondes clos, c'est our qu'aucun souci étranger à leur passion fondamenale n'altère en eux le jeu du sentiment. Afin de mieux oursuivre son enquête, Racine appauvrit la réalité avec ne rare intelligence des nécessités de l'expérience, simlifiant la psychologie des personnages et réduisant la narche de son drame au déroulement linéaire d'une ction unique : pour être vrai, il faut accepter de faire aux. Racine le sait, Racine l'accepte.

C'est pour cette raison que le poète, souvent si scrupueux en histoire, si désireux de se conformer aux tradiions reçues de la légende, ne craint pas, quand un intêêt supérieur le demande, de s'écarter de la légende, de e pas respecter l'histoire. Mais cette infidélité ne lui est ermise qu'afin de sauver une fidélité plus importante, elle que le créateur doit à ses créatures. Il n'a pas suivi veuglément Euripide lorsqu'il écrivit *Andromaque* ; c'est u'entre Euripide et Andromaque, Racine n'hésitait pas ; 'est à la femme d'Hector qu'il voulait rester fidèle, à idée qu'il s'en faisait et qu'il en voulait donner : aussi e lui attribua-t-il pas un fils de Pyrrhus, comme Euriide l'y invitait ; elle n'a pas d'autre enfant que l'enfant 'Hector. Et Racine de défendre contre les pédants, conre l'Académie, contre Corneille lui-même, le devoir u'a le créateur de façonner ses créatures selon les exiences de son rêve intérieur et de la foi qu'il a en elles. a foi qu'il a en elles ! c'est là le secret du génie de acine : il croit à ses personnages. Néanmoins il ne va as jusqu'à s'identifier à eux : il n'abandonne même pas n leur faveur une attitude lucide, critique, objective, et eut ainsi entrer dans le secret de leur nature profonde. e que l'art tragique exige d'eux, il le pressent. Il a onscience de leur « dignité ». Il leur veut donner des imensions surhumaines. Mais le moyen, quand on se

refuse à en faire des héros qui n'ont plus rien d'humain. Il n'en existe qu'un, que Racine a trouvé : les placer dans des époques lointaines ou des pays lointains, pour que la poésie les auréole, et de ces pauvres gens pleins de faiblesses et de crimes fasse des héros et des types. Et du coup leur aventure se fait mythe. Pour nous le mythe de la Phèdre racinienne a effacé le mythe antique, et l'histoire de Bajazet ou de Bérénice est mythe au même titre que la légende d'Iphigénie. Car c'est le secret des œuvres d'art les plus achevées que de rejoindre les premiers rêves de la naissante humanité.

Mais il ne suffit pas à Racine que sa tragédie soit une œuvre d'art : elle doit être aussi le fruit d'un *art difficile*. Un art difficile, qu'est-ce à dire? Cela ne signifie nullement que le style de Racine soit raboteux et sente l'effort, ni que Racine manque d'inspiration. Les textes de Racine prouvent le contraire, ainsi que tout ce que nous savons de lui et tout ce qu'il nous en a dit, lorsque par exemple il avoue (lettre du 17 janvier 1662) : « Lorsque j'écrivais ces vers, il y a huit jours, la chaleur de la poésie m'emporta si loin que je ne m'aperçus pas que le temps passait. » Décidément, il nous faut renoncer au cliché romantique d'un Racine sans flamme intérieure : l'auteur de *Phèdre* ne ressemble point à ce personnage des *Hommes de bonne volonté* qui fait ses vers comme on joue aux échecs. Il est, bien au contraire, le poète écrivant sous la dictée de l'Ange.

Mais ces vers qui semblent venus spontanément sous la plume de l'écrivain possédé par son démon, sont le fruit d'un long travail. N'est-il point admirable que Racine ait eu le courage de ne se point abandonner à sa

inspiration? Il est regrettable que nous ne possédions pas de Racine ce que nous possédons de Bossuet : des brouillons chargés de ratures où nous pouvons suivre le travail de l'écrivain. Nous y ferions, sans doute, les mêmes constatations qu'à propos des *Sermons* : l'auteur classique évite toute expression violente de ses sentiments, corrige celles que l'enthousiasme lui a pu dicter; ce feu qui étincelle, il travaille à l'éteindre. Gide l'a compris, qui fait les remarques suivantes (*Incidences*, p. 40). « Le classicisme tend tout entier vers la litote. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins, c'est un art de pudeur et de modestie, chacun de nos classiques est plus ému qu'il ne le laisse paraître d'abord (...) L'auteur romantique reste toujours en deçà de ses paroles, il faut chercher toujours l'auteur classique par delà. » Mais ce n'est pas seulement aux Hugo, aux Michelet que s'oppose Racine, c'est encore à la plupart de ses contemporains. L'Espagnol et l'Italien du XVII^e^ siècle, le Français même de la génération de Corneille, recherchent ce qui brille. Ces Rubens littéraires aiment tout ce qui tire l'œil, tout ce qui arrête l'oreille, tout ce qui s'impose à l'attention, et non contents d'avoir trouvé d'abord une expression resplendissante de leur pensée, travaillent afin d'en accuser le relief. Racine, lui, suit le chemin contraire. Racine a le courage de suivre ce chemin.

Sans doute, sa nature et son éducation le portaient-elles à ne point aimer cet art baroque. Les Messieurs de Port-Royal ont donné à leur élève leur horreur de la littérature. Comme eux, il se méfie de tout ce qui sent l'écrivain. Ne parodie-t-il pas, dans les *Plaideurs*, un discours de Cicéron? ne juge-t-il pas, dans la préface de la *Thébaïde*, Sénèque avec une grande sévérité? n'a-t-il pas de l'aversion pour Corneille?

Quelque attrait pourtant que l'art dépouillé ait pu

exercer sur Racine, il faudrait être bien mauvais moraliste pour s'imaginer que la *tentation baroque* lui ait été épargnée. Ces trouvailles heureuses qui font se récrier le lecteur, ce style personnel riche en effets fastueux, comment ce garçon ardent n'en aurait-il pas subi l'attirance? Au reste, ce n'est point là une hypothèse. Les premiers écrits de Racine : poésie d'Uzès, *la Thébaïde*, *Alexandre* prouvent qu'il n'était pas alors insensible à la séduction de cet art artiste, et que, dans sa jeunesse, il n'a pu résister au goût qu'avaient les contemporains de Louis XIII et de Mazarin pour l'art sensuel, pleinement romantique du *Cid* ou de *Nicomède*. Ses premières œuvres participent à cet esthétique, et les *Stances à Parthénice* et le poème écrit dans la lettre du 17 janvier 1662, pour ne citer que les chefs-d'œuvre du Racine baroque, montrent combien il répondait alors à l'appel de cet art précieux, riche en jouissances artistiques.

Mais il ne s'attarda pas à suivre ce chemin. Après *Alexandre, Andromaque*. Un retour encore, un adieu plus tôt à cette poétique avec les *Plaideurs*, si brillamment écrits et rimés, et c'est la pièce la plus grave, la plus classique du poète : *Britannicus*. Dès lors c'est fini. L'artiste a tué l'artiste. Mais un autre artiste vient de naître.

Cette victoire sur la poésie pour atteindre une nouvelle forme de poésie, c'est en résistant aux penchants de son âme que Racine la remporte, en voulant implacablement étouffer la voix de la sensibilité pour ne laisser parler que celle de la Raison. Il ne lui a pas été inutile d'avoir été élevé dans le milieu le plus austère, par les hommes les plus farouchement volontaires. La leçon d'ascétisme que lui avaient donnée ses maîtres, Racine la rappelle lorsqu'il écrit. Même au moment où il croit oublier la morale des jansénistes, Racine reste des leur

i entre 1662 et 1677, l'homme n'est plus de Port-Royal, artiste en fait toujours partie. Comme les Solitaires, acine est un ascète, l'ascète de la poésie.

Mais ce goût de l'art dépouillé ne lui suffit pas. Il a randi dans un milieu où l'on professait que « le moi est aïssable » : Parole terrible, qui signifie que l'écrivain oit être dans ses ouvrages rigoureusement impersonnel in qu'ils réfléchissent si peu son visage que l'on puisse s croire d'un autre auteur. Ce que Port-Royal exige est pas seulement l'humilité, c'est le renoncement et la nonciation à la paternité : l'enfant de votre esprit vous oit si peu ressembler que personne ne se doit douter ue c'est là votre œuvre. Et comment ne pas croire le nseil janséniste, lorsque ce même conseil vous vient un tout autre côté, de la part de votre ami le plus dèle? Boileau veut, en effet, que l'écrivain suive la Rai-n. Or la Raison, c'est ce qui confond les hommes entre ux, ce qu'il y a de moins personnel dans ma personna-é, ce qui fait de l'homme un homme comme tous les mmes, l'homme abstrait des philosophes. Et c'est elle 'il faudrait suivre? Une telle obéissance équivaudrait un suicide. Racine le sait, et suit pourtant la raison. Il joint dès lors les maîtres d'œuvres, les imagiers et les intres médiévaux, dont le seul désir était l'anonymat. mais depuis le XIII^e^ siècle, grand siècle classique du oyen âge, pareille passion d'impersonnalité n'avait tant travaillé la conscience française qu'en ce XVII^e^ siè-, grand siècle classique de la France moderne. Et à tte époque même, aucun écrivain ne travaille à s'effa-r de son œuvre autant que Racine. Songe-t-on au cou-ge qu'il lui fallut pour réaliser ce dessein? Cet homme gueilleux, sensible, avide de gloire et de louange, c'est homme-là qui s'efforce à se nier dans son œuvre. Mal-

gré les apparences, c'est Racine, et non pas Corneille, le héros de la volonté.

L'un a sans doute peint des monomanes de l'effort ; mais ce fut dans un art qui s'abandonnait à toutes les séductions du baroque. Sans doute essaya-t-il de s'en détourner un moment, mais ce ne fut qu'une velléité qui ne dura pas trois ans. Et alors même, dans *Horace, Cinna* et *Polyeucte*, l'infériorité de l'effort cornélien par rapport à Racine éclate dans le seul fait que cet effort s'étale dans ces trois œuvres, comme si, par une sorte d'orgueil, le poète avait tenu à nous le mettre sous les yeux. La volonté de Corneille est bien à l'image de celle de ses personnages : tapageuse et sans modestie. Racine, au contraire, qui peint des velléitaires, le fait avec un art si volontaire que son effort même n'apparaît qu'à la réflexion. L'héroïsme de Racine est celui de Monime d'Esther : fait de réserve et de silence. Car Racine sait que la réserve est une condition de l'effacement parfait auquel il veut parvenir, pour que son œuvre ait l'universalité que l'art classique exige des chefs-d'œuvre.

Mais il en est de l'artiste comme de tout être humain : « Qui perd sa vie la sauve. » Lutter sans relâche pour mourir à soi-même est pour l'écrivain le moyen le meilleur de vivre dans son ouvrage et d'y vivre sans craindre la mort. De là, la puissante personnalité de l'œuvre racinienne et son éternelle jeunesse.

Produit d'un art difficile, la tragédie de Racine est aussi le fruit d'*un art curieux*. — Un grave danger menace tout artiste : celui de se répéter dans ses thèmes et dans ses formules, en traitant toujours le même sujet, selon les mêmes recettes. On ne l'évite qu'en explorant des terres inconnues, ce qui demande de la curiosité. Or de tous les

enturiers littéraires, aucun n'est plus aventureux que
acine. Car si Corneille s'est souvent renouvelé (ses dif-
rentes manières le prouvent), ce n'est pas de pièce en
èce, et plusieurs œuvres successives sont conçues par
i selon la même esthétique. Racine, au contraire, à
ine a-t-il gravi une pente, atteint une cime, que d'au-
s horizons le sollicitent.

De là, l'extrême variété de ses modèles : Euripide et
Bible, Plutarque et Tacite. Demander un modèle à un
ître, c'est pour Racine lutter avec ce guide sur son
ɔpre terrain ; et le succès, loin d'attacher Racine au
ncu, l'en détourne, le porte à d'autres combats avec
utres rivaux : après avoir affronté Tacite, il s'adresse à
étone.

De là aussi, la variété des sujets raciniens. Rien ne res-
nble moins à *Andromaque* que *Britannicus*. A l'étude
la jalousie succède la peinture d'un monstre naissant,
qui la jalousie n'est qu'un prétexte, une excuse ou un
. Plus différentes encore les deux tragédies successi-
; qu'il imite d'Euripide. Rien de commun entre
èdre et *Iphigénie* : ni le sujet avec ses protagonistes,
la façon de présenter ceux-ci et de construire celui-là.
C'est surtout de poésie nouvelle qu'il est continuelle-
nt altéré. Après s'être attaché à évoquer, dans *Andro-
que*, l'atmosphère légendaire de l'Hellade archaïque,
cine tourne ses yeux vers l'histoire romaine, pour
ndre d'abord les coulisses du palais des Césars et pas-
ensuite dans une autre salle du château impérial ;
is cette fois, ce sont des lueurs de triomphe qui illu-
nent *Bérénice*. S'il revient à la Grèce et à la mytholo-
, ce n'est point pour répéter dans *Iphigénie* ce qu'il
it dit dans *Andromaque* ; il veut maintenant ressusci-
un monde où la terre et le ciel sont encore confon-
. L'entreprise était si hardie qu'il n'atteignit pas du

premier coup la perfection. Aussi, contre son habitude revint-il à la charge : *Phèdre* réalise pleinement ce qu n'était qu'ébauché dans *Iphigénie*; et le même phénc mène se répétera avec *Esther* et *Athalie*. Tel étai Racine : la réussite entière pouvait seule le satisfaire.

Ce même besoin de perfection lui fait varier la con duite de ses pièces, ou plutôt le rend continuellemen hésitant entre deux types de construction. Selon l'his toire qu'il traite, les personnages qu'il peint, il centr tantôt son intrigue sur un personnage unique : Bérénic ou Phèdre (et les autres n'existent qu'en raison de ce héros), tantôt au contraire, dispersant volontairemer l'intérêt, il ordonne son œuvre autour de deux personn ges, Agrippine et Néron, Bajazet et Roxane, ou mêm autour de deux couples, comme dans *Andromaque* et dai *Iphigénie*. C'est qu'il veut trouver le rythme que le suj traité demande. Son œuvre est essentiellement harmoni une harmonie chaque fois nouvelle, et forcée de l'êt pour rester harmonie.

Jamais on ne poussa plus loin l'horreur des recette des procédés appris. Racine résiste même à la tentati de se servir encore et toujours des formules qui ont fa leurs preuves et lui ont valu le succès. Chaque tragéc est une création nouvelle, et Racine nous apparaît d lors, non seulement l'ennemi de tout romantisme ba que, mais encore l'adversaire implacable de tout acac misme.

Ce même amour de l'absolu lui inspire une autre am tion : il veut que son théâtre soit l'expression *d'un total*. Le théâtre grec le hante, qui était drame, épop lyrisme, méditation religieuse, chant, ballet même. L'a bition était nouvelle en France; seul Corneille, à la fir

au sommet de sa manière baroque, avait dans le *Cid* associé le drame, l'épopée, le lyrisme. Cette tentative unique chez Corneille, Racine la répète dans toutes ses pièces et principalement dans ses dernières. Dans *Phèdre*, l'action s'arrête sans cesse, soit pour que le chant s'élève, soit pour que Racine introduise délibérément, au moment le plus dramatique du drame, un fragment épique, humainement et dramatiquement absurde, un long poème de cent vers environ, cet admirable récit de Théramène, qui généralement incompris a été souvent critiqué. Qu'il soit invraisemblable, qu'importe ? Racine a voulu ajouter l'épopée au drame et à l'élégie pour faire de *Phèdre* une somme poétique.

Sa réussite l'encouragea. Pour un divertissement royal, il osa ce qu'il n'avait jamais risqué dans les pièces qu'il destinait au public, et introduisit dans *Esther* un chœur qu'il fit dialoguer, réciter, chanter et danser même. *Esther* manquait de flamme épique, Racine s'en rendit compte et unit dans *Athalie* le lyrisme d'*Esther* au souffle épique de ses tragédies antiques. Les chœurs récitent et chantent, passent de l'élégie à un ton plus soutenu ; mais l'expression lyrique se fait plus vigoureuse quand les âmes passionnées de Joad et d'Athalie se répandent en imprécations ; et surtout le récit épique y fait sa réapparition, court dans la bouche de Zacharie racontant l'arrivée d'Athalie dans le temple, long, coloré, vibrant de poésie lorsque Athalie dit son songe. Et c'est enfin la prophétie de Joad, synthèse des deux inspirations lyrique et épique, suprême audace de Racine qui dépasse alors les modèles grecs, pour atteindre à une grande œuvre authentiquement biblique.

Mais, tout en travaillant à intégrer à l'art théâtral l'art entier de la poésie, Racine a bien soin de hiérarchiser les éléments de sa construction dramatique : une pièce de

Racine est peut-être un poème lyrique, un poème épiqu un poème religieux, mais c'est d'abord, et plus même q chez les Grecs, une pièce, c'est-à-dire une action dram tique et un portrait moral. Jamais Racine n'oublie l lois de la tragédie, et cette ferme résolution de subordo ner le secondaire à l'essentiel. Cette résistance du poè à son rêve, c'est encore la marque de cette autre tendan du génie racinien, de son goût que nous avons déjà signa pour un art difficile. L'art ambitieux se doit à lui-mêm d'être malaisé.

II

Tel me paraît être le message de Racine, quelqu phrases du moins de ce message qui en comporte d'a tres, les quelques phrases essentielles qui ont trait l'œuvre littéraire. Mais ce message nous toucherait f blement, si l'inquiétude du poète n'avait eu que l'a pour objet. Peut-être n'entendrions-nous plus dans voix de Racine cet appel vibrant, si son besoin de pe fection artistique n'avait pas été l'aspect « professionne du tourment intime de l'homme : le tourment de Die Qui sait même si ce besoin n'a pas dû son existence à tourment? Le parallélisme est en tout cas étroit ent l'évolution artistique et l'évolution spirituelle de Racin chez lui (et cette seconde leçon n'est pas moins saluta que la première), le besoin de perfection artistique marché de pair avec le besoin de Dieu.

Sans doute fut-il, durant la vie de Racine, une époq où ces deux désirs ne se firent point entendre. C'est en 1660 et 1666 environ, lorsque le garçon ardent secoue joug de Port-Royal et se veut élancer vers un mon

dont il prétend épuiser tous les biens : argent, places, gloire et amour. Or cette époque où Racine s'abandonne aux séductions du monde, c'est le temps aussi où il se livre aux plaisirs de l'art, le temps des *Stances à Parthénice*, de l'*Ode aux Nymphes de la Seine*, de la *Thébaïde*, d'*Alexandre*. Et cette dernière tragédie où il donne dans tous les poncifs du baroque : galanterie héroïque des sentiments, et concetti dans l'expression, est celle aussi qui marque le point le plus bas de sa vie spirituelle. Racine alors croit à l'homme, à la vie, au monde ; la créature le comble, Alexandre lui bouche Dieu.

Dans ce laisser-aller de l'artiste et de l'homme, c'est l'artiste qui se ressaisit le premier. Il ne s'attarde pas, nous l'avons vu, dans l'univers baroque. La perfection l'attire, qu'on n'atteint qu'en se renonçant. Nous ignorons les raisons de cette volte-face, mais lorsque dans *Andromaque* nous remarquons, en même temps que ce changement artistique, une transformation de la pensée racinienne, la présence d'une sourde inquiétude, comment ne pas se demander s'il n'existe pas un rapport entre ces deux évolutions ? Est-ce ce trouble intérieur qui a commandé le renoncement littéraire ? ou l'ascèse artistique qui a éveillé cette insatisfaction ? Ce que nous connaissons de la vie de Racine à cette époque nous invite à préférer la seconde explication : c'est par le renoncement artistique qu'il a pris conscience d'une angoisse qui ira croissant de 1666 à 1674 et éclatera alors en une crise aiguë, celle d'*Iphigénie* et de *Phèdre*. La conversion de Racine a commencé par une conversion artistique. Il avait voulu conquérir le monde par son art. Son art lui fera conquérir Dieu.

Andromaque marque en effet une renaissance spiri-

tuelle. De l'univers sans Dieu où l'auteur d'*Alexandr* trouvait ses délices, celui d'*Andromaque* ne se content plus, qui incarne son insatisfaction dans les deux prota gonistes du drame : Hermione et Andromaque.

La fille d'Hélène appartient au prince du monde e étouffe dans une solitude qui n'est peuplée que d'hom mes, ou plutôt que d'un homme, dont elle a fait so Dieu. La misère d'Hermione, c'est Pyrrhus, c'est u amour humain qui n'est qu'amour humain, c'est l misère de Racine : une vie sans Dieu qui trouble tant l poète qu'inlassablement, presque chaque année, il don nera à sa détresse une expression nouvelle : Roxane Ériphile, Phèdre. Au seuil de son œuvre, Hermione s dresse tragiquement, première née de ces femmes dam nées, où il exprime son angoisse.

Mais Hermione n'épuise pas l'inquiétude de Racine. la vierge folle s'oppose la femme forte ; la nostalgie d bien qui remplit le cœur de Racine s'incarne dan Andromaque comme elle s'incarnera d'année en anné dans Junie, Bérénice, Monime. La postérité d'Androma que est aussi nombreuse que celle d'Hermione, et Racin aimera les opposer, dressant Atalide en face de Roxan et Aricie en regard de Phèdre. Sans doute pour ces vie ges sages, l'univers est-il également sans Dieu ; une cré ture aussi leur cache le Créateur, mais pas assez pou tant pour les empêcher de voir un lambeau de ciel. leur insu elles rendent témoignage.

La tragédie d'Andromaque exprime ainsi l'âme entiè de Racine. Par la suite il dira alternativement son pess misme et son espoir, faisant suivre les œuvres nées sous signe d'Hermione de celles qui sont conçues sous cel d'Andromaque. Pendant sept années, le besoin de Die s'est présenté à Racine tantôt sous la forme de l'horre d'une humanité corrompue, tantôt sous celle de l'aspir

tion vers le bien. Et cette oscillation du poète nous permet à elle seule de pressentir quel dut être son désarroi intime pour qu'il fût à ce point incertain et constant.

Ce fut d'abord vers l'humanité corrompue qu'il se tourna. *Britannicus* montre combien de 1667 à 1669 Racine s'est enfoncé dans le pessimisme. Ce n'est pas que la nouvelle tragédie compte moins d'âmes droites qu'*Andromaque*. Mais l'atmosphère du drame est plus sombre, les coquins sans mélange et sans excuse, êtres d'ambition et d'hypocrisie, courtisans en un mot, y font leur première apparition, avec ce Narcisse qui revivra en Acomat, en Ulysse, en Mathan. Tout coupables qu'ils étaient, Pyrrhus, Oreste, Hermione gardaient en eux une sorte de grandeur dont sont dépourvus Agrippine et Néron. L'impératrice chargée de tout un passé de crimes, l'empereur gros d'un avenir d'horreurs, donnent la note de ce drame qui ouvre de tristes perspectives. L'horizon d'*Andromaque* avait quelque chose d'héroïque, celui de *Britannicus* ne présente que des cadavres, des assassinats discrets et domestiques. Jamais image plus sordide ne fut présentée du « monde », et les honnêtes gens n'y ont pas leur place, voués à la mort, au couvent ou au désespoir. *Britannicus,* tragédie de Mammon, dit assez combien les enfants des ténèbres font horreur à Racine.

Comme écœuré par cette vase, il reprend le chemin que lui indiquait *Andromaque* et la première rencontre qu'il y fait est celle de *Bérénice*. Le contraste est complet avec *Britannicus*. En dépit de leurs souffrances, et peut-être à cause d'elles, les personnages en restent de « généreux courages ». La jalousie n'avilit pas Antiochus. Racine ne fait pas de Titus le mufle qu'il lui eût été si facile de créer, et Bérénice est un de ces cœurs nobles qui, sous l'effet de la douleur, se découvrent et s'élèvent au sommet de l'héroïsme. Une seconde fois, Racine exprimait sa nostalgie de la lumière.

Aussitôt après, il se penche à nouveau sur les cercle infernaux dans *Bajazet*. Hermione et Narcisse s'y affron tent, chacun ajoutant sa souillure à la souillure de l'au tre. Acomat, Narcisse, Ottoman, et Roxane, plus bestial qu'Hermione, dominent le drame et donnent le ton. Le élus que l'on trouvait dans *Britannicus* ont disparu Athalie et Bajazet sont enlisés dans le mensonge. L'at mosphère est irrespirable. Des relents d'alcôve et l'odeu des cadavres silencieusement étranglés flottent dans u air lourd de méfiance. Rien n'éclaire plus le tablea désolé.

Aussi, quelque sombre que soit *Mithridate*, cette tr gédie semble-t-elle lumineuse entre celle qui la précèd et celle qui la suit. Sans doute, l'humanité n'y est-el pas montrée sous un jour avantageux, mais le climat e héroïque, et tout se passe comme si Racine, prisonni des créatures qu'il ne peut pas ne pas mettre au mond écœuré de leurs turpitudes, mais ne voulant pas désesp rer des hommes, se réfugiait dans le climat du drame lui demandait les raisons d'espérer qu'il ne trouve p dans ses personnages. Depuis *Andromaque*, la flamme c l'espoir racinien a baissé, mais Racine ne la veut pas lai ser éteindre. Il a besoin de cette lueur : le pessimis seul ne conduit pas à Dieu. Il protège donc le feu q menace de mourir, comme s'il pressentait que sans lui ne pourrait plus trouver le chemin du salut : divinatio bien révélatrice de l'état de sa vie spirituelle.

Puis la crise s'ouvre, en 1674, avec *Iphigénie en Aulid* qui se dénouera trois ans plus tard avec *Phèdre* et av cette *Iphigénie en Tauride*, que Racine, dit-on, détruis *Iphigénie en Aulide* a un double sens : elle contin

d'une part les œuvres noires de Racine, dont elle est l'expression la plus navrée, et de l'autre inaugure un thème essentiel de la spiritualité racinienne, celui de la fatalité. Jamais Racine n'avait peint une humanité plus sordide. Ulysse continue les Narcisse et les Acomat. Le lacet de Roxane, le poignard d'Hermione étaient des armes moins viles que la dénonciation d'Ériphile. Agamemnon, ce père qui sacrifie sa fille à son ambition, et pousse l'égoïsme, l'inconscience même jusqu'à pleurer sur le bourreau, pleutre au demeurant devant sa femme ou devant Achille, a sur les autres monstres dont Racine a peuplé son œuvre cette infériorité qu'il est prisonnier de son égoïsme au point d'en être inconscient. En face de ce trio, les personnages qui pourraient être sympathiques ne parviennent pas à l'être : Achille est trop violent, Clytemnestre trop bestiale, et la faiblesse d'Iphigénie a pour se défendre les armes d'une cruauté que Péguy a analysée en termes décisifs. L'égoïsme, qui les mure, les ravale au niveau moyen de l'humanité. Le bien et le mal se sont rabougris à la mesure des hommes : Racine touche au fond du désespoir. Mais avec *Iphigénie* Dieu fait son entrée dans le théâtre de Racine. Tout se passe comme si vers 1674 Racine avait pris conscience de l'existence de Dieu, de son rôle dans la vie humaine, de la lutte que l'homme doit soutenir contre lui et que désormais soutiendront tous ses héros, Phèdre comme Athalie. Mais quel Dieu que le Dieu d'*Iphigénie*! Lorsque l'élève des jansénistes se rappelle Dieu, c'est celui de Saint-Cyran qui se présente d'abord à sa mémoire. Et Racine de s'étonner devant sa majesté et de redouter sa puissance, ce qui le conduit à prendre conscience de la fatalité, qui pèse sur tout homme. Avant *Iphigénie,* ses personnages étaient libres; l'ennemi contre qui ils se mesuraient c'était le rival, l'objet aimé, eux-mêmes surtout, en

tout cas personne qui les dépassât. Dorénavant c'est Dieu ; la tragédie en reçoit une dimension nouvelle.

Ainsi *Iphigénie* a mis Racine en présence de Dieu l'entretien durera trois ans, et le fruit en sera *Phèdre*. *Phèdre*, c'est d'abord la tragédie du mal et de la fatalité Victime de la faute originelle et de la nature déchue victime de l'hérédité, victime de sa volonté doublemen pervertie, Phèdre est dès lors la proie facile du tentateu (et c'est Vénus qui joue ce rôle, en vertu de la transposi tion que Racine a témérairement osée). Et le mal l'épou vante, toute grecque, toute païenne qu'elle est, ou d moins paraît être ; comme elle sait que « regarder un êtr avec convoitise, c'est déjà commettre avec lui l'adultèr en son cœur », elle est déchirée de remords. *Phèd* devient ainsi la tragédie de Dieu. Phèdre tremble devan un Dieu qui connaît ses pensées secrètes (où ne parvien nent pas en effet les rayons de ce soleil qu'elle invoqu sans cesse?) et qui la jugera bientôt, puisque

Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

La seule idée de ce juge omniscient suffit à la trouble Mais il y a plus : ce soleil qui la voit, c'est son aïeul. C Minos qui la jugera, c'est son Père. Aussi la pensée plus cruelle est-elle celle qu'elle offense ce Dieu patern qui la devra renier, et la certitude qu'elle sera séparée jamais et par sa faute de ce Dieu qui l'aime, qu'el aime, et à qui elle dit « mon père ». Nous voici loin c Dieu d'*Iphigénie*... Nous en sommes si loin, que *Phèd* est la tragédie de la miséricorde. En bonne logiqu Phèdre devrait être damnée, moins pour avoir conçu amour adultère, laisser accuser Hippolyte, désirer perd Aricie, maudit Œnone, que pour s'être suicidée, avc désespéré de la miséricorde divine. Mais Racine s'e tellement incarné en Phèdre, qu'il n'a pas eu le coura

le la damner. Un miracle se produit, inconcevable, gra- uit ; dans le crime qui la devait perdre, Phèdre trouve on salut. Pour nous en bien persuader, Racine la mon- re à la fin du dernier acte, pleine de la présence divine. Car si Dieu n'habitait pas en elle, où trouverait-elle la orce d'avouer ses forfaits et comment goûterait-elle la érénité annonciatrice de la vie éternelle? Je ne connais ien de plus touchant, de plus beau, de plus riche spiri- uellement que cette volonté de Racine de sauver ses réatures pour que son Créateur le sauve lui aussi.

Ainsi *Phèdre* montre la dernière étape de la conver- ion de Racine. Le repos qui suit le retour de la brebis erdue nous aurait peut-être été peint dans cette *Iphigé- ie en Tauride* que Racine a détruite : certes, le peu que ous en connaissons ne nous permet pas de savoir ce ue Racine en aurait fait, mais n'est-il pas permis de néditer sur le choix du sujet? La légende est connue l'une prêtresse de Diane, amie de la déesse, et que la déesse rend aux siens. Quelle différence avec le mythe e *Phèdre*! Après l'ennemie de Vénus, la protégée de Diane, l'élue après la victime, la collaboration après le onflit. J'aime à penser qu'*Iphigénie en Tauride* eût été ne préfigure du drame sacré, une sorte d'*Esther* païenne u plutôt, sous les apparences de la mythologie, l'aven- ure de l'âme chrétienne en paix avec son Dieu et trou- ant en lui son salut. Racine a maintenant retrouvé Dieu.

Il ne s'en séparera plus. Sans doute est-il prisonnier u monde et de la cour. Peut-être même ses détracteurs nt-ils raison de dire que la douleur d'avoir déplu au Roi ui fit verser plus de larmes que celle d'avoir déplu à Dieu. Mais le vrai problème n'est pas là. Et que M. Mau-

riac est plus clairvoyant lorsqu'il écrit (*Vie de Jean Racine*, pp. 237-238) : « L'inébranlable monument de sa dévotion demeure, il apparaît à tous un autre homme que celui qu'il était [...] Toutes ses passions sont sinon détruites, du moins transposées. »

Son âme est semblable aux mers profondes : la surface en peut être agitée, les abîmes en restent paisibles. Rien n'en saurait altérer le calme immense. Ce qui nous le prouve, ce sont les œuvres de cette époque, les lettres, l'*Histoire de Port-Royal*, les *Cantiques spirituels*, et plus encore les dernières tragédies.

Qu'un divertissement de cour, fait sur commande pour plaire aux grands du monde, soit une œuvre authentiquement religieuse, quel démenti à ceux qui affectent de ne pas croire à la sincérité de la conversion racinienne! Et fallait-il que l'homme fût profondément pieux pour que le courtisan, peut-être à son insu, prononçât des paroles pleines de spiritualité! Jéhovah remplit si complètement le cœur d'Esther qu'elle ne peut pas ne pas obéir à ce qu'il lui demande. Si son monologue n'est point une délibération (et sa prompte obéissance supprime toute tragédie, enlève tout intérêt dramatique à l'œuvre) c'est que Racine, en dépit d'un danger, qu'il avait certainement vu, a tenu à ce qu'Esther répondît sans tarder : *Amen*, et fût immédiatement fidèle aux inspirations de la grâce. Ce seul fait nous montre la qualité de la vie spirituelle de Racine.

La signification d'*Athalie* est plus profonde encore : le poète y dresse, en face du Racine de 1691, celui des années troubles de 1660 (et c'est Mathan) de 1674 (et c'est Athalie). Mathan l'ambitieux qui a perdu son âme pour gagner l'univers ; Athalie, l'être d'orgueil, mais que Dieu trouble, et qui regrette

Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours,

ortraits de ce que fut Racine, sont confrontés avec image de ce qu'il est : Joad, aussi docile qu'Esther à la arole de Dieu et prêt à tout immoler, même son fils, ce ontife que sa vision lui montre égorgé dans le lieu saint, our servir la cause du Très-Haut et pour qu'un jour ne Jérusalem nouvelle sorte du fond du désert.

Avec *Athalie,* Racine s'exprime plus entièrement qu'a- ec *Andromaque* ou *Phèdre* : il y met toute sa vie spiri- uelle, et comme elle est plus haute qu'elle ne le fut mais, *Athalie* est, pour la pensée, le chef-d'œuvre du oète. Comme elle l'est aussi pour la forme (où Racine alisa-t-il mieux son rêve d'art total?), comment ne pas demander s'il n'existe pas un rapport mystérieux itre l'ascension artistique et l'ascension spirituelle de acine?

Quelle leçon Racine peut-il, dès lors, donner au monde aujourd'hui! Son message, ce n'est pas d'enseigner ulement que la perfection artistique n'est atteinte que r le respect du travail, la curiosité, l'effort et le renon- ment, et que l'art a d'étroits rapports avec la vie spiri- elle. Son message, c'est aussi l'exemple de sa propre e : Racine est sous les yeux du monde moderne comme propre image. Le monde, comme Racine, a eu soif de sséder l'univers; comme lui aussi, l'univers le déçoit. uisse-t-il alors s'engager dans la voie que Racine a sui- e et y trouver la Paix qu'il y avait trouvée!

Bernard Dorival.

Campagnes de France

12 septembre. — La petite ville, on l'a retrouvée richement peu plée. Déjà, pour voisins, j'avais un inspecteur général et un roman cier, grand prix du roman. Maintenant, l'endroit est plein d'histo riens, d'archéologues. On rapporte que l'un d'eux, chaque matin 7 heures, va faire sa promenade hygiénique, pieds nus à la rosée dans les regains, sur les bords de la Dore; puis il rentre dans so logis de fortune, démêler les affaires des empereurs porphyrogénè tes. L'autre, au bout d'une allée de tilleuls envahie par les ciguës a une maison de poupée bâtie en parpaings par sa belle-sœur elle même; il travaille dans un intérieur de sapin frais et de claire cre tonne, et l'estrade de l'étage fait penser à un théâtre pour amateur de choix. On peut saluer la petite-nièce d'un précepteur du princ impérial et la fille d'un célèbre philosophe russe. Le vieux collèg de *Battling le Ténébreux* s'adjoint un prestigieux Centre de Prépa ration aux grandes Écoles militaires; on attend toute une nuée d professeurs.

Mais la petite ville reste bien en campagne. Les pommiers de enclos ploient sous leur charge de pommes. Il y en a une, de temp en temps, qui se détache, avec à peine un froissement dans l feuille, et elle tape mat l'herbe, le sol mou. Jusque bien tard dan la matinée, le brouillard emmitoufle tout, puis paraît le faib soleil. Au bout des jardins dorment de vieux hangars, aux vign vierges brunes et cramoisies. De très loin un grand calme semb s'être réfugié là, si calme qu'on ne se sent pas digne de l'avo pour soi, et qu'il vous fait honte.

15 septembre. — Je vais voir F. A. dans la maison astiquée, b quée, cirée, qu'il a fait bâtir, entre deux parterres de pensées les carrés des fraisiers, des laitues, des rosiers du maréchal Nie Entre un bouquet de sapins et le collège, c'est la prairie, et tou une longue campagne de chemins verts, de pâtures, de rivière so les chênes; puis de hauteurs bleuissantes où les bois s'échelonne de biais pour aller se perdre à des lieues, dans le bleu-et-argent d jour. Il y a comme un songe, là-dessus, celui d'une âme to ensemble timide et irréductible, faite et pour l'amitié et pour réserve : le songe qu'on avait dans les métairies des collines, surtout dans ces espèces de moulins où des artisans travaillaient bois ou bien fabriquaient le papier de chiffons. La mère de F.

née dans une de ces craquetantes bâtisses de granit et de bois, l'on vivait comme en une île, avec vraiment le sens chrétien du ochain, mais aussi une imagination méfiante de l'étranger, c'est-dire de ce qui n'était pas la maison même.

En son goût de sauvegarder la chaleur secrète où se blottir avec siens, sans doute, Mme A. s'est toujours sentie comme oppressée r toute présence étrangère. Maintenant plus encore, parce qu'elle quatre-vingt-sept ans. Et de sa maison neuve, F. A. a fait une île, bateau, nettement tenu, où n'aborde aucune femme de ménage. ns son soin d'éviter toute gêne à sa mère, il se passe de toute e, mène seul avec elle le train domestique. Une attention à tout. ur qu'elle pût y laisser la main tout du long, en descendant, il fait refaire la rampe de l'escalier que coupait une avancée du fond; et au pilier qui la termine, il a fait ajouter une poignée fer que sa mère saisit pour descendre avec plus de sûreté les rnières marches.

e trouve F. A. achevant de ranger son petit atelier bien ordonné, de tout grain de poussière. Ses tableaux sur panneaux de bois ıtreplaqués, grands comme une vitre, il voudrait les peindre ctement comme un sabotier taille ses sabots, quand il tâche n faire la chose honnête qui répond à ce que le pied attend et a la courbe parfaite d'une nature. Quelle application, — mais près on est surpris de voir qu'il peint large, que cette colline si cise, avec ses landes, ses amas de pierres, ses mouvements de rain, est donnée en trois coups de pinceau; et ces tableaux verts oleus sont pleins d'air. Pleins d'air circulant, des premiers plans erbes et de feuilles jusqu'aux pâles montagnes reculées, rêveu- comme si elles poursuivaient là-bas, au fond du beau temps et lées à de grandes vapeurs entraînées, ce songe que j'essayais de nêler, de candeur sauvage et de douceur. Poussée à l'extrême, plication ne fait-elle pas envoûtement ? Et, sans le savoir, s'ex- me alors ce qui est au plus secret d'elle, la passion même de la cérité, ce besoin, cette folie de rendre ce songe de la terre qui a oûté le peintre.

lais F. A. ne peint pas, ce soir. Il fait des rangements. Il doit tir le dix-huitième jour, sergent, service armé. Il a cinquante , pourtant, il est pensionné de guerre, et une grosse maladie l'a sé assez affaibli. Chose bizarre, il est seul de sa classe à partir. st peut-être parce qu'il a, avec les cheveux gris, de belles cita- ıs et la médaille militaire ? On mettait quelquefois des territo- ux dans la tranchée. On aimait montrer ces anciens aux jeunes auraient été tentés de se plaindre.

e lui dis cela, ne trouvant rien d'autre à dire de son cas singu- .

- Un entraîneur ?

sourit, trois secondes.

- Eh bien, c'est vrai, je serai un entraîneur. Je ne demanderai

rien, je ne ferai pas un geste pour revenir. Je ne parlerai, bi
sûr, pas de mon accroc de l'autre année. Si j'étais seul, oh! je pa
tirais...

Sa pensée de se confier au destin, il l'achève d'un geste de mai

— Mais c'est ma mère... Je l'ai conservée à force de veiller s
elle. A son âge, elle ne peut pas quitter la maison, ses habitud
et elle ne peut ni en prendre de nouvelles avec une autre person
ni non plus rester seule...

Un hochement de tête. Vite, il s'est mis sur autre chose, sur
livre qu'il a lu, où étaient dénoncés les préparatifs militaires
l'Allemagne, qu'il aurait voulu faire lire à ceux qui avaient
l'autre guerre et qui auraient dû désirer de ne pas avoir à remet
ça. Seulement, ils s'occupaient de pensions, de cartes vertes... T
de même, les anciens combattants ne peuvent pas ne pas pens
maintenant, que ç'a été un crime d'avoir lâché la rive gauche
Rhin.

— Leur moral ? Oui, bien sûr ! Mais quand on leur fait repren
le casque et le sac, vingt ans après, et qu'on leur dit : « C'est p
abattre l'hitlérisme!... » Hitler, mais toute l'Allemagne est ent
en frénésie avec lui, ils l'ont porté sur leurs épaules, Hitler!
Allemands sont fous, ils sont comme ça !... Enfin, tant parle
Qu'on se passe de formules, bon, mais cette fois qu'on fasse ce q
faut.

Il va jusqu'à la fenêtre, il regarde au dehors.

— C'est le beau temps! Toujours du beau temps, depuis la m
lisation. Comme l'autre fois! Comme c'était dans ces cours plei
de paille à faire coucher les hommes, où on revient des maga
bardé de courroies, de bidons, tout le remue-ménage, toute
saleté...

» Mais ce calme, ici. Si tu avais vu, le premier jour! Un cal
comme le matin, au fond des prés. Sur la route et dans l'aver
pas un cri, personne. Et puis le défilé des chevaux qui a c
mencé : les chevaux de la montagne, de pauvres beaux chevaux
passaient, qui passaient, jamais on n'aurait cru qu'il y en avait
core tant, — et ces paysans à jambières, des vieux qui avaient
l'autre guerre, les hommes de là-haut, coiffés de leurs chapeau
feutre... Ils avaient des têtes, je ne saurais pas dire, moi : des
fixes, tout grands, comme sur un vitrail. Ils venaient là, pa
route. C'était quelque chose, de voir ça... tiens, les têtes qu'ava
les hommes dans la tranchée, avant l'attaque!

16 septembre. — Jean P., de Sainte-Sigolène, est parti pou
front, emportant son maillot de bain et sa canne à pêche dér
table. Son cousin Jacques est avec lui. Ils ont fait le trajet dan
fourgon qu'ils avaient transformé, à les en croire, en roulott
tourisme. Ils descendaient aux arrêts pour acheter des salades
raisin.

A. V. part comme aide-conducteur, — précisément, depuis l'enfance, il avait toujours rêvé de faire vie commune avec de gros chevaux, puissants et bons. Dans son sac tyrolien, il emporte la *Cléopâtre* de Ludwig, qu'il est en train de traduire. Encore cent pages à mettre au net. Puisse-t-il ne jamais entendre siffler d'aspic autour de ses oreilles !

Sur une carte postale à drapeaux, il note deux vers de Supervielle, qui datent sans doute de ce printemps :

Et nous nous compterons dans l'ombre militaire
Qui nous distribuera ses aciers étoilés.

17 septembre. — Lavoûte-Chillac, où l'Allier décrit une si belle boucle dans ses gorges, — on y va pêcher le saumon, — voilà, nous dit Mario V., un endroit où l'on fait la guerre sérieusement! Toute la nuit, dans le noir, les gendarmes roulent. Malheur si quelque rayon filtre par un disjoint des persiennes !

— Je me couchais. Nous avions une chétive ampoule voilée, devoilée...

J'imagine Mario, sans gilet, au milieu de la chambre, et, saisi par quelque idée musicale, composant, battant la mesure d'une main coupante.

— Tout d'un coup, ces poings à la porte! « Qu'est-ce que c'est que ces illuminations du 14 juillet ? Qu'est-ce que ça signifie ? » Sous les pires menaces, il a fallu faire l'obscurité immédiate.

On en revient au temps des trappeurs où l'on cachait feu et fumée, parce que rôdaient sous bois ceux qui pouvaient tout d'un coup vous tomber dessus. Dans la nue, désormais, peuvent rôder des machines lanceuses de tomahawks faits de flammes et de foudre. Peut-être se monte-t-on la navette sur de pauvres ampoules électriques, comme on se la montait sur les espions au début de l'autre guerre ? Et peut-être, au rebours, n'imagine-t-on pas assez... ?

Il conviendra pourtant de s'arranger pour vivre camouflés, mais dans la lumière et à l'air. Rien ne déprime autant que l'obscurité et le confinement. De toutes les inhumaines choses du Nord, d'après les explorateurs, la nuit polaire serait la plus inhumaine.

18 septembre. — « Mais je voudrais tant voir un canon vivant! » Et Michel, qui n'a jamais vu de canon qu'en image, et qu'on ne veut pas laisser sortir, alors que les artilleurs ont installé leur parc sur le foirail. Canon vivant, pour dire canon réel. Simple dérive du langage? Non : pour lui, pas de chose plus vivante, puisque c'est la chose faite pour tuer.

18 septembre. — Le général d'H. a demandé à B., comme au plus qualifié des historiens locaux, les couleurs du gonfanon d'Auvergne et celles du régiment d'Assas pour en faire son fanion person-

nel. Mais B. pense de jour et de nuit à ceux qu'il voit partir avec le général : ses cousins, ses neveux, S., père de sept filles, C. P., V. de la B., N. André du G., « sur qui, dit-il, j'avais promis à mon pauvre cousin mort pour la France de veiller toujours ».

— Et moi, parce que je ne pars pas avec eux, mon uniforme me fait l'effet d'un déguisement. Il me faut organiser un hôpital de contagieux et de fous. Je viens de passer l'après-midi à l'asile Sainte-Marie, à copier les modèles de camisoles de force, de menottes de cuir, d'entraves de lit. Préparer les chambres d'isolement et, déjà, détruire. A l'école maternelle, je fais dévisser les petits pupitres et balayer les débris de jouets. C'est là qu'on mettra l'horreur, là-dedans, dans ces salles claires.

En 1914, il était médecin-major d'active; et aujourd'hui encore il ne peut pas parler de ceux qu'il a connus, des chasseurs avec les quels on vivait et mourait, alors, sans que sa voix change.

— Il faut avoir été avec eux pour savoir ce que c'était. La mort ? Mais elle n'existait pas, la mort ! On était tellement donné. Un si grand goût d'être entre camarades, de rire et d'aller de l'avant !

Il dit tout d'un coup :

— La seule réalité pour moi, maintenant, c'est d'être avec eux, avec les fantômes de mes chasseurs de 1914 et de 1915.

Voilà sans doute l'expérience même de sa vie. Ce qui me l'homme le plus haut, c'est son courage : non pas la violence d sang, ni même la vaillance, l'intrépidité, la fermeté d'âme; mais l mouvement de cœur qui porte tout l'être de l'avant, le don de so

Je repense à la *Fin de la Peur*, petit livre où Denis Saurat a m un grand secret. Le courage, c'est cet élan qui passe l'intelligenc et que la vie justifie; c'est la confiance de toute vie; celle qui jet l'enfant encore enfoui dans les eaux maternelles vers sa naissanc vers une existence nouvelle; et celle aussi qui, dans l'héroïsm jette l'homme à travers la mort vers autre chose. Comme si to jours la créature profonde faisait confiance à la Création, à cet poussée de l'être, en elle, et, sans le savoir, se souvenait d'un Cré teur.

Pour qu'il sente ainsi que cela le porte plus haut que soi, faut bien qu'une destination de l'être soit atteinte dans le courag Et ce courage qui est amour, — cet élan du don, — ne le voit-pas d'un ordre supérieur à la pensée même ? C'est vers l'amo que monte toute la création. De règne en règne, elle cherche forme, le mouvement, la chaleur, la liberté, enfin, qui est la co dition de l'amour. Etc. Etre suprêmement, c'est se donner. seule réalité, disait B...

19 septembre. — Lettre de A. V. : « Pris la garde cette nuit d une salle d'école primaire. J'écris sur la chaire. Derrière moi, u vue de Grenoble, le doryphore et le programme des chansons Cours Moyen.

» L'institutrice est une grosse vieille dame charmante : quand le actionnaire tousse, elle lui passe du thé au rhum par la fenêtre. e matin, messe de village. Tout se passe en famille. Un bon vieux uré de soixante-quinze ans, qui règle au début du prêche la ques- ion , des vitraux, des ampoules rouges autour du Sa- ré-Cœur.

» Je panse des chevaux; je lave mon linge; je bois du café chez les aysans. Bons camarades, un notaire, un voyageur de commerce et non conducteur. Les officiers et les sous-officiers sont très chics et ous traitent en réservistes.

» Village : enfants bottés de caoutchouc comme des Petits Pou- ets derrière les gros chevaux; pommiers, tilleuls devant la mairie, orge en plein air. Rondes la nuit : ça a quelque chose d'épique et le familial qui est très je ne sais comment dire. »

19 septembre. — Mme B. quête pour une femme venue de l'Est, l'après des relations ou des renseignements, s'installer avec ses nfants à Marsac. Depuis huit jours, ils n'ont vécu que de pommes le terre à l'eau. « On les aurait bien aidés plus tôt, si on avait u... »

D'autres, des Alsaciens, sont au Cros, dans une maison à volets ert-pomme, devant le communal et son châtaignier demi-mort, — ne maison qu'un plâtrier avait achetée pour en faire son bastidon lu dimanche. Hier, ils ont trouvé devant leur porte un panier de ommes de terre, deux choux. « C'est la saison, dit le voisin. Pas le merci pour ça. Est-ce que vous aimez les pastenades ? »

Bien entendu, il y a ceux qui tiennent à leurs choux, à leur naison, à leurs aises. Ceux qui ont quelque chose, ceux qui cal- ulent. (Une dame a fait démonter par le menuisier tous ses lits ui n'étaient pas occupés et les a fait ranger au grenier.) Ceux qui e souviennent aussi. Sur la générosité, les souvenirs de l'autre uerre pèsent trop. Ces réfugiés de l'Artois, des Flandres, on les ccueillit, et on leur donna de bon cœur ce qu'on eut à leur don- er. Seulement, au bout de trois semaines, de trois mois pour les ieux inspirés, on s'aperçut qu'on les supportait difficilement. Ils imaient se chauffer en personnes qui ne regardent pas au char- on. (Au château de M., ils découvrirent dans quelque tour les latues gothiques d'une chapelle abandonnée, les scièrent très bien t les brûlèrent comme des bûches.) Surtout ils avaient d'autres abitudes que les gens du pays. « Ces gens du Nord, vous ne pou- ez pas vous figurer ce que c'est! Ils boivent du café du matin au oir! » (On m'a conté comment tout un quartier d'Ambert entra n rumeur vers 1870 ou 1880, quand il vit qu'une Lilloise, qu'a- ait épousée et ramenée un garçon du pays, lavait ses vitres tous es mois. La coutume était de ne les laver qu'une fois l'an, à la emaine sainte.)

Tout commence par la fraternité, mais tout finit par des disputes

à propos du poêle et des eaux grasses. Ce sont les conditions humaines.

Les humains pourtant sentent qu'ils sont faits pour autre chose que pour se défier des gens du Nord et se tracasser à propos du buffet Henri-II ou du lit-cage. Ils ont honte d'être des privilégiés. Ils attendent, ils désirent qu'on les lance dans la générosité. « Je n'aime pas qu'on me commande, disait un valet de ferme, mais j'aime bien obéir. » C'est cela. Ils n'aiment pas tellement avoir à donner, mais ils aiment donner. Et du fond du cœur, avec élan, avec une chaleur dans la fibre. Hier, c'était Germaine, la femme de ménage, qui n'a rien : elle refuse absolument d'être payée pour les heures passées à transporter et arranger de la literie pour deux petits venus de Paris. « Oh! non, dit-elle, c'est des réfugiés, ou tout comme. »

20 septembre. — *Lettre de A. V. :* « Tué de fatigue, mais sainement. En gros, imagine le *Grand Meaulnes* (la nuit de la bergerie), le *Tour de France par deux enfants*, les tringlots de Courteline, une auberge balzacienne, les tableaux de langue vivante de la Méthode Lablache. Brasse tout ça, et tu auras une idée.

» J'arrive à être rasé, baigné chaque jour dans le lavoir, pieds secs — sabots — linge propre, — grâce à moi, évidemment. Dimanche, messe de village, décor exquis, mes seize ans à Dôle, avec tous ces uniformes. J'aime les chevaux, mais quelle fange! Pour ne pas être couvert de boue, — le mot est poli, — du haut en bas, il faut une lutte désespérée. Je l'ai gagnée jusqu'ici, chaque jour. »

20 septembre. — Les gens, les vrais, ceux qui mènent leur bataille contre la terre et le temps, ceux, comme ils disent, « qui sont pour se priver et se peiner », on voit qu'ils portent tout. Ce qui est lourd à porter, ce sont les séparations et les angoisses. Tous ces drames dans toutes les vies qui font l'énorme drame. Mais comment accepter la vision du sacrifice? Ce à quoi tous pensent, de ceux qui raisonnent à ceux qui se contentent de sentir, il n'y a pas besoin de le marquer. Et tous ils ont cette confiance que ceux qui les conduisent prennent cela comme eux.

La femme qui a donné des nouvelles des siens et qui s'en va dans le chemin, pressée parce que des besognes l'attendent, sous les pruniers se retourne pour crier encore :

— Qu'on les garde six mois de plus et qu'il n'en tombe pas !

23 septembre. — F. A. n'était soldat que par erreur. Le recrutement s'en aperçoit, grogne juste assez pour que ce soit militaire et le renvoie chez lui. De fait, F. s'était engagé trois ans avant sa classe, et sa classe même n'est point mobilisée. Il a téléphoné qu'il rentrait aujourd'hui. Je vais dire la chose à sa mère. De ses yeux bleus embrumés par l'âge, — le bleu mouillé, effacé, de certaines

urs de la montagne, après le premier gel qui les colle à leur
e, en septembre, — elle me regarde avec une sorte d'incuriosité,
nme si elle continuait à ne voir, devant soi, que son idée à elle.
— Mais je vous assure, il rentre ce soir.
Elle ne répond pas, d'abord, et c'est par courtoisie, par gentil-
se. Puis :
— Je n'y crois pas, finit-elle par avouer. Vous dites cela pour me
re plaisir...
l faut longtemps pour qu'elle consente à penser que le retour
F. est possible. Elle appuie un peu plus le regard sur moi, pour
ssurer que je suis sincère, puis reporte les yeux sur la prairie,
touffe des sapins, ce pays bleu par delà, si bleu en ce silence de
près-midi et de l'automne, mais sans changer d'expression,
nme si à ce bleu même de la tranquillité, elle refusait de croire.
e a toujours le même sourire lassé, timide, le même air de pa-
nce, de dignité, de douceur sans espérance.
— Depuis l'autre guerre et la mort de Jean, murmure-t-elle, je
i jamais plus eu confiance comme autrefois.

25 septembre. — Proverbe des paysans : *Il faut passer par le nt ou par l'eau.*

28 septembre. — S. vient de prendre les nouvelles à la radio.
— Eh bien, on a dit que les Français ont attaqué entre la Meuse
la Moselle et qu'ils ont fait beaucoup de prisonniers.
Une offensive ? Au vrai, le communiqué ne parlait que d'un
voi de patrouilles. Mais S. a retenu trois mots : Meuse, attaque,
sonniers; sur ces trois mots, elle a rebâti pour moi une infor-
tion, qu'elle tâche de rendre intéressante.
— Et le ministre turc ?... Qu'a-t-on dit de Moscou ?
— On a dit que les Allemands avaient caché un poste de T.S.F.
is un cercueil.
Cercueil et poste, voilà ce qui a frappé, ce qui ressemble à une
toire. Ce n'est rien d'avoir inventé la T.S.F., il faudrait appren-
aux personnes à entendre ce qu'elles écoutent.

30 septembre. — Mais tellement moins d'enfantillage qu'en 1914!
ins de rumeurs et moins de cris : moins de sottise, pour parler
. Un sentiment plus grave et mieux enfoncé de la nécessité où
n est, maintenant : ou le servage, ou la guerre. On n'écrira pas
les murs *vivre libre ou mourir*, mais on tiendra. Parce qu'il le
t.

HENRI POURRAT.

Christine Lavrans Datter

— Quand nous reçûmes le manuscrit de *Christine Lavrans Datter,* me raconta le directeur de la maison d'édition Aschehoug, à Oslo, le patron me chargea de l'examiner. J'acceptai en maugréant, vu les dimensions de l'ouvrage. Je pensais passer une heure ou deux de la soirée à cette lecture, et puis l'achever à des moments perdus des jours suivants. Mais cette histoire me prit et ne me lâcha plus. Ma nuit y passa. Le lendemain, je fus trouver le patron avec le manuscrit.

— Déjà ? et quel est votre avis ?

— Qu'il faut nous féliciter d'avoir à éditer ce livre.

— Et combien d'exemplaires pensez-vous qu'il faille imprimer ?

— Dix mille.

Il me jeta un regard comme pour se rendre compte si j'avais encore mon bon sens.

— Dix mille, répétai-je, et j'eus raison.

De fait, cette œuvre de Mme Undset eut un succès extraordinaire. On pouvait l'attribuer, pour ce qui est de la Norvège, au fait que ce roman est une saisissante évocation de sa vie sociale au moyen âge. Mais les traductions anglaise, hollandaise et allemande qui suivirent bientôt l'original ne furent pas moins bien accueillies. L'Allemagne voua même un vrai culte à Sigrid Undset. Les dévots du « Mythos » de Rosenberg trouvent, il est vrai, qu'elle a trahi le génie nordique en se faisant catholique. Mais les vrais Allemands en jugent autrement.

L'art qui se révèle dans *Christine Lavrans Datter* fut le résultat d'une longue formation. Sigrid Undset avait développé sa technique d'écrivain dans une longue série

1. Une traduction française vient de paraître chez Stock : t. I, *La Couronne*; t. II, *La Femme*; t. III, *La Croix*.

de romans et de nouvelles. Elle avait surtout acquis des connaissances très approfondies dans trois ordres de choses qui devaient avoir une importance prépondérante pour la composition de son grand roman : l'histoire, le cœur humain, et la religion catholique.

De l'avis des hommes les plus compétents, Sigrid Undset est une des personnes qui connaissent le mieux l'histoire ancienne et médiévale des pays nordiques. Son père était d'ailleurs un historien, et surtout un archéologue de grande valeur, connu dans toute l'Europe par un livre qui fit époque : *Le commencement de l'âge de fer dans l'Europe du Nord.* Est-ce de lui que Sigrid Undset a hérité son sens du passé ? Elle le possède en tous cas, si délicat et si vivant qu'il ne peut pas être uniquement le résultat de l'étude. Pour l'étude, Sigrid Undset s'y était livrée avec ferveur. Elle a lu tout ce qui existe en fait de sagas et autres textes de ces époques. Elle l'a lu mieux que personne, car peu savent la langue nordique ancienne aussi bien qu'elle, mais personne non plus ne sait, comme elle, entendre le témoignage muet des choses, ni sentir comment l'image des générations passées est en quelque sorte imprimée dans les édifices, dans les ruines et les paysages historiques. On s'aperçoit d'ailleurs immédiatement d'une grande prédilection pour le passé quand on entre chez Mme Undset. Sa demeure, aux environs de Lillehammer, n'est pas une banale villa moderne, mais une maison de bois de style paysan ancien qu'elle a découverte en quelque vallée reculée. La pièce principale surtout, avec sa vaste cheminée, rappelle les vieux âges. « Si Hitler entrait ici, il se croirait dans le Walhala », disait un visiteur allemand. C'est exagéré. Des tableaux de valeur trahissent aussi un goût très fin pour la peinture moderne, et les livres qui s'entassent sur ses rayons de bibliothèque ne sont pas écrits en « rune », mais représentent la littérature la plus moderne de tous les pays. C'est là que Mme Undset lit, écrit, reçoit ses amis, pour tantôt les mettre dans l'embarras par son attitude taciturne, tantôt les ravir par

son talent de narrateur, encore une marque de l'historien. Il me souvient d'un soir d'hiver où je reçus l'hospitalité chez elle, en revenant de Trondheim. Après le repas, on s'assit près de la cheminée où flambaient d'énormes bûches de bouleau et de pin résineux. Les premiers moments de l'entretien étaient laborieux et ressemblaient à ma première entrevue avec Mme Undset, peu de temps après mon arrivée en Norvège. Je savais trois mots de norvégien, et elle donnait l'impression de savoir trois mots de français, bien qu'elle possédât notre langue assez pour goûter nos auteurs les plus difficiles. Mais, comme par hasard, je nommai l'Islande. Et voilà l'historien qui se réveille, et se met à me raconter le malheureux sort du dernier évêque catholique d'Islande, au XVI[e] siècle. C'était un récit tellement vivant et abondant, et d'une telle perfection littéraire, que j'étais dans l'admiration. Tout aussi prenante est la conversation de Mme Undset quand elle s'explique sur l'une ou l'autre des vieilles ballades norvégiennes, ou nous entraîne dans le domaine des sagas. Là, elle est vraiment chez elle.

Aussi, pour celui qui la connaît sous ce jour, ce n'est pas une mince surprise que de lire ses ouvrages littéraires de la première époque. Ceux-ci, en effet, reflètent un tout autre monde que celui des temps passés. On se trouve en plein Oslo moderne. Sigrid Undset a, elle-même, travaillé plusieurs années comme employée de bureau. Elle connaît d'expérience l'existence terne et vide à laquelle la jeunesse des grandes villes se trouve souvent condamnée. Elle a vu de ses yeux ce que recèlent souvent de laid, de douloureux, ces bureaux et ces boutiques, ces mansardes ou ces pensions à bon marché où se passe l'existence de tant de jeunes qui luttent pour la vie. Ses sujets préférés sont des destinées de femmes livrées à elles-mêmes, faibles ou orgueilleuses, et meurtries par l'amère réalité. Les drames du cœur humain lui sont familiers. Elle ne s'attarde pas à l'analyse psychologique, la vie intérieure n'étant pas, pour elle, quelque chose qui se décompose ou se démonte ; elle fai

ıieux que cela, elle fait vivre ses personnages. Elle sait
:s faire parler et agir de telle sorte que leur intérieur se
évèle avec ses inquiétudes et ses aspirations tourmen-
ées, avec ses tendances nobles ou vulgaires, avec ses
éfaites morales, ses déceptions, avec l'incurable misère
ui est le sort de l'humanité « sans Dieu en ce monde ».
t ce qu'il y a de remarquable, c'est que le moyen d'in-
estigation de Sigrid Undset n'est pas la froide obser-
ation, mais la compassion. Elle sait non seulement s'i-
entifier avec ses personnages par un procédé poétique :
le sent et souffre avec eux.

Tout en composant ses ouvrages, Sigrid Undset était
e plus en plus préoccupée par le problème religieux.
lle avait été complètement étrangère à la foi chré-
enne, victime elle-même de ce paganisme moderne
ı'elle était appelée à combattre avec une âpre ironie.
ependant elle avait déjà, sans le savoir, fait un pas
ers le christianisme en revenant peu à peu à la concep-
on chrétienne du mariage et de la famille. Comment
ıt-elle amenée à étudier à fond la foi chrétienne elle-
ême ? Les causes humaines de cette évolution étaient
verses. D'abord son contact d'historien avec le moyen
ge devait lui suggérer la pensée de connaître plus à
nd une religion qu'elle voyait incarnée dans les insti-
ıtions et les mœurs de son pays, à l'époque de sa plus
rande prospérité nationale. Même sans remonter dans
passé, Sigrid Undset connaissait déjà l'Église par des
jours qu'elle avait faits en France et en Italie. Rien de
us naturel, pour un esprit aussi préoccupé de réalité,
ıe de vouloir se rendre compte des valeurs spirituelles
ui font vivre l'Église. Et enfin, elle vivait comme nous
une époque où la foi chrétienne était violemment com-
ıttue, et souvent par des adversaires et des doctrines
ui ne pouvaient que faire hausser les épaules à une
mme d'une si puissante trempe intellectuelle et d'une
grande droiture de cœur. Déjà en 1919, une confé-
nce qu'elle publia donnait à entendre qu'elle avait
mpu avec le monde des incrédules, et faisait prévoir

sa conversion à la religion catholique. Ce n'est qu'en 1925 qu'elle fut reçue dans l'Église. Mais à l'époque où parut *Christine Lavrans Datter*, elle possédait déjà des connaissances très développées et le plus grand respect des croyances et des pratiques catholiques. Elle avait le sens de la piété populaire aussi bien que de la prière liturgique. Elle admettait sans peine le culte des saints, y compris les reliques. Elle comprenait la mystique des pèlerinages, des couvents, des pratiques de pénitence. Elle était surtout pénétrée de la grandeur de l'eucharistie et de la messe.

Ainsi préparée, Sigrid Undset dit adieu à ses sœurs contemporaines, à ses « Unni », « Jenny », « Emma » et à ses « vierges sages ». Elle quitte les magasins et les bureaux, les taudis et les rues de l'Oslo moderne. Et elle se réfugie cinq siècles en arrière pour écrire *Christine Lavrans Datter*. Dans ce vaste roman, vous vivez au milieu de la noblesse paysanne de la Norvège médiévale, vous rencontrez des seigneurs de la cour, des chevaliers, de grands propriétaires ruraux, des hommes d'Église, des moines mendiants, Prêcheurs et Mineurs, des commerçants venant des villes hanséatiques ou des Flandres, des prêtres formés aux Universités de France et d'Italie. Sur les routes qui mènent à Nidaros (Trondheim), cheminent des foules de pèlerins traînant avec eux des malades pour les recommander à saint Olaf, le roi qui christianisa le pays au XI^e^ siècle, et dont le corps reposait dans une châsse précieuse au-dessus du maître-autel de la cathédrale. Dans les villes, et çà et là dans les campagnes, des monastères offrent un abri aux âmes fatiguées du monde. Nous voilà bien loin de la Norvège moderne, car de ce temps, il ne reste aujourd'hui que de pâles souvenirs et de tristes ruines, vestiges inintelligibles pour la masse de la population.

Dans ce milieu du XIV^e^ siècle, Sigrid Undset situe donc sa Christine et son Erlend. C'est l'époque où se prépare déjà la décadence politique de la Norvège. La vie nationale est sans grandeur; il ne se passe rien d'im-

ortant dans le domaine politique, aucun personnage istorique n'émerge de la masse. La conspiration dans ıquelle Erlend est compromis est de l'invention du oète. Le seul grand événement qui domine les existen- es individuelles n'arrive que vers la fin, quand les for- es motrices de l'action sont épuisées et une grande par- e des acteurs disparus : c'est la peste noire.

Aussi l'ouvrage de Sigrid Undset n'est-il pas un ro- ıan historique dans le sens ordinaire du mot; mais l'his- oire d'une destinée humaine aussi vieille que l'humanité écheresse, aussi jeune que notre propre époque. Les ersonnages portent les costumes de leur temps, ils se lient à d'autres formes de la vie sociale que les nôtres, ırtout ils ont la foi naïve et robuste du moyen âge, ıais ce sont des hommes et des femmes qui agissent, ouffrent, triomphent ou succombent sous la poussée 'aspirations et de passions profondément humaines, au oint qu'on oublie vite ce qui est particulier au XIV^e^ siè- le pour n'être saisi que par l'éternel humain.

Christine et Erlend se rencontrent ; à peine ont-ils changé quelques mots que la passion de l'amour s'em- are d'eux et les emporte comme un raz de marée. Pour rriver à s'épouser, ils ne reculent devant rien : ni la udeur de la jeune fille, ni ses fiançailles solennelles avec n autre homme ne tiennent; elle déclare qu'elle foule- ait aux pieds son propre père. Erlend, de son côté, est galement résolu à tout; le moment venu, et avec l'aide e Christine, il se débarrasse par le poison d'une épouse légitime dont il avait des enfants. Péché et expiation, es deux mots résument cette histoire. Christine et Er- nd deviennent eux-mêmes les auteurs de leurs souf- ances, une fois qu'ils sont mari et femme, et pourtant ur amour possède une ténacité prodigieuse. Il semble ouvent éteint sous quantité de choses qui auraient dû étouffer : orgueil, amers reproches, scènes de fureur, bsences, infidélités d'Erlend, épreuves de toutes sortes. a scène atroce où Erlend, maudit par sa femme, est essé à mort dans la cour de sa maison semble enfin

marquer la fin de ce malheureux amour. Et pourtant, renaît aussi subitement que naît le remords d'Oreste qu vient de tuer sa mère dans les *Choéphores* d'Eschyle « Était-elle vraiment coupable ? » demande Oreste. E Christine, comme si le mourant était encore le fiancé d son premier printemps et sans aucune faute envers elle se jette sur lui pour recueillir son dernier soupir. Quan à Erlend, il va jusqu'à refuser le viatique de la main d son curé, parce que celui-ci avait osé soupçonner d'adu tère cette Christine qu'il porte dans le plus profond d son cœur. Il meurt pourtant réconcilié avec Dieu comm avec elle; lui aussi a été purifié par le malheur.

A Christine cependant, il est donné d'être purifi davantage par le don volontaire de sa vie. Seule, priv de ses enfants, elle s'en va terminer ses jours dans u monastère du pays de Trondheim, lorsque la peste éclat Pour assurer à une femme emportée par l'épidémie sépulture en terre bénite et le bénéfice de la messe, el sacrifie sa vie en subissant la contagion, et elle sacri à l'Église son amour sous le symbole de l'alliance d' qu'Erlend lui avait passée au doigt, trente ans aupar vant.

Avec ce livre, Sigrid Undset se révèle poète religieu Le caractère religieux de ce livre peut échapper à d lecteurs qui se laissent trop captiver — c'est là, en effe un danger — par les scènes où triomphe la passion; ma en fin de compte, c'est la foi, l'espérance et la chari qui triomphent en répandant une mystique clarté s cette destinée si sombre et si douloureuse.

Christine Lavrans Datter fut suivie d'*Olaf Audunso* autre roman médiéval de la même envergure, aussi vant, aussi émouvant, aussi pénétré de sentiments re gieux. De l'avis de plusieurs critiques, il est encore s périeur à *Christine Lavrans Datter*. Mme Undset el même semble estimer que la deuxième partie, *Olaf A dunson et ses enfants* est ce qu'elle a écrit de mieux.

Cet ouvrage terminé, Sigrid Undset revint au mon moderne avec *Gymnadenia* et le *Buisson ardent* qui

fait suite, et qui a déjà été signalé aux lecteurs de *La Vie Intellectuelle* il y a quelques années.

L'ouvrage qui récemment a valu le plus d'éloges à Mme Undset est de l'histoire proprement dite. *Saints de Norvège* nous présente une série de figures historiques depuis sainte Sunniva et saint Olaf jusqu'au P. Schilling, peintre norvégien qui se convertit en Allemagne, entra chez les Barnabites en France et mourut en odeur de sainteté en Belgique. Mais, avec l'art qui lui est propre, l'auteur sait faire de cette histoire une profession de foi et une œuvre apologétique en faveur de l'Église catholique, qui est devenue pour Mme Undset la grande raison d'exister.

A.-J. Lutz, O. P.

TROIS MOIS ARTISTIQUES

Août

1er. — Le sculpteur Charles Despiau est nommé membre du Conseil des musées nationaux. Impossible de mieux choisir.

6. — A Pont-Aven, fêtes du cinquantenaire de Gauguin. Plaque commémorative, discours d'Émile Bernard et Maurice Denis, exposition Gauguin et ses amis, exposition de peintres de la Bretagne.

10. — Les peintres Jean Hugo et Jean-H. Marchand sont promus officiers de la Légion d'honneur. Albert Brabo, Christian Caillard, le sculpteur Berthe Martinie, nommés chevaliers.

11. — Alphonse Osbert, de la Société Nationale des Beaux-Arts, peintre de peplums au crépuscule, meurt. — A la suite du vol de *l'Indifférent*, cent-trente-quatre gardiens auxiliaires sont nommés au Louvre.

14. — Le voleur de *l'Indifférent*, Serge Bogouslavsky, sans profession définie, se livre à la Justice, le chef-d'œuvre sous le bras, mais « restauré » par lui.

18. — M. Jean-Gabriel Goulinat, désigné comme expert par le juge d'instruction, lui remet son rapport sur les restaurations de *l'In-*

différent, désastreuses, mais qui, après nettoyage, seront moins sensibles. Le bruit court officieusement que, dans trois mois, le système de sécurité du Louvre aura fait de grands progrès.

25. — Les musées sont fermés en raison de l'aggravation de la tension internationale. Les mesures prises en septembre 1938 sont de nouveau appliquées.

26. — Les vitraux de la Sainte-Chapelle sont déposés, et emballés, pour être mis à l'abri dans les caves de la Banque de France.

27. — Déposes de vitraux à Metz, Chartres, Strasbourg, Rouen, Saint-Denis, etc... Déménagement du palais de Versailles.

30. — M. Verne, directeur des musées nationaux, préside à l'installation de chefs-d'œuvre du Louvre dans les caves de la Banque de France. Mme Paul Guillaume, MM. David-Weill et Gabriel Cognacq y enferment les joyaux de leurs collections.

Octobre

3. — Le musée des monuments français, où M. Paul Deschamps conserve les plus beaux de nos moulages, rouvre ses portes au public.

5. — Nous apprenons la mort de l'ardent peintre expressionniste belge Fritz van den Berghe, à cinquante-cinq ans.

10. — La quatrième chambre correctionnelle condamne Serge Bogoulavsky à deux ans de prison ferme, trois cents francs d'amende et cinq ans d'interdiction de séjour pour avoir dérobé *l'Indifférent*.

14. — On annonce du Breuil (Indre) la mort de Benjamin Rabier, le dessinateur qui amusa tant d'enfants avec ses animaux à physionomie humaine, et qui reste le meilleur illustrateur des *Histoires Naturelles* de Jules Renard et un des pionniers du dessin animé. Il était né en 1871 à la Roche-sur-Yon et était officier de la Légion d'honneur.

25. — Au cours de la séance publique annuelle de l'Institut de France, qui se tient par extraordinaire dans la salle des séances et non sous la Coupole par mesure de précaution, M. Gabriel Cognacq évoque l'Académie des Beaux-Arts en 1839, et M. Paul Valéry traite de « la pensée et l'art français ». — L'École des Arts Décoratifs, sauf sa section d'architecture, est transférée à Bordeaux, au musée. — M. Longchambon, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, est chargé des fonctions de directeur de la Manufacture de Sèvres.

29. — Le duc d'Audiffret-Pasquier est élu rapporteur du budget des Beaux-Arts à la Chambre des députés.

GASTON POULAIN.

JEUNESSES

[ARC SCHÉRER. *Notre ami François.*

Entre tant de voies ouvertes devant lui, Dieu choisit la plus courte, qu'il baigna de lumière.

-B. DUROSELLE. *Pour la cohésion de nos apostolats.*

Au seuil de l'année universitaire : distinction des objectifs, conjugaison des efforts.

-M. PROUX. *A Ghardaïa.*

Visites aux Pères Blancs.

LIVRES

Géographie des Transports aériens.
Deux possédés de l'héroïsme. — Surcouf, roi sur les mers.
La vie prodigieuse du maréchal Galliéni.

Notre ami François

A l'automne 1935, un enfant de dix-neuf ans retournait dans la Maison du Père. Cet enfant s'appelait François. C'est lui que le P. Auguste Valensin, dans ce livre qui porte pour titre ce simple prénom, nous présente et nous fait aimer. Oui, il nous le fait aimer, car le nom de cet adolescent devient pour chacun de nous celui d'un ami.

La mort d'un enfant toujours étonne. Il y a une espèce de scandale : l'adolescence, chacun le sait, est toute promesse; le bon sens veut que les promesses soient tenues, ou, au moins, mises à l'épreuve.. Oui, mais le bon sens n'est pas nécessairement d'accord avec les desseins de Dieu. Et si tout le sens de la vie est de mériter qu'un jour le Verbe soit contempl face à face dans sa splendeur, pourquoi des âmes privilégiées, par des chemins ignorés du commun, n'at teindraient-elles pas, d'une seule étape, le terme de l course? Scandale? Non pas. La mort d'un enfant forc au respect et à l'adoration.

Écartons donc toute mélancolie. A lire lé essais, les lettres, les confidences de François, on n peut sans doute s'empêcher de penser que « tout cel offrirait un intérêt prodigieux si ces brouillons étaien de l'enfant qui devint Gœthe ou simplement Ba rès ». Cette réflexion du P. Valensin accompagne lecteur qui se penche sur les belles pages de Françoi Mais le « témoignage » de François, en sa fraîcheu

son ingénuité, son élan juvénile, est plus beau que la « carrière » d'un auteur illustre. C'est pourquoi, quand le P. Valensin, semblant regretter que l'on ne puisse comparer ces « ébauches » aux travaux de l'âge mûr, déclare ces ébauches « inférieures désormais à ce qu'elles sont », peut-être atténue-t-il, sans le vouloir, la « réussite » de François. Sans doute, avec l'âge, avec le « métier » (et aussi avec le sentiment de sa propre importance, piège terrible qui attend le poète pour en faire un gendelettre...), François eût-il davantage maîtrisé son propre talent et n'eût-il pas persévéré dans certains épanchements littéraires qui font penser, — à tort, je crois, — aux épanchements et aux complaisances des romantiques... Mais la question ne se pose même pas. François n'a jamais été tenté par le démon des gendelettres et, dans leur spontanéité, ces « brouillons », ces lettres, ces pages de Journal ont une beauté littéraire qui ne cherche pas à donner le change : il est clair que François n'écrivait pas pour être publié et si, très souvent, il écrit magnifiquement, c'est presque sans le faire exprès. Car s'il soignait son style, c'est qu'il avait le don et le goût de la beauté et une sorte de délicatesse scrupuleuse à l'égard de sa propre pensée. Dans ses essais, on trouve des pastiches de Baudelaire et de Péguy, de Proust et de Bergson, de Pascal surtout, à mesure que l'on approche de la fin (et aussi des pastiches d'Auguste Valensin...). Mais cet enfant le sait et ne joue pas à cache-cache avec lui-même.

Cependant, quelque plaisir que l'on ait à goûter les fruits savoureux de ce jeune talent déjà très sûr de ses moyens d'expression, ce n'est pas la réussite « littéraire » qui frappe le plus. C'est bien plutôt l'itinéraire d'une âme qui marche à la rencontre de la Vertu et

atteint, sans le savoir, aux confins de l'héroïsme, là où la fidélité se fait si totale et si humble qu'elle n'est plus qu'abandon à la grâce : l'enfant ainsi donné et abandonné à sa « violence d'espoir », que pouvait-il attendre d'autre du Maître de la Vie que d'être recueilli et accueilli dans la Béatitude? Telle est la vraie et la grande « réussite » : le drame tout simple, mais traversé de nobles tumultes, d'un adolescent marqué d'un Signe et s'offrant chaque jour plus gentiment à l'Amitié de son Christ. Et le P. Valensin, écrivant à son « enfant bien-aimé » pour le rassurer dans un de ces moments d'angoisse comme en connaissent seules les âmes généreuses et impatientes de perfection, pouvait lui dire sans crainte de malentendu : « Ce qu'est mon fils bien-aimé? Le voici : quelqu'un qui a reçu de Dieu des dons magnifiques, des dons exceptionnels et *de tout ordre*, un prédestiné à qui il fallait l'épreuve de la maladie, le contrepoids de la souffrance. Le doigt de Dieu est sur toi.»

Mais au fait, que sait-on exactement de la « biographie » de François? Très peu de chose en vérité puisque celui qui a rassemblé les pages de François a voulu, dans un parti pris de discrétion, nous montrer seulement les aspects d'une âme, non exposer les « événements » d'une existence. Au reste, il est bien probable que les « événements », au sens où les biographes entendent le mot, ne tiennent pas une grande place dans cette vie ensemble si brève et si riche. Pour des raisons qui nous sont ici ou là indiquées en passant, nous devinons que François a partagé ses jours entre la douce et merveilleuse intimité du foyer familial, quelques villégiatures en montagne, quelques séjours dans la capitale. Rien qui fasse la trame d'une « histoire ».

D'une santé délicate qui exigeait de constants ménagements et une surveillance attentive (il parle dans ses lettres de « ce sucre » qui finira par avoir raison de sa santé), il n'a pas connu l'adolescence des garçons de son âge : ni vie de collège, ni jeux violents, ni ébats sportifs. Il n'a donc pas fait l'expérience de certaines rudesses et aussi de certaines laideurs que les autres enfants doivent, presque tous, surmonter pour devenir eux-mêmes. C'est par d'autres voies et en se cognant à d'autres difficultés qu'il a dû faire la conquête de lui-même. Rien ne prouve que ce lui fut plus facile que s'il avait eu à se mesurer avec les déboires et les amertumes, les misères et les lassitudes des collégiens ou des lycéens de son âge.

Il a donc grandi dans une grande ville de province. Il a fait ses études à la maison, loin des contraintes et des artifices des « programmes officiels », sous la direction de maîtres en qui il voyait des amis et aussi des confidents. Surtout, il a eu le bonheur de recevoir du P. Auguste Valensin lui-même, l'initiation à la Poésie et à la Métaphysique en même temps qu'il lui confiait son âme à conduire dans les voies du Seigneur. Enfant merveilleusement doué, sensible à toutes les formes de beauté, il peint, il dessine, il aime Ravel et Bach, il écrit. Tout cela comme en se jouant et sans l'ombre d'affectation, sans apprêt. Toute « la vie ardente de la pensée » s'est exprimée dans sa grave adolescence ». « A l'âge où l'on rêve, il s'est épris de la raison », mais n'allez pas croire que cet enfant oubliait tout simplement d'être enfant : il n'ignore ni l'exubérance, ni même l'espièglerie ou la malicieuse taquinerie ; seulement tous ces traits enfantins, chez lui, sont des aspects de l'enthousiasme : fraîcheur, élan, pureté et joie.

Tant de dons évidemment étonnent et déconcertent. Tel est cependant François, s'épanouissant dans un milieu familial exceptionnel (quoi de plus délicieux et, parfois, de plus émouvant que sa correspondance avec son père ou sa sœur, ou cette unique lettre à sa mère?), se livrant à la joie de vivre dans la recherche de la beauté, parfait amant de l'amitié et tout docile à la grâce.

∴

On se demande parfois, — il se l'est demandé aussi avec une sorte d'angoisse, — où il aurait « fait carrière ». Tout l'intéresse et tout le tente. Sa santé cependant le contraindrait à choisir, et sans doute à renoncer à la séduction de telle « carrière »... Et puis, voici que, dès qu'il approche de la philosophie, tout pâlit devant la révélation des Idées. Il n'accepte pas sans combat le conseil, impératif, de son « Père » qui l'oriente définitivement vers les lettres. Définitivement? Le Seigneur avait d'autres desseins...

Il eût fait assurément un grand ouvrier de l'art d'écrire. Ses esquisses sont plus que des promesses. Notamment dans les pages qui relèvent de la « critique d'art », il y a une sûreté de goût et une si parfaite intuition de la vérité de l'art qu'il est impossible de douter de sa maîtrise. Quand il écrit, il médite. Et son style est celui d'un peintre :

Ce grand chêne plein de vent qui n'est qu'un seul élan multiplié depuis les énormes racines jusqu'au frémissement des plus hautes feuilles, et ces tilleuls et ces acacias noirs sur le gris du ciel, et ces pins avec leur immense bruit de harpe dans l'espace, et ce petit bois arrondi qui respire et d'où part le chant lointain d'un

oiseau sauvage, ce vent grave et pénétrant, — mais c'est le plus pur, le plus profond XVII[e] siècle, c'est le tourment de la grandeur des Solitaires, c'est l'âme héroïque de Pascal et l'âme de l'Ile-de-France bien-aimée.

Ce tableau peut faire penser à du bon Fromentin. Mais mieux peut-être que ce Fromentin qu'il aimait, François parvient à mettre dans les « images » qu'il raconte la vie profonde et multiple de la terre, tout le monde des sons et des bruits, la musique même des choses : analyste délicat, presque trop scrupuleux, il est tellement attentif à la subtile harmonie des choses créées qu'il ne laisse rien échapper et qu'il s'emplit l'âme de tout le chant du monde. Et l'on pense à ce qu'il aurait écrit s'il avait d'abord lu Ramuz ou Giono. Est-ce alors du Proust? Dans l'allure extérieure du style, il y a quelques apparences. Mais certainement pas dans l'attitude d'âme : rien de cet abandon gratuit aux mille invites de l'imprévisible devenir, — mais au contraire une profonde attention à la vie :

Je vous écris maintenant par un matin pluvieux qui sent le froid, la fumée et le ciel mouillé... J'entends une paire de sabots qui claquent tout près sous ma fenêtre; le bruit décroît; je n'entends plus rien. Ah! maintenant il renaît à l'autre bout de la maison sous la forme d'un volet qui s'ouvre. Puis tous les oiseaux vocalisent, l'un très loin avec son petit chant qui vrille l'air gris, un autre plus près qui accompagne patiemment à petites notes égales la chanson libre et hardie de plusieurs autres, et des centaines dans tous les arbres du jardin et dans le petit bois voisin d'où part, doux, gonflé, avide, le chant d'un ramier sauvage.

Voilà qui serait, avec une toute petite retouche pour éviter « d'où part, doux », une belle page d'anthologie.

Qu'il parle de lui et de ce qu'il « sent » (le mot revient souvent sous sa plume et parfois, agacé, il s'excuse de ne pas arriver à l'expression exacte), ou qu'il parle de Wagner, de Breughel, de Watteau, c'est presque toujours la même sûreté de touche et la même maîtrise. Ici ou là, bien sûr, quelques réminiscences littéraires (comment y échapper?) ou l'abus d'une image heureuse (qui s'en est jamais défendu et qui s'est vraiment persuadé que les belles trouvailles ne doivent servir qu'une fois?) Mais il y a en lui ce qu'on pourrait appeler un « esprit de contemplation », et, alors que, pour nous, les choses ne sont qu'un spectacle, pour lui toute chose devient objet de contemplation, de méditation et bientôt de prière. C'est sans doute pour cela que, si tôt, il est devenu l'ami de Pascal. Tout en lui le destinait à cette rencontre et c'est à peine si l'on devine en quoi la présence auprès de lui du P. Valensin, cet autre ami de Pascal, l'a un peu hâtée. « A la trace de Pascal », comme aime à dire le P. Valensin, il conduit sa propre expérience intérieure et, naturellement, son style porte bientôt la marque de la nue splendeur des *Pensées* : « J'ai tendance à raisonner de tout, et de la religion. » « Si *Jésus-Christ* est, je dois tenir pour rien tout ce qui n'est pas Lui. » « Que je me mépriserais de refuser quelque chose à Jésus-Christ! » Cette intimité avec l'âme de Pascal, et, par lui, de Port-Royal, est un des traits les plus touchants de l'aventure de cet adolescent. Elle ne lui fait d'ailleurs perdre rien de son originalité et, d'une certaine manière, c'est un Pascal plus humain, plus « artiste », qui revit en François. Ame ardente qui fait ses délices des lignes les plus brûlantes des *Pensées* et du *Mystère de Jésus*. François reste le jeune homme prompt à l'enthou-

siasme et ne s'en défend pas : la douceur n'est pas absente de Pascal, mais elle est voilée par une sorte de pudeur qui souvent ne laisse transparaître que la dure exigence de l'ascète. En lisant Pascal, François y trouve une discipline de ses propres dons : il se fait disciple et demeure lui-même.

Avec quelle délicatesse il sait parler de l'amitié! Délicatesse d'une âme qui n'a pas été inquiétée par les laideurs, providentiellement protégée, et contre les déceptions même. L'amitié, c'est communion dans le Beau, et s'il a été ému par ses « amis très chers : un petit Greco, ardent et moiré, un Carrière, un Fujita, un Prudhon », vite il faut qu'il écrive à son ami Luc : « Oh! mon cher Luc, que j'aimerais voir de belles œuvres avec vous! L'art est plus beau avec l'amitié! » Et l'amitié est aussi contemplation commune où tout se fond : Port-Royal et « Breughel féerique », la lumineuse chaleur d'un dimanche à L... et le mystère architectural de la cathédrale :

J'attends avec une ardeur impatiente l'heure bénie où nous marcherons tous deux dans le vallon où ont marché, médité et prié Pascal et les grands Solitaires, où a couru l'enfant Racine. Je ne veux pas vous dire à quel point je suis heureux que vous ayez voulu m'attendre pour le pèlerinage à Port-Royal-des-Champs. (Oh! vous ne trouvez pas que ce seul mot a comme un parfum d'ardente spiritualité avec une senteur d'herbe mouillée et de grands bois?) Quelle joie ce sera pour moi d'en avoir la révélation par vous!

Vous savez de quel cœur vous êtes attendu, espéré; et nous avons tant, tant à nous dire. C'est tout juste si nous avons amorcé notre contemplation devant le Breughel féerique et elle requiert d'être lentement reprise. Je voudrais que vous soyez à L... par un dimanche chaud et lumineux; on ouvre alors parfois toutes grandes les portes de la cathédrale sur la place ensoleillée; et, de l'exté-

rieur, l'on ne distingue, d'abord, aucune ligne architecturale, aucune colonne, aucune ogive; rien qu'un lointain, un profond velours noir qui apparaît comme troué de soleils, de chaudes couleurs lumineuses. Quelle impression inoubliable! En fermant les yeux je vois encore ce noir vivant, palpable, traversé de feux...

A peine la maladroite adolescence se laisse-t-elle deviner en quelques lignes, naïves et belles sans doute, mais où l'on craint de percevoir quelque apprêt :

Ne nous quittons pas; je ne vous dis pas au revoir, pas même à bientôt; vous m'êtes toujours présent et surtout avec une particulière intensité quand, les deux bras sur la barre d'appui, je regarde le Breughel, — là où nous avons admiré ; et que je m'assieds sur la petite chaise du deuxième rang à droite, en haut de la nef, où nous avons prié. Ce ne sont pas là des souvenirs, mais de vivantes présences...

Mais voici qui est parfait et sonne clair comme un *Alleluia* :

Que nos conversations ont donc été bonnes! Au cœur de nos pensées amies s'était créé un véritable petit Port-Royal où nous pouvions nous retirer dans la solitude ardente de notre amitié, pour parler des choses éternelles. Continuons à nous promener ensemble, nous accompagnant l'un l'autre, sous les belles charmilles taillées de nos rêves et de nos pensées.

Si l'expression est un peu « littéraire », l'ingénuité du sentiment est aussi vraie que l'évocation du vallon de Port-Royal.

Plus d'une fois, en lisant François, on est séduit par son talent de philosophe, évidemment peu ordinaire chez un enfant. On n'en regrette que davantage

la discrétion du P. Valensin qui n'a pas voulu faire figurer dans ce recueil les essais philosophiques de François. Nous n'en pouvons lire que « quelques rares fragments ». Au dire du P. Valensin, ces notes sont « ou trop informes ou trop allusives pour se prêter à une publication ». Par suite, « dans ce livre, François philosophe est à peine représenté ». Résignons-nous. Assurément, les rares ébauches qu'il nous est permis de lire constituent des raccourcis non exempts de maladresse et qui laissent insatisfait. Mais il y a ici et là quelques belles formules qui témoignent du degré de ferveur où la réflexion philosophique de cet enfant avait atteint. Pour dire « *la tremblante intimité avec l'Être, qui est toute la métaphysique* », il ne suffit pas d'être habile à trouver de belles métaphores : il faut vraiment avoir éprouvé la grandeur et la gravité de l'acte de pensée. Cela seul serait assez pour garantir l'authenticité d'une vocation philosophique, — et quand on a lu cette très belle lettre sur les Idées (pp. 119-122), où si peu de choses seraient à retoucher, on ne doute plus que François ait été par le P. Valensin, merveilleusement initié aux splendeurs de la métaphysique. Docile à son initiateur, oui, mais soutenant son propre labeur d'une méthode très consciente d'elle-même et qu'il semble avoir découverte tout seul au cours d'une lecture d'*A travers la Métaphysique*. Et voici comme il l'exprime, en termes très clairs et personnels :

> Je vous parlais toujours d'un travail en profondeur. Je puis maintenant préciser : il s'agit surtout d'un travail d'*unification*. Et ce travail consiste pour une bonne part à chercher l'unité des idées sous leur multiplicité apparente. Ainsi j'arrive à retrouver un peu tout en tout... Ainsi je vois avec bonheur mes connaissances se systé-

matiser de plus en plus; je pousse presque des cris de joie quand je découvre un nouveau principe d'unité ou que j'intègre dans la vivante unité du système une idée qui végétait dans un petit coin... Ce travail d'unification consiste également à mettre d'accord les diverses terminologies, à voir si l'idée exprimée dans l'un de ces langages peut se traduire dans les autres, excellente épreuve pour l'idée nouvelle qui, si elle est mauvaise, ne résiste pas, et si elle est bonne, devient un nouveau lien entre les diverses terminologies où elle s'exprime. Enfin, un contrôle incessant sur le verbalisme, la loyauté la plus grande possible, une exigence de clarté absolue, voilà les règles que j'essaie d'appliquer et qui sont, me semble-t-il, celles de toute recherche intellectuelle.

On peut être sûr qu'il ne s'agit pas là de psittacisme facile; pour François, la recherche métaphysique est une aventure de tous les instants, et, s'il ne craint pas de se mesurer aux plus hauts sommets de la pensée, nous savons qu'il y a trouvé des joies très hautes aussi. Nous le savons, ou plutôt nous le devinons, à travers ce qu'il nous dit de quelques auteurs comme Lachelier ou Lavelle, ou Blondel (qui revient quelquefois dans ses propos sous formes de citations textuelles) : au vrai, ces auteurs sont pour lui des amis et quand il parle d'eux on mesure de quel respect il les entoure :

Je veux vous parler de celui qui me donne, chaque fois que je lis une phrase de son œuvre, le sentiment aigu et presque le frisson de la perfection : Lachelier. Tous les matins, pendant une heure ou deux, je me donne la joie immense de savourer jusqu'au dernier rayon de cette lumière incomparable.

Et voici Lavelle, après une lecture de *La Présence totale* :

Comment vous dire l'impression inouïe que j'ai éprou

vée en pénétrant dans ces mystérieuses profondeurs métaphysiques, dans cette haute, froide et harmonieuse pensée dont les royales architectures me font rêver aux nobles harmonies de Bach.

*
* *

L'attirance des hautes cimes est ce qu'il y a de plus beau dans une âme d'adolescent. L'adolescence n'est-elle pas l'âge béni des grandes ambitions, des rêves de gloire et de générosité? Mais pour François, il ne faut pas parler de « rêves » : il se défiait à juste titre de toute rêvasserie et des fugues de l'imagination; il ne se racontait pas à lui-même de belles histoires auxquelles il finissait par croire comme si « c'était arrivé ». Grave et lucide, il a compris très tôt que la générosité est une vertu, non un élan irréfléchi, fragile et vain. Dans les confidences qu'il fait au « Père » sur ses « aspirations », il y a bien quelque lyrisme, mais qui ne gâte en rien le sérieux de la « vocation » qu'il ausculte en lui :

Je voudrais être de ceux que l'on a appelés magnifiquement les « Vagabonds de la Gloire ». Dans quelle carrière? Dans quelle vocation? Celle que Dieu fera en moi. C'est tout ce que je lui demande. Je voudrais être un grand orateur du peuple des villes, des banlieues rouges. Sentir avec la foule, la prendre, l'entraîner au but qu'a marqué la volonté, enlever l'âme d'un pays, quel beau rêve! Je plains celui qui n'a jamais eu des élans vers la Gloire.

Je suis un peu dans l'état d'esprit d'une veillée d'armes. O mon Dieu, puissé-je accomplir une grande œuvre, voir la Gloire et la Beauté en face. Si l'on venait me dire maintenant que je déborde de jeunesse et d'ardeur, que je n'ai pas assez de force en moi pour rester jeune d'âme et d'esprit quand ma chair se sera racornie et desséchée comme une écorce tombée de l'arbre, je demande-

rais passionnément de mourir dans ma beauté. Mais s'il est en mon âme une grande puissance de jeunesse, alors, mon Dieu, laissez-moi accomplir une grande œuvre et mourir pour une grande idée. Lacordaire, Montalembert, je frémis d'amour en disant ces noms splendides. Être grand et connaître la gloire. J'ai une telle foi, malgré d'affreux moments d'angoisse où je crains le ridicule, que j'ai foi en ma foi même. »

Comme tous les jeunes gens il a ses « grands hommes » : Lyautey pour la joie de l'*Urbs condita*, Montalembert, Lacordaire, et Psichari à qui il demande confirmation de ses certitudes chrétiennes. En écho à la parole de Psichari : « Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'y a pas de Dieu », le voici qui écrit, en un raccourci pascalien :

Bien loin que ce soit le Christ qui m'est incompréhensible s'il n'est Dieu, c'est Dieu qui m'est étranger s'il n'est le Christ.

Cet appétit de gloire, ou plutôt de noblesse, le faisait se juger soi-même avec une dureté que son « Père » avait bien de la peine à ramener à de justes proportions. C'est encore un signe de noblesse que d'être durement exigeant pour soi. Trop vite il dramatise les tumultes de la pureté, il connaît « l'angoisse atroce » de celui qui « voit sa jeunesse détruite » :

Ah! j'ai senti la force du désespoir, et je cherchais désespérément des raisons de ne pas désespérer. Je me suis cru vieux, et finie ma jeuuesse.

Le « Père » l'apaise avec une tendresse, une délicatesse contre quoi les maléfices du diable ou les trahisons des nerfs ne sauraient prévaloir; et c'est naturel

lement le « Père » qui a raison. Quand François lui dit : « *J'écoute monter dans ma chair un chant mystérieux qui se traîne et m'attire ; un chant de langueur et de secrète volupté* », il lui répond tranquillement : « Quand monte le cantique de la chair, il ne faut surtout pas se laisser troubler ; il ne faut pas non plus l'*écouter monter*. » Et d'ailleurs, François ajoute spontanément : « *Mais alors, plus clair et plus haut, s'élève l'appel de l'esprit ; comme une montée de harpes, comme un appel aux armes.* » Quel que soit le trouble, l'enfant qui a confiance en son « Père » ne saurait perdre cœur ; et quand un enfant est capable d'écrire ces belles lignes :

> Ce qui m'effraie dans la tentation, c'est la lâcheté. Car elle ne vient pas, ombre, se mesurer à la lumière. Mais elle vient, ombre, s'ajouter à l'ombre, dans les heures lasses et nocturnes. Elle ne combat pas à armes égales, mais elle vient, insidieuse, inaperçue, planter son couteau sournois dans l'âme fatiguée,

c'est vraiment qu'il porte en lui la lumière et que, dans la ténèbre même, il marche sans péril.

Peut-être cependant ces angoisses eussent-elles été amorties si François n'avait dû, par la force des choses, tant « vivre sur soi ». A plusieurs reprises, on surprend comme un abus de l'analyse de soi-même : même chez les enfants limpides, cet abus est scabreux. Il n'est pas bon qu'un enfant dise : « *Je ne suis pas de mon propre avis* », ni « *Je voudrais voir exactement ce que je suis. Je me trompe encore : je veux le vouloir et j'ai peur de ma vérité* », ni « *Même désespéré, je n'ai pas le courage de mon désespoir* »... Le « Père » sait bien qu'il ne faut pas encourager ces complaisances et ces commencements de complica-

tions : gentiment, presque sans le lui dire, il l'écarte de ces exercices d'observation microscopique et ajoute, comme en passant : « En somme, ne te regarde pas trop vivre. »

Ne te regarde pas trop vivre... Il faut pourtant reconnaître que François avait beaucoup de loisirs à consacrer à ce périlleux exercice. Si sa santé lui eût permis une plus grande activité *extérieure*, il aurait sans doute échappé à ce penchant et la vigilante tendresse du « Père » n'aurait pas eu à se dépenser pour interdire l'entrée du labyrinthe intérieur... Mais c'est un fait que François n'a pu se permettre certaines activités qui sont d'ordinaire tonifiantes et, au sens précis, ascétiques. L'appartenance à un mouvement de jeunesse, par exemple, dont l'apostolat entraînant donne une valeur concrète aux rêves de « gloire » et de noblesse, confère un sens à la vie et libère de soi. Ou encore l'expérience d'une amitié qui ne serait pas seulement celle d'un « petit cénacle » où l'on « goûte » des « joies divines », dans une « solitude ardente », mais celle d'une vie d'équipe où chacun, dans l'oubli de soi et de ses préférences, donne à tous ce qu'il a de meilleur pour que tous ensemble en portent le bienfait aux « autres ». Ou encore la rencontre de la misère, qui a toujours pour effet sur les âmes bien nées de les faire « sortir de soi » et de les consacrer, en secret mais irrévocablement, à la restauration du bonheur des « autres »... Toutes ces expériences ont été interdites à François; non pas qu'il en fût incapable, encore moins indigne; tout simplement, elles ne lui étaient pas possibles. Il est probable qu'il a obscurément souffert de cette privation : la hantise des « autres ». Il est évident quand même que, par d'autres voies, dans la ligne de son propre destin, sa vie a

été toute de noblesse et de beauté et, à sa manière, de service.

Rien n'est plus émouvant que certaines de ses pages de Journal, où, à grandes foulées, il va à la rencontre du Maître. Il brûle toutes les étapes, comme s'il avait hâte d'être de ces « parfaits » que le Seigneur attend, et semblable à l'image que Dieu se fait de lui. On demeure interdit devant cette ferveur enthousiaste, cette fougue et cette âpreté dans l'ascension, et surtout cette joie qui ruisselle, cette allégresse qui éclate à chaque ligne. Don total, effort magnifique vers la sainteté. L'Évangile et Pascal l'accompagnent dans cette marche héroïque. Ces pages sont presque partout trop belles pour souffrir même qu'on ose les recopier. Il faut les lire et relire, dans le silence qui prépare la prière. Cet enfant qui voulut être le Parfait Amant avait compris ce qu'est la Fidélité totale à l'appel du Maître de toutes choses et de quel Amour on doit emplir la vie pour mériter les joies réservées aux élus de Dieu.

J'ai bien le sentiment que je n'aime pas assez Jésus-Christ; j'ai bien le sentiment que je n'aime pas assez l'infiniment aimable si je ne l'aime pas seul (et les autres seulement en Lui). Dès là que j'ai connu qu'il est « l'infiniment aimable » et que celui qui peut tout exiger est exigeant d'un total amour, puis-je, sans renier cette révélation que j'eus, ne pas y répondre par le don total?

Oui, Jésus-Christ n'est jamais assez aimé... Mais quand on en est à douter de pouvoir assez aimer « l'infiniment aimable », c'est que déjà on est tout près du Cœur adorable. François, notre ami, est passé sur cette terre pour nous laisser entrevoir, à travers son âme de prédestiné, les merveilles de l'amitié de Dieu.

Marc Scherer.

Pour la cohésion de nos apostolats

Le texte qui suit fut écrit, pendant les vacances dernières, en conclusion à l'enquête de L'Étoile Filante *: « Pour la cohésion de nos apostolats ». Beaucoup de ceux qui étaient ainsi conviés à la tâche sont aujourd'hui mobilisés sur un autre front, mais le résultat de cette loyale expérience de rayonnement efficace demeure : il peut être précieux pour les nouvelles générations d'étudiants.*

Faire le point, pour nous, aujourd'hui, ce sera donner quelques conclusions précises à l'enquête que nous avions intitulée : « Pour la cohésion de nos apostolats ». Il s'agit, en deux mots, de savoir comment le *scoutisme universitaire* peut collaborer avec les différents mouvements de jeunesse. Je précise qu'il ne peut s'agir du scoutisme en général. La question serait trop vaste et dépasserait largement la compétence des rédacteurs de *L'Étoile Filante*. Les quelques lettres très intéressantes que j'ai reçues sur ce sujet plus général ne peuvent donc trouver place dans ces pages. Elles nous sont toutefois une très utile documentation, mais je citerai seulement ici les lettres qui paraissent mettre l'accent sur les problèmes essentiels.

*
* *

J.A.C. et Route universitaire

Le chef d'un groupe rural a adressé au Q.G. une lettre très intéressante. Elle met au point de façon précise la question des rapports possibles entre scouts étudiants et scouts ruraux. Elle constitue la meilleure réponse à cette partie de notre enquête sur une éventuelle collaboration.

Cette collaboration ne doit pas être, il me semble, limitée au

ir de tout chrétien digne de ce nom. Certainement la prière est ssentiel, mais il va de soi qu'un routier peut encore davantage, me et surtout s'il est étudiant.

Je voudrais attirer l'attention des lecteurs et de l'auteur sur un voir « non moins pressant et immédiat » de collaboration avec milieu rural.

Dans le monde rural, il est un groupe qui nous touche de plus ès. Un peu partout, en effet, existent des meutes et des troupes outes rurales. Cependant bien peu de routiers se soucient de leur istence. Certains même leur refusent le droit à la vie comme si joies du scoutisme étaient réservées au petit citadin.

A-t-on déjà songé combien le jeune rural est délaissé ? L'école ? ne peut guère dépasser le stade primaire. Pour aspirer plus ut, il lui faut être interne à la ville. En fait, il ne bénéficie pas la gratuité. Les vacances, les joies d'un jeudi au patro ou à la tie de troupe, il ne les connaît que par *Scout* ou par les ro- ans. Je me rappelle l'impression produite par la lecture d'un apitre palpitant d'*Eux* et la réflexion de ce C. P. de quatorze ans i me confiait : « Tu vois, chef, ce scoutisme-là est pour les gosses de riches et les Parisiens. » Bref, il est un devoir de sim- e fraternité scoute qui consisterait à prendre contact tout d'a- rd avec le scoutisme rural. Ce serait comme un essai, un avant- ût de cette union avec l'ensemble de la jeunesse rurale, que dé- e l'auteur de cet article.

Connaître une troupe, suivre la marche de ses activités, aider ndant les vacances le chef souvent surchargé.

Avez-vous déjà pensé aux difficultés que pose le problème du chef ns le scoutisme rural, aux obstacles que ce dernier rencontre ? mise sur pied d'un groupe : Troupe de deux patrouilles, meute deux sizaines exige avant de commencer dans le courant de la emière année un capital de 5000 francs.

Matériel de campisme, uniformes, local, revues, assurances. Les rçons ne participent que dans une infime proportion à ces frais. ur les couvrir, on ne peut pas recourir aux ventes de charité, aux es, aux parents, surtout quand la famille se compose de plu- urs enfants comme c'est encore le cas, grâce à Dieu.

Le camp d'été pose d'autres problèmes pécuniaires; sans doute se uve-t-il dans le village un ou deux amis des scouts, mais leur le ne peut suffire à tout.

Après ce simple devoir de prise de contact fraternelle, un devoir charité s'impose immédiatement. Pourquoi ne pas conserver un il uniforme, pourquoi user jusqu'au bout un chandail quand on ut le remplacer avant son inutilisation ? De même le matériel trop agé serait encore reçu avec joie. Et pourquoi ne pas songer, à la te d'une fructueuse fête de groupe, aux petits frères qui ne peu- nt en donner une ?

Et puis surtout il y aurait à venir camper de temps à autre là où

se trouve une troupe scoute rurale, organiser les jeux, le feu de camp, un noël; visiter les parents des petits gars de la troupe; ne serait-ce pas un moyen de réaliser cette union entre deux mondes qui se méconnaissent, la cité et la campagne, entre deux aspects d'un même scoutisme. C'est une manière concrète « d'aider le monde rural », beaucoup plus facile à réaliser qu'on ne le suppose. Et c'est encore « veiller » avec les fils de paysans chrétiens « au salut des campagnes » tout en tirant quelque chose « de l'immense leçon que nous donnent nos frères des champs ».

*
* *

J.E.C. et Scoutisme universitaire

La question qui est le plus débattue, en définitive, semble être la suivante : *Si un scout* (ou tout autre catholique) *veut faire de l'apostolat en milieu étudiant, doit-il oui ou non s'inscrire à la J.E.C. ?*

A cette question, nous avons déjà répondu par la négative. En effet, l'on ne saurait admettre qu'il soit obligatoire, pour accomplir son devoir de catholique dans un certain milieu, de s'inscrire dans un mouvement déterminé. Je cite cependant la lettre d'une jéciste qui soutient cette thèse; en réponse, quelques phrases du T. R. P. Forestier, notre aumônier général.

Vous dites : « Le jécisme n'a pas la prétention d'absorber tous les étudiants et de suffire à lui seul à l'ensemble de la tâche d'apostolat. »

Sans parler dans un esprit « de parti » il me semble pourtant utile de rappeler que la J.E.C. est déléguée officiellement par l'Église à l'apostolat du milieu étudiant. Ne doit-on pas concevoir la J.E.C. comme destinée surtout à donner aux catholiques (à tous)

— la conviction d'une *responsabilité*,

— des *orientations* pour *connaître* le milieu étudiant et pour *pénétrer* de notre conception chrétienne de la vie.

Mais c'est un *cadre* souple et large (car on n'embrigade pas des étudiants... même catholiques). Le système jéciste des « équipes de rayonnement » (qui ne représente pas une obligation matérielle puisque c'est une question d'influence) permet très bien à un scout jéciste de porter témoignage avec sa personnalité, sa manière scoute.

L'*équipe* jéciste (à ne pas confondre avec l'équipe de rayonnement) — dans une Année de Droit ou une spécialité de lettres — ne doit pas être un petit groupement spécial, mais « l'équipe-tous-les-catholiques-militants » de quelque spiritualité qu'ils soient

équipe jéciste est avant tout un échange et une amitié : n'est-elle s le lieu rêvé de contact entre les scouts et les autres catholiques ? n trouve, en effet, dans certaines spécialités cette chose ridicule : ux scouts, deux jécistes, un jiciste, un équipier qui font chacun ur petit apostolat comme ils peuvent, dans une vague bonne entte, mais sans véritable collaboration, parce qu'ils ne sont pas du ême mouvement.)

Je crois que J.E.C. et scoutisme ne peuvent pas se placer sur le ème plan puisqu'ils n'ont pas les mêmes buts :

— l'un d'abord d'apostolat du milieu,

— l'autre d'abord de formation personnelle.

Pourquoi ne pas voir plutôt : *Les scouts dans la J.E.C.*, lui apporit un élément très important de sa force spirituelle, de son dynasme (former les braves catholiques qui, arrivant en Fac, veulent en « faire quelque chose » sans savoir comment : « Service » out intéressant pour des routiers déjà étudiants »).

Voici maintenant l'extrait de la lettre du P. Forestier :

Autant je suis persuadé que les mouvements spécialisés représenit quelque chose de très utile, une précision des méthodes d'astolat pour un certain milieu, autant je trouve dangereux de préidre que, pour faire de l'apostolat dans un milieu déterminé, on t obligé d'être encadré dans telle ou telle formation. Je crois, me part, que l'apostolat est une chose beaucoup plus subtile et icate, et qu'il y a plusieurs manières d'y parvenir, l'essentiel nt toujours d'ailleurs de former des *personnalités rayonnantes*, is préoccupées de vivre que d'édifier, de laisser voir ce qu'elles it plutôt que de l'afficher et de le montrer avec trop d'applican.

D'autre part, en France tout ce qui est tentative d'embrigadement extrêmement dangereux à la fois à cause d'une sorte de capoisme qui est coutumier chez ceux qui commandent, et par inte de la rébellion que suscite dans les domaines de l'esprit et la croyance tout embrigadement trop étroit ou trop prolongé.

Pratiquement, en réfléchissant sur les expériences de la Route is les grandes Écoles, je suis tout prêt à admettre que d'une mare normale les *Jécistes devraient être ceux qui marquent les ectifs à atteindre* en ce milieu d'ailleurs éphémère et finalement ez loin de la vie, mais que les scouts en tant que tels sont très alifiés eux aussi pour changer, partout où ils se trouvent réunis ez nombreux pour le faire, l'atmosphère des milieux où ils vit. C'est la vérification de ce que je vous disais tout à l'heure : sentiel en apostolat est de former des personnalités dynamiques agissantes. Il faudrait ajouter que l'apostolat est plutôt affaire ots fervents dans la masse que d'efforts individuels de personnas dans cette masse. De ce point de vue le scoutisme, avec les

petites communautés qu'il forme spontanément, peut être un de éléments d'une action profonde.

Je n'aime pas que l'on ait l'air de réserver au scoutisme ce qu est l'organisation des camps, des balades et du chant. C'est un de aspects de notre collaboration possible, mais j'ambitionne pour le scouts tout autre chose, soit qu'ils apportent leur contributio dans certains mouvements, soit, en tant que scouts, une collabor tion parallèle avec ces mouvements.

*
* *

Conclusions générales

Il ne reste plus qu'à exprimer d'une façon concrète pratique les résultats de notre enquête pour la cohésion nos apostolats. Afin que chacun sache exactement qu'il un rôle, et quel est ce rôle, nous nous proposons de pr senter ces résultats sous forme schématique.

1° L'essentiel, le plus important des devoirs, c'est, po chacun, de se créer une âme rayonnante. Nous n'avons p ici à expliquer ni à développer ce thème. L'approfondiss ment dans la vie intérieure et l'influence profonde sur a trui sont des réalités spirituelles que chacun doit reche cher, en lui-même, par la prière et la méditation. U article de revue ne peut pas indiquer une méthode qui su pléerait à cet effort personnel, infiniment divers, tenace unique pour chacun.

2° Une fois cette ambition d'apostolat éveillée en nous, devient important de ne pas accomplir un effort isolé, d'autre part, de n'accepter l' « embrigadement » que da la mesure où notre personnalité n'en souffre pas. L'on a droit d'accomplir cet effort d'apostolat sur le point pré où l'on se sent capable d'obtenir un succès réel. Une se règle subsiste, et celle-ci est absolue : quel que soit le t rain choisi pour exercer son activité d'apôtre, *il ne faut négliger le milieu dans lequel nous vivons.*

Ceci est capital. Rien ne nous force, nous étudiants réserver la meilleure part de notre activité à l'apostolat milieu étudiant. Il est nécessaire, certes, qu'un grand nc bre d'entre nous s'y consacre. Mais quiconque dirige équipe sociale, ou une troupe scoute, ou un patron parce qu'il se sent fait pour ce travail-là, ne manque ab

lument pas à son devoir. L'essentiel, c'est de garder, à côté de cette activité, un élément de rayonnement, une possibilité d'amitié et d'action dans les facultés ou dans les grandes écoles auxquelles nous appartenons.

3° Or, pour réaliser cette œuvre — qu'on lui donne la part essentielle ou qu'on la laisse en un rang secondaire — il importe de rendre nos efforts cohérents et, sans être forcément embrigadés, de prendre les directives là où il est nécessaire d'en prendre pour ne pas errer.

Or il apparaît, à l'heure actuelle (c'est le résultat d'une expérience de deux ou trois ans), que l'élément *organique* fondamental pour l'apostolat en milieu étudiant c'est *le groupe catholique de faculté.* Celui-ci essaie de réunir, dans une atmosphère de camaraderie, la plupart des catholiques et sympathisants inscrits à la faculté intéressée. Nous donnons ci-dessous la liste des six grands groupes parisiens. Ceux d'entre nos lecteurs qui cherchent à exercer leur activité d'apostolat d'une façon utile y obtiendront des renseignements fructueux et des directives fondamentales. Les résultats obtenus dans les plus anciens de ces groupes comme dans les plus récents sont extrêmement encourageants. Ils peuvent se résumer ainsi : *formation de militants — influence dominante des catholiques dans les facultés — conversions nombreuses et nombreux « raccrochages »*, dus aux efforts des militants et à l'atmosphère d'amicale entr'aide qui y règne.

A l'intérieur du groupe, l'on peut exercer diverses activités conformes aux goûts les plus divers. Mais le seul fait de s'y inscrire et d'y amener des adhérents constitue une forme d'apostolat. En définitive, seuls les groupes catholiques des facultés (avec la collaboration qui existe entre eux) peuvent réaliser l'union de tous les catholiques, étudiants et étudiantes, autrement dit manifester l'aspect « social » de l'Église en milieu étudiant.

Adresses des groupes parisiens

Groupe catholique de la Faculté de Droit (G.C.F.D.), 12, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Groupe catholique des Lettres (G.C.L.), 66, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève (V^e^).

Groupe catholique des Sciences (G.C.S.), à la B.E.C., 135, boulevard Saint-Michel (V^e^).
Association catholique des étudiants en Pharmacie (A. C. E. P.), 5, avenue de l'Observatoire (V^e^).
Conférence Laënnec (Médecine).
Association des élèves de l'Institut catholique, 21, rue d'Assas (VI^e^).

Il est bien entendu qu'à l'intérieur des groupes, jécistes, scouts, routiers et guides, équipiers, conférenciers de Saint-Vincent-de-Paul, indépendants, etc., collaborent fraternellement.

4° Mais le concept même de *groupe* indique que cet aspect social de l'effort d'apostolat est insuffisant. Il reste, ce qui est primordial, tous les « autres », tous les non-catholiques, tous les tièdes que la vie du groupe n'attire pas. Ce milieu, si divers et si intéressant, inaccessible aux groupes, extérieur à eux, il importe qu'il soit connu et atteint.

C'est à la J.E.C. qu'il appartient de diriger les efforts de ceux qui veulent atteindre et réchauffer de leur amitié tous les étudiants de l'extérieur. Cela ne veut pas dire que seuls les jécistes doivent se livrer à cette œuvre. Eux, ils se sont *engagés* à le faire. Mais il importe que *tous* les autres catholiques les imitent, les scouts en particulier. Formant des groupes relativement peu nombreux à l'intérieur de chaque faculté, les jécistes ne peuvent suffire à la tâche. Mais incontestablement, c'est à eux qu'il appartient de donner les directives. Ils connaissent le milieu étudiant, pour s'être consacrés activement à l'étudier. Ils ont une expérience dont les autres doivent profiter. De plus, comme il est très important que l'œuvre d'apostolat vers l' « extérieur » ait beaucoup d'ouvriers, il faut que très nombreux les étudiants comprennent que leur devoir les appelle à la tâche. Pour cela, il appartient aux jécistes et aux dirigeants des groupes de faire passer cette idée d'engagement à une forme déterminée d'apostolat.

5° Nous nous trouvons en présence, à l'heure actuelle, d'un magnifique effort. Partout les bonnes volontés, les enthousiasmes naissent, se groupent. Il convient d'exploiter avec le maximum de rendement cet élan, et de le cristalliser sur des points bien choisis.

Or, le besoin fondamental, dans une situation aussi favorable, c'est un minimum d'organisation, un principe sous

cent qui canalise toutes les dispersions. Je crois que la olution de tous ces problèmes sera trouvée le jour où la ollaboration sera complète entre la J.E.C., le scoutisme niversitaire et les groupes catholiques des facultés, à Paris mme en province. Il ne peut s'agir que d'un organisme ès souple, consistant en échanges de vues entre dirigeants en une communauté de prières et d'efforts. *La J.E.C.*, ec les scouts universitaires, prenant la direction des forts individuels d'apostolat, constituant pour ainsi dire vant-garde, préparant le terrain et s'occupant avant tout s « autres ». *Les groupes catholiques* réunissant tous les tholiques en une « société », en un fragment d'Église, et ccupant avant tout de réaliser l'union des catholiques au in de la faculté.

J.-B. Duroselle.

Une géographie des transports aériens

Voici annexé à la géographie un « nouveau cadre naturel ». mot est de M. Hardy, recteur de l'Académie de Lille, qui pré- e cet ouvrage (édité par Air-France). Annexion légitime, car « la ıpart des problèmes que pose actuellement l'organisation des nsports aériens sont proprement géographiques ». Aviation et ographie (tant la géographie descriptive que la géographie hu- ine) sont désormais inséparables.

Six mille ans séparent l'utilisation de l'air de celle des océans r l'homme, la navigation aérienne de la navigation maritime. is si tôt adoptée la solution du « plus lourd que l'air », les pro- s ont été rapides, en dépit des innombrables difficultés. En elques courts chapitres, illustrés de cartes et de schémas, le livre MM. Deffontaines et Charvet, qui s'offre comme une sorte de ertoire à l'usage de l'enseignement secondaire, retrace les éta- de cette triple conquête : exploration de l'atmosphère, adapta- n de l'avion au transport, création et aménagement des voies ernationales et impériales.

Les élèves de nos lycées et collèges ne seront pas les seuls à récier ce document, où la précision technique s'allie au sens de grandeur pour nous conter l'histoire d'un grand effort humain. ailleurs, chacun méditera utilement sur les conditions et les traintes qu'impose le champ du ciel à la liberté de l'homme : i pour que les imaginations ne s'égarent point, et que le pro s continue.

A GHARDAIA

Visites aux Pères Blancs

En Islam, il me semble impossible à un Françai d'oublier sa qualité de chrétien ; nous y sommes san cesse obligés d'affirmer notre foi par la messe, la prière par la rectitude de notre vie quotidienne.

Dès le débarquement en Afrique, on sent cette exi gence; je retrouve ces impressions toutes neuves en rel sant le *Journal de Voyage* que je composai avec quatr camarades, voici trois ans.

***

Le 20 juillet 1936 nous débarquions à Oran; le 21 a soir, par Rio-Salado et Aïn-Temouchent, nous atte gnions en car Tlemcen, l'antique et glorieuse capita des sultans mérinides. Cité essentiellement musulma avec ses mosquées au minaret quadrangulaire, ses éc les populaires coraniques, ses lettrés, son beau passé poètes et de littérateurs... Nous plantâmes la tente s un plateau calcaire au nord de la ville ; une source naissait, hantée de bergers berbères et de femmes v nant à l'aiguade, escortée de laurelles roses; non lo de là, Sidi-Bou-Médine assemblait son cimetière, mosquée célèbre, son tombeau sacré sous des olivie plusieurs fois centenaires... Et le soir, le vent nous a portait de la plaine plantureuse les dernières rumeu de la vie : sonnailles, cris, bêlements, frissonnement vent dans les riches oliveraies et dans les vign

Alors montait et planait longuement l'appel du muezzin à la prière du soir. Comment aurions-nous été insensibles à ce sortilège de sons et de prosternations, quand déjà montait un croissant de lune ?

Mais parfois le son d'une cloche venait à nous, réconfortant; il rappelait notre présence en Afrique, la Croisade toujours agissante. Je me souviens que la nuit nous trouvait tous les quatre à genoux, disant à haute voix la prière commune. Pas un soir nous n'avons négligé cet acte qui nous réunissait à tous nos frères, chrétiens ou « infidèles ».

Et de même, dans ce village de colonisation des Hauts-Plateaux, entre Tiaret et Aflou, jamais nous n'avons commencé un repas sans dire ensemble l'*Angelus*... Le 9 août nous étions aux frontières de l'alfa et du désert, de l'autre côté du Djebel-Amour. Après Aflou, la piste remplace la route, elle s'infléchit vers le sud-ouest et longe bientôt Tadjemout, dont le ksar fortifié domine la longue palmeraie. Dans ces plaines désolées, courant jusqu'à des montagnes usées et mauves, la seule végétation se compose de touffes d'alfa et d'armoise; déjà le *r'tem*, ce bleu genêt du désert, et le jujubier acéré, dont, dit-on, on fit la couronne du Christ... Dans ce décor, quelques palmiers annoncent la *zaouïa* d'Aïn-Mahdi, d'une splendeur quelque peu écroulée. Nous y sommes reçus par Si Ahmed à la maison des hôtes : méchoui, thé, café, sieste. Pas une goutte de vin : ce village, centre d'une confrérie encore florissante, observe si scrupuleusement le Coran qu'il l'impose à ses hôtes. Là j'eus l'impression étouffante d'un mystère entre deux races et deux fois; j'ai senti combien nous pouvions vivre côte à côte en nous ignorant. Dans la chambre relativement fraîche, nous avons pris notre missel, et ce dimanche sans messe, nous l'avons sanctifié en chantant le *Magnificat*... Après quoi nous avons salué les tombeaux des ancêtres de Si Ahmed sous les étendards verts. Au-dessus d'eux, sur la faïence verte

des tuiles, le croissant et la boule d'or empalés... Le soir, remontée de l'oued jusqu'à la montagne; dans les lauriers et le *r'tem,* je marche à côté de Si Ahmed, jeune homme grave, habillé de blanc, déjà marabout parce qu'il a hérité toute la sainteté de ses aïeux... Des indigènes le rencontrant s'inclinent et baisent sa main. J'essaie d'amorcer une conversation; le cheikh sourit, dit quelques paroles aimables. Le silence revient entre nous.

*
* *

Le 11 août, après deux cents kilomètres dans les rochers éclatés où les mirages se multiplient, nous atteignons Ghardaïa, dans les Territoires du Sud. Au bordj militaire on nous a préparé des lits. Mais nous ne dormirons pas, tant la chaleur de la nuit est lourde.

Le 12, après avoir présenté nos respects au commandant P..., qui commande le Territoire, nous nous mettons à la recherche des Pères Blancs. A l'écart de la ville, sur une colline, une construction basse se signale par une croix modeste. Sous cet azur ardent, quel contraste entre cette douceur et le jaillissement orgueilleux du minaret blanc dominant la fourmilière éblouissante de la ville m'zabite !

... Un petit bureau empli de livres, avec, au mur, une grande photograhpie du P. de Foucauld. C'est là que S. Exc. Mgr Nouët va nous accueillir. Le Préfet Apostolique du Sahara est grand, robuste; ses yeux de Breton sont limpides, et le sourire de son visage barbu nous touche autant que la main qu'il nous tend.

Monseigneur nous fait asseoir, nous remercie de notre visite. Il nous parle du Mzab mystérieux où des Musulmans schismatiques, « les Puritains de l'Islam », chassés de leur empire de Tiaret, ont bâti Ghardaïa, Beni-Isguen, Mélika, Berriane, El-Ateuf, Bou-Noura et Metlili, les sept villes de la Confédération... Il nous parle du dévouement de tous ses collaborateurs, des

Pères Blancs, des Sœurs de Mgr Lavigerie, de leurs œuvres : écoles-ouvroirs, dispensaires... ; de la bonne collaboration entre l'autorité militaire et la Mission. Et aussi, sans rancœur, de la pauvreté de ses moyens, de l'aide infime apportée par le gouvernement général.

Mgr Nouët nous propose un séduisant programme : ce soir visite à des chrétiens mozabites et dîner dans la propriété de la Mission à Daïa; demain, messe, visite des ouvroirs, dispensaires, écoles; et même il nous retient, avec une grande bonté, à déjeuner à la Mission pour le jour suivant.

***

... La nuit tombe; sous les palmiers et les grenadiers enlacés de vigne, nous partageons nos conserves, nos provisions et les pommes de terre des Pères Blancs; on allume même des torches. Conversation heureuse et gaie sur le Mzab, le métier colonial; les Pères racontent l'impossibilité de l'évangélisation, d'ailleurs interdite officiellement, la répugnance du monde musulman en général, des Mozabites en particulier... Ici on ne rayonne que par l'exemple, la sainteté de sa vie, on fait un peu de bien en instruisant, en pansant des plaies. Mais si les conversions sont extrêmement rares, on ne se décourage pas : on travaille à longue échéance... Moins heureux que dans l'Ouganda, les Pères Blancs ne perdent pas espoir. Tôt ou tard lèvera la moisson...

***

Je me souviens qu'à Laghouat les Sœurs Blanches, nous montrant leur école, nous disaient l'absence de tout prosélytisme, de toute propagande. Une instruction sommaire, pratique au possible, est donnée aux enfants musulmans, chrétiens et israélites. Dans ces salles claires, heureuses, où l'on donne au jeu sa juste part, où l'on se préoccupe d'un avenir familial et sain, réussira-t-on à réconcilier les clans ennemis : orthodoxes, schismatiques, juifs, catholiques ?

Je me demande aussi cela dans l'école de garçons de Ghardaïa, que le Père instituteur, riant toujours dans sa barbe noire frisée, nous fait visiter. Salles désertes, vacances; sur les murs, des affiches très bien choisies montrent aux écoliers la France verdoyante et douce, ses villages et ses cités, ses églises et ses champs : Sainte-Odile, Saint-Michel, le Rocher du Puy, la Loire sous ses châteaux. Que de douceur et d'éternité sont ici symbolisées !

***

Là-haut, sur l'autre crête, la maison des Sœurs... La Supérieure nous conduit à travèrs l'ouvroir; ici les petites ouvrières tissent les beaux tapis mozabites dont l'inspiration authentique, retrouvée grâce aux travaux de la Mission, relève de la décadence un art magnifique. Nous admirons les nuances, la richesse des coloris, la pureté des teintures végétales, la douceur des laines épaisses... Et toujours des visages propres, des cris et des rires : tout un petit monde éveillé par les Sœurs, qui me console de cette humanité misérable et pouilleuse, pour le corps et l'âme de qui on a encore si peu fait... O le prix d'un regard clair, comparé à ces yeux cernés de mouches, voilés par l'affreux trachome !

... A eux deux, l'ouvroir officiel et l'ouvroir religieux, le dispensaire officiel et celui des Sœurs ne peuvent craindre la concurrence. Que de travail encore, malgré le dévouement des deux !

Petite Sœur Blanche au large chapeau, vous nous avez reconduits avec un beau sourire d'espoir : « Nous arrivons à faire un peu de bien; la laine est chère, nous devons bien payer nos ouvrières, le tapis du Mzab est encore peu connu... Mais ainsi nous protégeons un peu ces enfants; avec le goût du travail, nous leur apprenons l'économie. Nous leur donnons quelques conseils de puériculture, d'hygiène, de cuisine, cela les aidera pour leur pauvre vie... »

Peut-être... Demain, elles quitteront l'ouvroir; elles

ourneront à leur vie cloîtrée, et méprisées, déjà repri-
s par des siècles de traditions injustes, elles garderont
ut-être dans leur cœur un peu de gratitude.

***

A la Mission, ce soir 13 août, nous avons parlé de
France qui se débat dans les grèves, les bagarres, et
mble se délecter dans une nonchalance sans foi. Il est
mps, hélas! de nous séparer... Photo; les Pères ont
s la chéchia rouge; près d'une statue de la Vierge, je
ends cette image qui demeurera un très bon souve-
... Qu'il fait lourd encore! Dehors le désert rouge
mboie; les palmes dorment sur l'orge des champs
digènes. Seule, ici, dans l'ombre paisible, une outre
peau de bouc gonflée d'eau et scintillante de rosée
cille dans le couloir. Goutte à goutte elle arrose le
llage et marque la poussière.

***

Les vents mauvais peuvent se lever, comme cette nuit
argée de sable où nous marchions avec les Pères. Au
uil du désert, oui, nous le croyons, notre foi prévau-
a. Si le sable revient à l'assaut, nous balaierons le
ble; nous serons cette oasis de pureté et de bonté dans
temps difficile, au cœur des pays infidèles. La rosée
e fut le sang d'un Foucauld ne cessera de faire fleurir
s dévouements. Dirigés par leurs évêques, les Pères
ancs continuent, broussards courant le désert à cha-
eau ou dans leur automobile démodée... A El-Abiod-
di-Cheikh, les Petits Frères du Sacré-Cœur fondent
e Fraternité nouvelle, sous ce cœur surmonté de la
oix que Foucauld mit sur sa poitrine.

Ayons foi dans notre pays quand nous voyons ses
eilleurs fils besogner ici. Et saluons en Ghardaïa un
s hauts lieux où, lentement, inlassablement, se ra-
ète notre France.

GEORGES-MARIE PROUX.

LIVRES

Pierre Frondaie, **Deux possédés de l'héroïsme** (Plon).

Le titre est exact. Voici deux hommes, Villebois-Mareuil et le marquis de Morès, natures indomptées bien que pétries des traditions les plus françaises et, sous un certain angle, les plus chrétiennes, que possède « le même démon d'intervenir où personne ne les appelle » et qui achètent par là une gloire authentique. L'un est tué au Transvaal, l'autre trouve la mort après un dramatique combat en Tunisie. Mais tous deux ont été mêlés de près à la vie militaire ou politique de la Troisième République, et c'est l'occasion pour leur biographe de faire revivre certaines scènes parlementaires dont on comprend qu'elles aient pu décourager à jamais une âme loyale. Les allusions aux événements contemporains sont en général inutiles, et certains rapprochements assez hasardeux, mais le style, quelque peu fatigant par la profusion de ses images, atteint à la plus saisissante exactitude dans le récit des hauts faits.

Baronne M. Surcouf, **Surcouf, roi sur les mers** (Tallandier).

Le livre porte en sous-titre : roman. En effet, l'auteur fait à la fois œuvre d'histoire et d'imagination, en cherchant à restituer leur cadre authentique aux exploits (dont tous ne sont pas recommandables) du célèbre corsaire. Dès lors il n'est pas toujours facile de distinguer précisément les paroles de Surcouf « telles qu'elles furent prononcées » (*Avertissement*) des propos anecdotiques de la vie courante. Il reste que l'ouvrage offre, dans son ensemble, une belle page, haute en couleurs et très exacte, à la gloire du courage français et de l'esprit d'aventure.

P.-B. Gheusi, **La vie prodigieuse du maréchal Gallieni** (Plon).

C'est une esquisse, non un portrait fermement dessiné, mais l'essentiel de cette destinée séduisante est présenté avec beaucoup d'art d'un plume alerte, et il est bienfaisant de recueillir aujourd'hui le secret de tant de conquêtes.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)